Almanach des Dames

~

1822

FIN DU TROISIÈME

Hugo | 185-193 !!
| 213-215

ALMANACH
DES DAMES.

SE VEND A PARIS,

Chez Treuttel et Würtz, rue Bourbon, n° 17;

Et aux adresses suivantes:

Delaunay, Palais-Royal, galerie de bois;
Pélicier, Pal.-Royal, galerie des offices, n° 10;
Janet, rue Saint-Jacques, n° 59;
Lenormant, rue de Seine, n° 8, faubourg Saint-Germain.

A Strasbourg,

Chez Treuttel et Würtz, rue des Serruriers, n° 30.

A Londres,

Même maison de commerce, 30 Soho-square.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

Almanach des Dames, pour l'An 1822.



A TUBINGUE, *Chez J. G. Cotta, Libraire,*
A PARIS, *Chez Treuttel & Würtz, Libraires,*
Rue de Bourbon, N.° 17.

CALENDRIER

POUR L'AN 1822.

SAISONS.

LE PRINTEMPS commencera le 20 mars, à 4 h. 13 min. du soir, le soleil entrant au signe du Bélier, époque de l'équinoxe du Printemps.

L'ÉTÉ commencera le 21 juin, à 1 h. 30 m. du soir, le soleil entrant au signe de l'Écrevisse, époque du solstice d'Été.

L'AUTOMNE commencera le 22 septembre, à 3 h. 26 min. du matin, le soleil entrant au signe de la Balance, époque de l'équinoxe d'Automne.

L'HIVER commencera le 21 décembre, à 8 h. 34 min. du soir, le soleil entrant au signe du Capricorne, époque du solstice d'Hiver.

ÉCLIPSES.

Le 6 février, Éclipse de lune visible à Paris ; commencement à 4 h. 32 m., milieu à 5 h. 38 m., fin à 6 h. 44 m. du matin.

Le 21 février, Éclipse de soleil, invisible à Paris.

Le 2 août, Éclipse de lune, invisible à Paris.

Le 16 août, Éclipse de soleil, invisible à Paris.

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'or...... — 18.
Épacte .... — VII.
Cycle solaire...... — 11.
Indict. Rom....... — 10.
Lettre Dominicale . — F.

Nota. On a indiqué dans ce Calendrier toutes les fêtes, mais on ne célèbre en France que celles de *Pâques*, l'*Ascension*, la *Pentecôte*, l'*Assomption*, la *Saint-Louis*, la *Toussaint*, et *Noël*. Celles de l'Épiphanie, de la Fête-Dieu, des apôtres s. Pierre et s. Paul, les fêtes patronales des Diocèses et Paroisses, se célèbrent le Dimanche le plus proche de chaque fête. L'anniversaire de la Dédicace des Églises est fixé au Dim. qui suit l'octave de la Toussaint.

JANVIER.

Les jours croissent de 32 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mardi.	CIRCONCIS.		8
2	Mercredi.	s. Basile.		9
3	Jeudi.	*ste. Geneviève.*		10
4	Vendredi.	s. Rigobert.		11
5	Samedi.	s. Siméon S.		12
6	*Dimanche.*	L'ÉPIPHANIE.		13
7	Lundi.	s. Théau.	P. L. le 7,	14
8	Mardi.	s. Lucien.	à 3 h. 55 m.	15
9	Mercredi.	s. Furcy, a.	du soir.	16
10	Jeudi.	s. Paul, erm.		17
11	Vendredi.	s. Théodose.		18
12	Samedi.	s. Arcade.		19
13	*Dimanche.*	Bapt. de N. S.		20
14	Lundi.	s. Hilaire, doct.		21
15	Mardi.	s. Maur.	D. Q. le 15,	22
16	Mercredi.	s. Guillaume.	à 5 h. 47 m.	23
17	Jeudi.	s. Antoine.	du matin.	24
18	Vendredi.	Ch. s. P. à R.		25
19	Samedi.	s. Sulpice.		26
20	*Dimanche.*	s. Sébastien.		27
21	Lundi.	ste. Agnès.		28
22	Mardi.	s. Vincent.		29
23	Mercredi.	s. Ildefonse.	N. L. le 23,	1
24	Jeudi.	s. Babylas.	à 5 h. 34 m.	2
25	Vendredi.	Conv. s. Paul.	du matin.	3
26	Samedi.	ste. Paule.		4
27	*Dimanche.*	s. Julien, év.		5
28	Lundi.	s. Charlemag.		6
29	Mardi.	s. Franç. de S.	P. Q. le 30,	7
30	Mercredi.	s. Batilde.	à 6 h. 58 m.	8
31	Jeudi.	s. Pierre Nol.	du matin.	9

FÉVRIER.

Les jours croissent de 45 m. le matin et de 45 m. le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Vendredi.	s. Ignace.		10
2	Samedi.	PURIFIC.		11
3	*Dimanche.*	*Septuagésime.*		12
4	Lundi.	s. Gilbert.		13
5	Mardi.	ste. Agathe.		14
6	Mercredi.	s. Vast, év.	P. L. le 6,	15
7	Jeudi.	s. Romuald.	à 5 h. 31 m.	16
8	Vendredi.	s. Jean de M.	du mat.	17
9	Samedi.	ste. Apolline.		18
10	*Dimanche.*	*Sexagésime.*		19
11	Lundi.	s. Severin.		20
12	Mardi.	ste. Eulalie.		21
13	Mercredi.	s. Lezin.		22
14	Jeudi.	s. Valentin.	D. Q. le 14,	23
15	Vendredi.	s. Faustin.	à 3 h. 15 m.	24
16	Samedi.	s. Julien.	du mat.	25
17	*Dimanche.*	*Quinquagésime.*		26
18	Lundi.	s. Siméon, év.		27
19	Mardi.	s. Gabin, m.		28
20	Mercredi.	*Les Cendres.*	N. L. le 21,	29
21	Jeudi.	s. Pépin.	à 7 h. 43 m.	30
22	Vendredi.	ste. Isabelle.	du soir.	1
23	Samedi.	s. Damien.		2
24	*Dimanche.*	*Quadragésime.*		3
25	Lundi.	s. Cesaire.		4
26	Mardi.	s. Taraise.		5
27	Mercredi.	s. Porphyre.		6
28	Jeudi.	s. Romain. 4 *T.*	P. Q. le 28, à 2 h. 21 m. du soir.	7

MARS.

Les jours croissent de 51 m. le matin et de 54 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Vendredi.	s. Aubin, évêq.		8
2	Samedi.	ste. Noflet.		9
3	*Dimanche.*	*Reminiscere.*		10
4	Lundi.	s. Casimir.		11
5	Mardi.	s. Drausin.		12
6	Mercredi.	ste. Colette.		13
7	Jeudi.	s. Thomas d'A.	P. L. le 7,	14
8	Vendredi.	s. Jean de D.	à 8 h. 43 m.	15
9	Samedi.	ste. Françoise.	du soir.	16
10	*Dimanche.*	*Oculi.*		17
11	Lundi.	40 martyrs.		18
12	Mardi.	s. Euloge.		19
13	Mercredi.	ste. Euphrasie.		20
14	Jeudi.	s. Silvain.		21
15	Vendredi.	s. Zacharie.	D. Q. le 15,	22
16	Samedi.	s. Cyriaque.	à 11 h. 28 m.	23
17	*Dimanche.*	*Lætare.*	du soir.	24
18	Lundi.	s. Alexandre.		25
19	Mardi.	s. Joseph.		26
20	Mercredi.	s. Joachim.		27
21	Jeudi.	s. Benoît.		28
22	Vendredi.	s. Aprodise.		29
23	Samedi.	s. Eusèbe.	N. L. le 23,	1
24	*Dimanche.*	*La Passion.*	à 7 h. 17 m.	2
25	Lundi.	ANNONCIAT.	du mat.	3
26	Mardi.	s. Ludger.		4
27	Mercredi.	s. Rupert.		5
28	Jeudi.	s. Théodore.		6
29	Vendredi.	s. Eustase.	P. Q. le 29,	7
30	Samedi.	s. Rieul, evêq.	à 10 h. 13 m.	8
31	*Dimanche.*	*Rameaux.*	du soir.	9

AVRIL.

Les jours croissent de 49 m. le matin et de 50 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Lundi.	s. Hugues.		10
2	Mardi.	s. François.		11
3	Mercredi.	s. Richard.		12
4	Jeudi.	s. Ambroise év.		13
5	Vendredi.	*Vendredi saint.*		14
6	Samedi.	s. Prudence.	P. L. le 6,	15
7	*Dimanche.*	PAQUES.	à 0 h. 52 m.	16
8	Lundi.	s. Perpétue.	du soir.	17
9	Mardi.	ste. Marie.		18
10	Mercredi.	s. Onésime.		19
11	Jeudi.	s. Léon: pape.		20
12	Vendredi.	s. Justin.		21
13	Samedi.	s. Tiburce.		22
14	*Dimanche.*	*Quasimodo.*	D. Q. le 14,	23
15	Lundi.	s. Paleme.	à 4 h. 51 m.	24
16	Mardi.	s. Druon.	du soir.	25
17	Mercredi.	s. Anicet.		26
18	Jeudi.	s. Parfait.		27
19	Vendredi.	s. Elphege.		28
20	Samedi.	s. Hildegonde.		29
21	*Dimanche.*	s. Anselme.	N. L. le 21,	30
22	Lundi.	ste. Opportune.	à 4 h. 26 m.	1
23	Mardi.	s. George.	du soir.	2
24	Mercredi.	ste Beuve.		3
25	Jeudi.	s. Marc. évang.		4
26	Vendredi.	s. Clet, pape.		5
27	Samedi.	s. Polycarpe.		6
28	*Dimanche.*	s. Vital, m.	P. Q. le 28,	7
29	Lundi.	s. Robert.	à 7 h. 26 m.	8
30	Mardi.	s. Eutrope.	du matin.	9

MAI.

Les jours croissent de 37 m. le matin et de 37 m. le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mercredi.	s. Jacq. s. Ph.		10
2	Jeudi.	s. Athanase.		11
3	Vendredi.	Inv. de la S. C.		12
4	Samedi.	ste. Monique.		13
5	*Dimanche.*	Conv. des. Aug.		14
6	Lundi.	s. Jean P. Lat.	P. L. le 6,	15
7	Mardi.	s. Stanislas.	à 5 h. 1 m.	16
8	Mercredi.	s. Desiré.	du matin.	17
9	Jeudi.	s. Grég. de Naz.		18
10	Vendredi.	s. Gordien.		19
11	Samedi.	s. Mamert.		20
12	*Dimanche.*	s. Épiphane.		21
13	Lundi.	*Rogations.*		22
14	Mardi.	s. Boniface.	D. Q. le 14,	23
15	Mercredi.	s. Isidore.	à 6 h. 31 m.	24
16	Jeudi.	ASCENSION.	du matin.	25
17	Vendredi.	s. Eric, roi.		26
18	Samedi.	s. Félix.		27
19	*Dimanche.*	s. Célestin.		28
20	Lundi.	s. Bernardin.	N. L. le 20,	29
21	Mardi.	s. Hospice.	à 11 h. 52 m.	1
22	Mercredi.	ste. Julie, v.	du soir.	2
23	Jeudi.	s. Didier, év.		3
24	Vendredi.	s. Donatien.		4
25	Samedi.	s. Urbain.		5
26	*Dimanche.*	PENTECOTE.		6
27	Lundi.	s. Hildevert.	P. Q. le 27,	7
28	Mardi.	s. Germain.	à 6 h. 30 m.	8
29	Mercredi.	s. Maximin. 4 *T.*	du soir.	9
30	Jeudi.	s. Hubert.		10
31	Vendredi.	ste. Pétronille.		11

JUIN.

Les jours croissent de 8 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Samedi.	s. Pamphile.		12
2	*Dimanche.*	*La Trinité.*		13
3	Lundi.	ste. Clotilde.		14
4	Mardi.	s. Quirin.	P. L. le 4,	15
5	Mercredi.	s. Boniface.	à 8 h. 32 m.	16
6	Jeudi.	FÊTE-DIEU.	du soir.	17
7	Vendredi.	s. Paul de C.		18
8	Samedi.	s. Médard.		19
9	*Dimanche.*	s. Prime.		20
10	Lundi.	s. Landry.		21
11	Mardi.	s. Barnabé.		22
12	Mercredi.	s. Justin.	D. Q. le 12,	23
13	Jeudi.	s. Ant. de P.	à 5 h. 15 m.	24
14	Vendredi.	s. Rufin.	du soir.	25
15	Samedi.	s. Modeste.		26
16	*Dimanche.*	s. Ferréole.		27
17	Lundi.	s. Adolphe.		28
18	Mardi.	ste. Marine.		29
19	Mercredi.	s. Gervais. s. P.	N. L. le 19,	1
20	Jeudi.	s. Silvère.	à 6 h. 41 m.	2
21	Vendredi.	s. Leufroy.	du matin.	3
22	Samedi.	s. Paulin.		4
23	*Dimanche.*	s. Basile.		5
24	Lundi.	s. Jean-Bapt.		6
25	Mardi.	s. Prosper.		7
26	Mercredi.	s. Babolein.	P. Q. le 26,	8
27	Jeudi.	s. Crescent.	à 7 h. 38 m.	9
28	Vendredi.	s. Irénée.	du matin.	10
29	Samedi.	s. Pierre s. P.		11
30	*Dimanche.*	Com. de s. Paul.		12

JUILLET.

Les jours diminuent de 28 m. le matin et de 29 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Lundi.	s. Martial.		13
2	Mardi.	Visit. de N. D.		14
3	Mercredi.	s. Anatole.		15
4	Jeudi.	Tr. de s. Mart.	P. L. le 4,	16
5	Vendredi.	ste. Zoé.	à 11 h. 4 m.	17
6	Samedi.	s. Tranquillin.	du matin.	18
7	*Dimanche.*	s. Aubierge.		19
8	Lundi.	ste. Elisabeth.		20
9	Mardi.	s. Cyrille.		21
10	Mercredi.	ste. Félicité.		22
11	Jeudi.	Tr. de s. Ben.	D. Q. le 11,	23
12	Vendredi.	s. Gualbert.	à 11 h. 16 m.	24
13	Samedi.	s. Turiaf.	du soir.	25
14	*Dimanche.*	s. Isaac.		26
15	Lundi.	s. Henri, emp.		27
16	Mardi.	N. D. du M. C.		28
17	Mercredi.	s. Spérat.		29
18	Jeudi.	s. Clair.	N. L. le 18,	30
19	Vendredi.	s. Vincent de P.	à 2 h. 11 m.	1
20	Samedi.	stē. Marguerite.	du soir.	2
21	*Dimanche.*	s. Victor.		3
22	Lundi.	ste. Magdel.		4
23	Mardi.	s. Apollinaire.		5
24	Mercredi.	ste. Christine.		6
25	Jeudi.	s. Jac. s. Chr.	P. Q. le 25,	7
26	Vendredi.	Tr. de s. Marc.	à 1 h. 12 m.	8
27	Samedi.	s. Pantaléon.	du soir.	9
28	*Dimanche.*	ste. Anne.		10
29	Lundi.	ste. Marthe.		11
30	Mardi.	s. Abdon.		12
31	Mercredi.	s. Germ. l'Aux.		13

AOUT.

Les jours diminuent de 48 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Jeudi.	ste. Sophie.		14
2	Vendredi.	s. Étienne, pap.		15
3	Samedi.	Inv. de s. Ét.	P. L. le 3,	16
4	*Dimanche.*	s. Dominique.	à 0 h. 3 m.	17
5	Lundi.	s. Yon.	du mat.	18
6	Mardi.	Trans. de N. S.		19
7	Mercredi.	s. Gaëtan.		20
8	Jeudi.	s. Justin.		21
9	Vendredi.	s. Romain.		22
10	Samedi.	s. Laurent.	D. Q. le 10,	23
11	*Dimanche.*	S. de la S. Cou.	à 4 h. 10 m.	24
12	Lundi.	ste. Claire.	du matin.	25
13	Mardi.	s. Hippolyte.		26
14	Mercredi.	s. Eusèbe. *V. J.*		27
15	Jeudi.	ASSOMPT.		28
16	Vendredi.	s. Roch.	N. L. le 16,	29
17	Samedi.	s. Mamès.	à 11 h. 27 m.	1
18	*Dimanche.*	ste. Hélène.	du soir.	2
19	Lundi.	s. Louis, év.		3
20	Mardi.	s. Bernard.		4
21	Mercredi.	s. Privat.		5
22	Jeudi.	s. Symphorien.		6
23	Vendredi.	s. Timothée.		7
24	Samedi.	s. Barthélemy.	P. Q. le 24,	8
25	*Dimanche.*	s. LOUIS.	à 4 h. 15 m.	9
26	Lundi.	s. Zéphirin.	du soir.	10
27	Mardi.	s. Césaire.		11
28	Mercredi.	s. Augustin.		12
29	Jeudi.	s. Méderic.		13
30	Vendredi.	s. Fiacre.		14
31	Samedi.	s. Ovide.		15

SEPTEMBRE.

Les jours diminuent de 51 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	*Dimanche.*	s. Leu s. Gilles.	P. L. le 1,	16
2	Lundi.	s. Lazare.	à 0 h. 36 m.	17
3	Mardi.	s. Grégoire.	du soir.	18
4	Mercredi.	ste. Rosalie.		19
5	Jeudi.	s. Bertin.		20
6	Vendredi.	s. Onésipe.		21
7	Samedi.	s. Cloud.		22
8	*Dimanche.*	NAT. de N. D.	D. Q. le 8,	23
9	Lundi.	s. Omer.	à 9 h. 30 m.	24
10	Mardi.	s. Nicolas Tol.	du matin.	25
11	Mercredi.	s. Patient.		26
12	Jeudi.	s. Serdot.		27
13	Vendredi.	s. Maurille.		28
14	Samedi.	Ex. de la S. C.		29
15	*Dimanche.*	s. Cyprien.	N. L. le 15,	1
16	Lundi.	ste. Euph.	à 11 h. 0 m.	2
17	Mardi.	s. Lambert.	du matin.	3
18	Mercredi.	s. JeanChr. 4 *T.*		4
19	Jeudi.	s. Janvier.		5
20	Vendredi.	s. Eustac.		6
21	Samedi.	s. Matthieu.	P. Q. le 23,	7
22	*Dimanche.*	s. Maurice.	à 10 h. 59 m.	8
23	Lundi.	ste. Thècle.	du matin.	9
24	Mardi.	s. Andoche.		10
25	Mercredi.	s. Firmin.		11
26	Jeudi.	ste. Justine.		12
27	Vendredi.	s. Côme s. Dam.		13
28	Samedi.	s. Céran.		14
29	*Dimanche.*	s. Michel.	P. L. le 30,	15
30	Lundi.	s. Jérôme.	à 11 h. 30 m. du soir.	16

OCTOBRE.

Les jours diminuent de 52 m. le matin et d'autant le soi

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Qua de l Lun
1	Mardi.	s. Remy, év.		17
2	Mercredi.	ss. Anges Gard.		18
3	Jeudi.	s. Denis l'Ar.		19
4	Vendredi.	s. Franç. d'As.		20
5	Samedi.	ste. Aure.		21
6	*Dimanche.*	s. Bruno.		22
7	Lundi.	s. Serge.	D. Q. le 7,	23
8	Mardi.	s. Demètre.	à 3 h. 52 m.	24
9	Mercredi.	s. Denis, évêq.	du soir.	25
10	Jeudi.	s. Géréon.		26
11	Vendredi.	s. Nicaise.		27
12	Samedi.	s. Wilfrid.		28
13	*Dimanche.*	s. Géraud.		29
14	Lundi.	s. Caliste.		30
15	Mardi.	ste. Thérèse.	N. L. le 15,	1
16	Mercredi.	s. Gal, abbé.	à 1 h. 42 m.	2
17	Jeudi.	s. Cerboney.	du matin.	3
18	Vendredi.	s. Luc, évang.		4
19	Samedi.	s. Savinien.		5
20	*Dimanche.*	s. Sendou.		6
21	Lundi.	ste. Ursule.		7
22	Mardi.	s. Mellon.		8
23	Mercredi.	s. Hilarion.	P. Q. le 23,	9
24	Jeudi.	s. Magloire.	à 5 h. 57 m.	10
25	Vendredi.	s. Crépin.	du matin.	11
26	Samedi.	s. Rustique.		12
27	*Dimanche.*	s. Frumence.		13
28	Lundi.	s. Sim. s. Jude.		14
29	Mardi.	s. Farou, évêq.	P. L. le 30,	15
30	Mercredi.	s. Lucain.	à 9 h. 50 m.	16
31	Jeudi.	s. Quentin *V. J.*	du matin.	17

NOVEMBRE.

Les jours diminuent de 41 m. le matin et de 38 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Vendredi.	LA TOUSS.		18
2	Samedi.	*Les Morts.*		19
3	*Dimanche.*	s. Marcel.		20
4	Lundi.	s. Charles.		21
5	Mardi.	ste. Berthile.		22
6	Mercredi.	s. Léonard.	D. Q. le 6,	23
7	Jeudi.	s. Willebrod.	à 0 h. 46 m.	24
8	Vendredi.	stes. Reliques.	du mat.	25
9	Samedi.	s. Mathurin.		26
10	*Dimanche.*	s. Léon, pape.		27
11	Lundi.	s. Martin, év.		28
12	Mardi.	s. René.		29
13	Mercredi.	s. Brice.	N. L. le 13,	30
14	Jeudi.	s. Maclou.	à 6 h. 45 m.	1
15	Vendredi.	s. Eugène.	du soir.	2
16	Samedi.	s. Edme.		3
17	*Dimanche.*	s. Agnan.		4
18	Lundi.	s. Mandé.		5
19	Mardi.	ste. Elisabeth.		6
20	Mercredi	s. Edmond.		7
21	Jeudi.	Prés. de N. D.	P. Q. le 21,	8
22	Vendredi.	ste. Cécile.	à 11h. 23 m.	9
23	Samedi.	s. Clément.	du soir.	10
24	*Dimanche.*	ste. Flore, v.		11
25	Lundi.	ste. Catherine.		12
26	Mardi.	ste. Gen. Ard.		13
27	Mercredi.	s. Vital.		14
28	Jeudi.	s. Sosthène.	P. L. le 28,	15
29	Vendredi.	s. Saturnin.	à 7 h. 51 m.	16
30	Samedi.	s. André.	du soir.	17

DÉCEMBRE.

Les jours diminuent de 10 m. le matin et le soir jusqu'au 21.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	*Dimanche.*	*Avent.* s. Eloi.		18
2	Lundi.	s. Franç.-Xav.		19
3	Mardi.	s. Mirocle.		20
4	Mercredi.	ste. Barbe.		21
5	Jeudi.	s. Sabas.	D. Q. le 5,	22
6	Vendredi.	s. Nicolas.	à 0 h. 52 m.	23
7	Samedi.	ste. Fare.	du soir.	24
8	*Dimanche.*	*Conception.*		25
9	Lundi.	ste. Gorgonie.		26
10	Mardi.	ste. Valère.		27
11	Mercredi.	s. Fuscien.		28
12	Jeudi.	s. Damase.		29
13	Vendredi.	ste. Luce.	N. L. le 13,	30
14	Samedi.	s. Nicaise.	à 1 h. 39 m.	1
15	*Dimanche.*	s. Mesmin.	du soir.	2
16	Lundi.	ste. Adéla.		3
17	Mardi.	ste. Olympiade.		4
18	Mercredi.	s. Gatien. *4 T.*		5
19	Jeudi.	s. Meuris.		6
20	Vendredi.	s. Philogone.		7
21	Samedi.	s. Thomas, ap.	P. Q. le 21,	8
22	*Dimanche.*	s. Ischirion.	à 2 h. 26 m.	9
23	Lundi.	s. Yves.	du soir.	10
24	Mardi.	s. Delphin. *V. J.*		11
25	Mercredi.	NOEL.		12
26	Jeudi.	s. Etienne.		13
27	Vendredi.	s. Jean évang.		14
28	Samedi.	ss. Innocents.	P. L. le 28,	15
29	*Dimanche.*	s. Thom. de C.	à 6 h. 13 m.	16
30	Lundi.	ste. Colombe.	du matin.	17
31	Mardi.	s. Sylvestre.		18



Titien pinx.t *Manceau sc.*

Vénus qui se mire.

EXPLICATION DES GRAVURES.

N° I.

VÉNUS QUI SE MIRE,

PAR LE TITIEN.

Vénus, assise sur un lit, et n'ayant pour cacher ses charmes qu'une draperie écarlate jetée sur ses genoux, se regarde dans une glace que l'Amour lui présente. D'une main elle tient l'arc du jeune dieu, et de l'autre fait un mouvement inspiré par la pudeur. Le rideau qui sert de fond à cette figure est vert.

On retrouve dans ce charmant tableau cette magie de pinceau qui caractérise le talent du Titien. Personne ne connut mieux que lui l'art de donner de l'éclat et du relief à ses figures de femmes, par la combinaison des lumières, des ombres, et des reflets, autant que par le ton local des draperies.

Ce tableau, dont les figures sont de grandeur naturelle, a appartenu à la reine Christine de Suéde.



Luc. Cambiaso pinx.t Manceau sc.

N° 2.

JUDITH ET HOLOPHERNE,

PAR LUC CAMBIASI.

Judith fut une de ces femmes fortes que Dieu dans sa colère armoit quelquefois pour exterminer les ennemis d'Israel. L'héroïne est ici représentée tenant d'une main l'epee d'Holopherne, et de l'autre la tête de ce général des armées de Nabuchodonosor, auquel elle vient de donner la mort. Une servante reçoit dans un bassin ce précieux gage de la valeur de la veuve de Manassé.

Cette composition d'un grand style de dessin et d'exécution, d'un effet vigoureux, est d'une hardiesse de pinceau qui ne laisse aucun doute sur l'exactitude de ce que rapportent les biographes qui ont dit que ce maitre, doué d'un génie brûlant, a autant executé d'ouvrages à lui seul que plusieurs peintres ensemble.



Valentin pinx.   Maureau sc.

Les Cinq Sens.

N° 3.

LES CINQ SENS,

PAR LE VALENTIN.

Dans le catalogue des tableaux de la galerie du Palais-Royal, imprimé en 1727, ce tableau est désigné sous le titre d'une *femme qui joue de la guitare*. Ce titre ne nous paroît point exact, et nous croyons plutôt que ce sont les *cinq sens* que le peintre a voulu représenter : la vue, par un homme qui regarde avec une lunette; l'odorat, par un autre qui flaire un melon; le goût, par un troisième qui boit la liqueur contenue dans une gourde; l'ouïe, par une femme qui joue de la guitare; et le toucher (mais toucher rude), par deux hommes qui se donnent des coups de poing. Quoi qu'il en soit, ce tableau n'appartient pas au genre historique, on ne doit le considérer que comme une de ces compositions burlesques, sur lesquelles le Valentin aimoit à s'exercer. Ce genre trivial et quelquefois bizarre admet des caractères variés, en opposition les uns avec les

autres, d'où il résulte, sous le pinceau d'un grand maître, des contrastes et des effets intéressants; et c'est sous ce rapport que ce tableau de Valentin mérite les plus grands éloges. Il se fait encore remarquer par un ton de couleur ferme et vigoureux, une touche large et facile.



Valentin pinx.t Manceau sc

Concert

N° 4.

UN CONCERT,

PAR LE VALENTIN.

Cinq personnages rangés autour d'une table composent cette scène : l'un joue de la mandoline, l'autre du violon ; le vieillard qui tient une flûte semble attendre que sa partie réclame son jeu ; derrière lui une jeune femme joue du tambour de basque ; enfin un soldat, peu sensible sans doute aux charmes de la mélodie, se distrait en buvant. Le Valentin eut une prédilection marquée pour ces sortes de sujets, qui, souvent burlesques et rarement gracieux, convenoient particulièrement à son talent. Ce peintre, admirateur et imitateur du Caravage, négligea, comme lui, le choix de ses modèles, et se laissa emporter par le besoin de produire : aussi admire-t-on principalement chez cet artiste la hardiesse, la force, la chaleur de l'exécution, de grands effets, rendus avec beaucoup d'art, et une couleur vigoureuse.

Les plans du tableau dont nous donnons la gravure ne se dégradent point assez.



A. V. Everdingen pinx.t Moreau sc.

Un Torrent

N° 5.

UN TORRENT,

PAR ALDERT VAN ÉVERDINGEN.

Arbert Éverdingen, né à Alcmar, en 1621, élève de Roland Savery et de Pierre Molyn, surpassa ses maîtres dès les premières années de ses études. Doué de la facilité la plus heureuse, il peignit avec un rare succès le paysage et les sujets de marine. Dans les uns il adopta de préférence les sites rocailleux, sauvages, agrestes; les chutes d'eaux, dont il rendit les effets avec une vérité que la nature ne sauroit contredire. Dans ses marines il imita d'une manière admirable l'effet des tempêtes et des brouillards : de petites figures, pleines d'action, animent ses compositions. Les amateurs recherchent ses marines de préférence à ses paysages. Ses tableaux sont d'autant plus rares qu'un grand nombre ont été et sont encore attribués à Ruysdaël, dont le nom et les ouvrages

acquirent, on ne sait trop pourquoi, une plus grande célébrité que les siens.

Éverdingen mourut en 1675. Il eut pour éléves Louis Backhuissen et Adrien Decker.



B. Breenberg pinx.t — Manceau sc.

Ruines.

N° 6.

RUINES,

PAR BARTHOLOMÉ BRÉENBERG.

Bartholomé Bréenberg, né à Utrecht en 1620, et mort en 1660, fut un peintre de paysages qui joignit le précieux du pinceau des maîtres hollandais à la richesse et la sévérité du style des peintres de l'école italienne. Il s'est livré de préférence aux tableaux de petites dimensions: et c'est toujours sans succès qu'il a essayé de franchir les limites qui lui étoient prescrites par la nature de son talent; alors son dessin devient moins correct, sa touche moins spirituelle, et ses compositions n'ont plus la même richesse. Ses paysages représentent le plus souvent des ruines des environs de Rome, où il a passé la plus grande partie de sa vie. Le reproche le plus grave qu'on puisse faire à ce peintre est une certaine crudité dans les tons, et un choix de figures peu heureux.

Bréenberg fut aussi un graveur très habile : on

retrouve dans ses eaux fortes le même goût, la même intelligence que dans ses tableaux. Les amateurs recherchent particulièrement la suite des vingt-quatre vues et paysages, ornés de ruines, de figures, et d'animaux, portant le titre : *Verscheiden verfallen Gebouwen;* et le martyre de saint Laurent, d'après un tableau que le duc de Deux-Ponts a possédé.

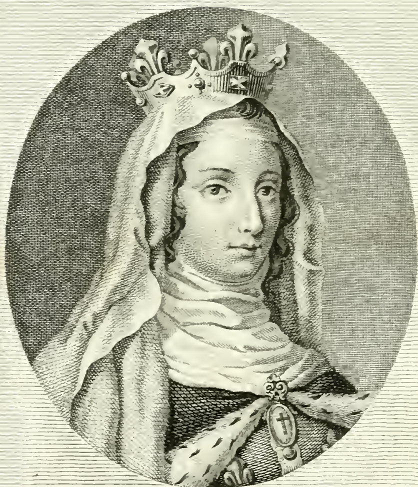
Le tableau dont nous donnons la gravure est une des bonnes productions du maître.

N° 7.

MARGUERITE DE PROVENCE.

Marguerite de Provence, fille aînée de Raymond Bérenger III, comte de Provence et de Forcalquier, et de Béatrix de Savoie, épousa Louis IX, roi de France, le 27 mai 1234. Elle n'eut guère d'autre ambition que celle de mériter l'estime et d'obtenir la tendresse de son époux. L'ayant suivi dans son premier voyage à la Terre-Sainte, elle surmonta avec courage tous les dangers auxquels sa personne fut exposée, et ne se laissa point abattre par les revers. En 1250, la captivité du roi lui causa un chagrin très vif. Retirée à Damiette, elle accoucha d'un fils auquel on donna le nom de Jean et le surnom de Tristan. On craignoit à chaque instant que les infidéles ne vinssent à bout de prendre cette place. Trois jours avant ses couches, Marguerite s'étoit jetée aux genoux d'un vieux chevalier, pour en obtenir le serment qu'il lui accorderoit la grace qu'elle alloit demander : « C'est, dit-elle, que si les Sar« rasins se rendent maîtres de la ville, vous me « coupiez la tête avant qu'ils me puissent pren« dre. » Le chevalier avoit répondu « que très vo« lontiers il le feroit, et que jà avoit-il eu en pen« sée d'ainsi faire, si le cas y échéoit. » Le jour même de la naissance du prince Tristan, on vint dire à la reine que les Pisans et les Génois étoient

le plus dégarnis. A l'assaut du 9 juillet, le peu d'hommes de guerre qu'on étoit parvenu à introduire dans la ville, secondé par les habitants de tout âge et de tout sexe, firent une telle résistance que les Bourguignons perdirent courage, et que, peu après, pressés par la famine, ils abandonnèrent leur entreprise. C'est dans cette mémorable journée que Jeanne Laisné, à la tête d'un nombre considérable de femmes, enleva un étendard des mains de l'ennemi, et le porta en triomphe dans la ville. Cet étendard, qui se voit encore dans l'hôtel-de-ville de Beauvais, a été gravé dans le Recueil des monuments français inédits que publie M. Willemin. Par lettres patentes que Louis XI fit expédier le 22 juillet 1473, il déclara avoir traité et accordé le mariage de l'héroïne de Beauvais avec Colin Pilon. Ce prince ordonna que Jeanne Laisné et son mari seroient exempts de toutes tailles, et même des charges de guet et de garde. En mémoire de la belle défense de la ville de Beauvais, Louis accorda plusieurs prérogatives à ses habitants, et institua une procession annuelle où les femmes et les filles devoient avoir le pas sur les hommes, après le clergé toutefois: cette procession se célèbre encore le jour de la fête de sainte Agadrême, patrone de la ville.



Manceau sc.

Marguerite de Provence.



Manceau sc.

Jeanne Laisné.

ALMANACH DES DAMES.

LA MATINÉE DU VINGT-NEUF SEPTEMBRE, OU LA NAISSANCE DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BORDEAUX,

POEME.

DÉDICACE A S. A. R. MADAME LA DUCHESSE DE BERRI.

Mes pleurs couloient sur le tombeau
Qui renferme l'objet de ta vive tendresse,
Quand tout-à-coup les chants de l'alégresse
Sont venus révéler un prodige nouveau.
Ils sont passés les jours de la tristesse!
De ton royal enfant j'aperçois le berceau.
Tu le presse en tes bras, tu le voyois en rêve;

Songe mystérieux qui s'explique en ce jour !
Ainsi près d'une rose (*), objet de ton amour,
Sous tes yeux maternels un jeune lis s'élève.

LA MATINÉE DU VINGT-NEUF SEPTEMBRE.

J'ENTENDS frémir l'airain, et du bronze qui tonne
L'éclat fait tressaillir les enfants de Bellone ;
Au palais de ses rois vole un peuple joyeux.
Quel est l'astre éclatant qui fixe tous les yeux?
Un tendre et foible enfant, douce et chère espérance
Qu'appeloient tous nos vœux, que desiroit la France !
Il est né l'héritier du sceptre de Henri !
Salut, jeune Bourbon ! salut, fils de Berri !
De Berri... Qu'ai-je dit?... Tu sauras de ta mère
Quelles furent la vie et la mort de ton père.
Enfin tu vois le jour, rejeton précieux !
Ta mère te sourit, et ton père est aux cieux.
Enfant mystérieux, en ce jour ta naissance
Du ciel et de la terre est l'heureuse alliance.
Tel, autrefois, Joas, frappé dans son berceau,
« Et de David éteint rallumant le flambeau, »
Des princes, ses aïeux, vint occuper la place.
Et de l'usurpateur anéantir la trace :

(*) MADEMOISELLE.

Tel, au meurtre échappé, prodige tout nouveau!
Tu nous fus révélé sur le bord du tombeau,
Et d'un monstre, qui croit saisir toute sa proie,
Tu confonds les projets, trompes l'horrible joie.
Dieu puissant! c'est à toi d'affermir son destin!
Cet enfant t'appartient; c'est le don de ta main.
« Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites, »
Et tes dons vont toujours plus loin que nos mérites.
Quand, pour régner sur nous, ce prince est établi,
Dieu, c'est à toi d'en faire un monarque accompli.
Accorde les vertus à cet enfant auguste;
Qu'il soit grand, je le veux: mais sur-tout qu'il soit juste!
La justice, en tout temps, est le flambeau des rois;
Titus et Marc-Aurèle obéissoient aux lois.
Puisse-t-il hériter des graces de sa mère!
C'est peu de commander, il faut qu'il sache plaire.
L'empire en est plus doux, reposant sur le cœur:
Obéir, c'est aimer; aimer, c'est le bonheur.
Que ce soit d'un Bourbon le plus cher apanage;
La gloire est son besoin, la grace est son partage.

Et toi, quitte en ce jour les vêtements de deuil,
Toi, qui, depuis huit mois, pleurant sur un cercueil.
Colombe gémissante en ton lit solitaire,
N'as plus rien d'un époux qu'une urne cinéraire
Caroline! en ce jour que de maux effacés!

Ton fils est dans tes bras!... Tes chagrins sont passés.
Sèche tes pleurs!... il faut que le tendre sourire
Pour cet enfant s'allie avec l'air qu'il respire.
Ton cœur nous est connu : nous n'attendons pas moins.
Objet de ton amour, tendre objet de tes soins,
Cet enfant l'est aussi de l'amour de la France!
Beau lis, de notre sol la joie et l'espérance,
Sur toi nous attachons nos avides regards;
Et des vœux jusqu'au ciel montent de toutes parts!

Que d'autres, prédisant tes hautes destinées,
Des jeux sanglants de Mars illustrent tes années!
Qu'ils mettent à tes pieds tes ennemis vaincus,
Tremblants, chargés de fers, dans la poudre abattus;
Et sur ton char, guidé par l'honneur et la gloire,
Au gré de tes desirs, qu'ils placent la victoire!
Amante des beaux arts ainsi que de la paix,
Ma Muse ose former de plus nobles souhaits:
De la Discorde aux fers, des haines étouffées,
Elle vient composer tes glorieux trophées.

Prince aimable, à ta voix, les Français vont s'unir:
Ils ont besoin d'aimer... ils sont las de haïr.
De nos dissensions tu détruiras le germe,
Et des malheurs publics ta naissance est le terme.
Oui, le ciel avec nous est réconcilié!

Devançons l'avenir : que tout soit oublié !
Français ! qu'en ce beau jour, au nom de la patrie,
Votre amour pour vos rois croisse et se fortifie !
Nos destins sont fixés ; la race de Louis,
Par le ciel protégée, éternise les lis :
Les lis nous sont sacrés, et neuf siècles de gloire
De ce signe éclatant protègent la mémoire.

Royal enfant, au trône, un jour, tu dois monter :
Successeur de Louis, songes à l'imiter !
Garde de ses vertus un souvenir prospère ;
Comme lui, des Français sois moins roi que le père !
Achève, tu le dois, l'ouvrage de ses mains.

A mes yeux est ouvert le livre des destins...
J'y vois ton règne heureux, marqué par la justice ;
C'est celui de la loi, la loi ! ce frein propice
Qui prescrit aux sujets et qui commande aux rois !
Un trône est un écueil sans la base des lois.
Félicité publique ! à tes brillants prodiges,
De nos longues fureurs s'effacent les vestiges.

Voilà ce qu'autrefois prédisoit aux Romains,
En un pareil sujet, le chantre des Latins :
« Alors on reverra de Saturne et de Rhée,
« L'âge heureux revenir sur les traces d'Astrée !

« La timide brebis ne craindra plus les loups ;
« Les plus âpres buissons produiront des fruits doux ;
« De longs ruisseaux de lait traverseront nos plaines,
« Et le miel le plus pur découlera des chênes. »

M. de Talairat.

LE BAPTÊME

DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX.

D'un jour pur et serein brillante avant-courrière,
L'aurore annonce enfin le dieu de la lumière ;
L'airain sonne, et déja les prêtres vigilants,
Suivis du saint pontife, avancent à pas lents,
Remplissent le parvis où la foule s'empresse,
Où mille chants d'amour, mille chants d'alégresse,
S'élévent vers les cieux, font retentir les airs,
Et vont de nos transports instruire l'univers.

Du temple cependant on vient d'ouvrir les portes ;
De fideles Français les nombreuses cohortes
S'y placent en silence, et, le cœur palpitant,
Offrent pour l'orphelin leurs vœux au Tout-puissant.
Là sont aux premiers rangs ces défenseurs du trône,

Ces chefs de nos guerriers que la gloire environne,
Et qui doivent un jour, sous ce prince vainqueur,
Moissonner des lauriers dans les champs de l'honneur.
D'un si bel avenir leur grande ame est charmée,
Ils viennent près du Roi représenter l'armée;
A l'enfant du miracle, au pied des saints autels,
Ils viennent s'enchaîner par des nœuds solennels.
On voit briller près d'eux ces courageux athletes,
Des sentiments français fidèles interprètes,
Dont la mâle éloquence et l'esprit lumineux
Dévoilent les pervers, frappent les factieux;
Qui, libres d'intérêt, de crainte ou d'injustice,
Défendent l'innocence et confondent le vice,
Du prince et des sujets consolident les droits,
Et fondent leur bonheur sur le maintien des lois.

Du peuple tout-à-coup la prière est troublée;
Un murmure flatteur agite l'assemblée:
C'est le royal enfant, idole des Français,
Qui vient de l'Éternel recevoir les bienfaits.
Il entre... quel moment! quel transport unanime!
Sa mère est près de lui... Princesse magnanime,
Qui, prodigue pour nous de ses jours précieux,
En avoit déja fait l'abandon généreux!
Mais le ciel à nos vœux redevenu propice,
Refusa d'accepter ce cruel sacrifice,

Et Caroline encor, sur le lit de douleur,
Put presser en pleurant son Henri sur son cœur.
O jour trois fois béni ! jour heureux, jour prospère,
Qui nous donna le fils et conserva la mère,
Qui combla nos souhaits, qui finit nos malheurs,
Et du plus doux espoir vint enivrer nos cœurs !
  Le Prince cependant, au fond du sanctuaire,
Précédé par le Roi, soutenu par sa mère,
Entouré des Bourbons et d'un peuple empressé,
Sur l'autel du Seigneur vient d'être déposé.
Que ton aspect est doux, enfant de l'espérance !
Tous les cœurs sont français; dans cette enceinte immense,
Les regards attachés sur cet objet chéri,
Tous jurent de mourir pour le fils de Berri,
De l'aimer, de veiller sur sa timide enfance,
Et de servir toujours les Bourbons et la France.
Alors le saint pontife, en étendant la main
Sur le candide front du royal orphelin,
Par les eaux du baptême et l'effet de la grace,
Fait du premier péché disparoître la trace,
Le bénit, et levant ses regards vers le ciel,
Pour le nouveau chrétien implore l'Éternel.
Soudain du Dieu vivant il devient l'interprète,
Il élève la voix comme le saint prophète,
Qui jadis annonçoit au peuple d'Israël
De la Rédemption le gage solennel.

« O Roi, qui m'écoutez, et vous, sujets fideles,
« Vous sages défenseurs de nos lois immortelles,
« Et vous, vaillants guerriers, colonnes de l'état,
« Modestes dans la paix, terribles au combat,
« Sachez que le Très-Haut, des destins de la terre
« A rendu cet enfant l'heureux dépositaire,
« Qu'il l'arme de son glaive, et sous nos étendards
« Veut que de la fortune il fixe les regards,
« Que son nom soit fameux dans les deux hémisphères,
« Qu'en gloire et qu'en vertus il surpasse ses pères;
« Il veut que de sa grace il répande les dons,
« Qu'il devienne aujourd'hui l'espoir des nations,
« Qu'il nous offre ici-bas sa bienfaisante image,
« Et de notre bonheur soit à jamais le gage.
« Peuple, oubliez pour lui vos cruels différents,
« Respectez le repos de ses jours innocents;
« Sachez d'un tel bienfait, sachez vous rendre digne,
« Car des bontés du ciel il est la preuve insigne.
« Autour de son berceau ralliez-vous, Français;
« Il vous présente à tous l'olivier de la paix;
« Venez; auprès de lui que l'amour vous enchaîne,
« Abjurez pour jamais la discorde et la haine.
« L'Éternel fut ému de nos vives douleurs,
« Il entendit nos cris, il vit couler nos pleurs,
« Et les derniers accents de l'auguste victime
(Dont la seule bonté dut désarmer le crime),

« Pour un peuple entraîné dans la rebellion,
« Obtinrent du passé le généreux pardon.
« O Berri, jette encore un regard sur la terre,
« Revois cette patrie où tu brillois naguère,
« Cette épouse adorée et cet enfant divin
« Dont les yeux inquiets te demandent en vain.
« Qu'entends-je? quels accords ont frappé mon oreille?
« Explique-moi, grand Dieu! cette étrange merveille;
« Les sons harmonieux des célestes concerts
« Pour venir jusqu'à nous ont-ils franchi les airs?
« Mais que vois-je? ô prodige! ô puissance suprême!
« C'est l'objet de nos pleurs, oui, c'est Berri lui-même;
« Au nom du Dieu vivant il vient bénir son fils,
« Il vient ceindre son front de l'emblême des lis.
« Quoi! l'enfant lui sourit, et semble reconnoître
« Le père infortuné dont il a reçu l'être!
« Son œil paroît le suivre, et ses bras caressants
« Tentent, pour l'embrasser, des efforts impuissants.
« Berri, daigne exaucer sa muette prière,
« Ne lui refuse pas une faveur si chère...
« Le ciel te rendroit-il à des transports si doux!
« Les arrêts du destin changeroient-ils pour nous?
« Que dis-je? hélas! tu fuis comme une ombre légère;
« Déja je ne vois plus qu'un sillon de lumière...
« C'en est fait! ô Berri, du séjour glorieux,
« Sur cet illustre enfant fixe toujours les yeux.

« Et vous, braves Français à qui Dieu le confie,
« Songez que le servir c'est sauver la patrie,
« Que vous l'avez promis aux pieds de l'Éternel,
« Et que votre serment est écrit dans le ciel. »

Mlle L. C. GIRARD DE CAUDEMBERG

INSCRIPTION

pour le tombeau de JEANNE D'ALBRET, née en 1518, morte à Paris le 9 juillet 1572, inhumée au château de Vendôme.

DE son sexe elle eut les vertus,
Et du nôtre tout le courage :
Sa dépouille en ces lieux n'est plus ;
Vendôme l'eut en héritage.
Mais dans les temps de rage et de parti
Les vents ont emporté la cendre
De celle en qui toute ame tendre,
Tout Français chérissoit la mère de Henri.

M. Ph. DE PAS....

ÉPITRE.

PARIS ET LA PROVINCE.

Je ne te comprends pas: au centre des plaisirs,
Toi qui peux à ton gré couronner tes desirs,
Toi, l'ami des beaux arts, à Paris tu t'ennuies!
Sur de brillants motifs il est vrai tu t'appuies
Pour tâcher d'expliquer ce bizarre dégoût.
Mais voyons: à Paris on se raille de tout;
Tout, jusques aux vertus, s'y tourne en ridicule;
Un persiflage amer dans les cercles circule;
Qui plaisante le mieux est le plus applaudi.
Tel fuit l'homme sensé, qui fête l'étourdi.
S'il sait dire des riens, s'il médit avec grace,
Chacun le trouve aimable: on rit, il plaît; tout passe.
Là, pour être accueilli, docte comme ignorant,
On doit à la raison mettre un voile en entrant.
Le but est le plaisir: il sert toujours d'excuse;
N'importe comme il vienne; il suffit qu'on s'amuse.
C'est là que le bon ton est préférable aux mœurs.
Toutefois, tu prétends qu'à Paris plus qu'ailleurs
L'ennui contagieux dévore ses victimes;

Et tu crois en juger aux clameurs unanimes
De ces solliciteurs, de ces plats intrigants
Toujours en sentinelle à la porte des grands;
Au repos importun dont murmurent nos braves;
A l'air préoccupé de ce troupeau d'esclaves
Caressant, par besoin, les goûts, le préjugé
D'un commis protecteur ou d'un sot protégé;
A tant de désœuvrés traînant dans l'apathie
Le poids infructueux d'une indolente vie;
Aux cyniques blasés, modernes Lucullus,
Dont un or corrupteur fait toutes les vertus.
Mais toi, mon cher Edmon, qui dans la solitude
Consacres librement tes heures à l'étude;
Toi qui vis sans éclat; qui puises dans ton cœur
La paix et la gaîté, sources du vrai bonheur;
Amant des arts, tu vas déserter leur patrie!
L'ennui, dis-tu, te pousse à cette rêverie.
D'autres mœurs à tes yeux auroient donc plus de prix?
Eh bien, autour de toi cherche un autre Paris.
Il en est un second plus calme, plus tranquille,
Plus conforme à tes goûts. L'aimable d'Harleville
D'un pinceau gracieux en traça le tableau.
Allons, introduis-toi dans ce monde nouveau.
Mais non, tu veux, je crois, studieux solitaire,
Loin du bruit des cités achever ta carrière.
Chacun a ses penchants; et, bilieux censeur,

Je n'irai point blâmer ceux d'un ami du cœur.
Aussi bien que Paris la province a ses charmes :
Loin des palais peut-être est-on loin des alarmes

Dans nos bourgs où chacun se pèse, se connoît,
On démasque le vice aussitôt qu'il paroît.
Ainsi la voix publique accable l'adultère,
L'usure au front d'airain, l'orgueil atrabilaire,
Et ces oisifs pressés d'aller, audacieux,
Grossir dans un Paris les flots des ennuyeux.
Les cœurs s'isolent moins, et sans art on sait plaire.
Au sein de sa famille esclave volontaire,
L'épouse à son devoir trouve un charme secret,
Et jouit du bonheur des heureux qu'elle fait :
Elle ignore pourtant les modes, les usages ;
Mais sait bien ce qui peut faire de bons ménages.
C'est ainsi que chacun est tout à son emploi.
En francs provinciaux nul n'est bien que chez soi ;
Et, loin du tourbillon, loin des plaisirs factices,
Qui, sous un joug doré, livrent l'entrée aux vices,
Le travail casanier chassant le pâle ennui,
Donne au contentement la santé pour appui.

Tu le vois, cher Edmon, je suis ton interprète ;
A flatter tes desirs volontiers je me prête :
Je veux justifier, s'il se peut, tes projets ;

Mais, crois-moi, nulle part il n'est d'hommes parfaits.
Et toi qui, dans Paris, peux, heureux personnage,
Ébranler le pavé sous ton propre équipage,
Favori de Plutus, favori des neuf sœurs,
Comment vas-tu songer que l'on soit mieux ailleurs?
Va, ce n'est qu'à Paris qu'on jouit de la vie:
Son séjour, à mon gré, seul est digne d'envie.
Centre unique des arts, asile du bon goût,
Du vrai beau, des talents, Paris excelle en tout.

Tu m'arrêtes; tu crains à ce panégyrique
De me voir griffonner un tableau statistique;
Et je devrois plutôt, intrépide frondeur,
D'un stoïque Caton déployant la roideur,
Des sots et des méchants châtier l'incurie.
Eh! dis-moi, la sottise a-t-elle une patrie?
Et crois-tu qu'en province elle n'ait point d'accès?
Va, l'on trouve en tous lieux des sots et des excès:
C'est le sujet fécond d'une éternelle glose.

Que je voudrois te voir un jour faire une pause
A table, à ces soupers prétendus sans façon,
Où la grosse gaîté fait taire la raison;
Où, bourgeois gastronome, un hôte téméraire
Vous porte en vin du cru dix santés à plein verre;
D'une voix forte entonne une ronde à Bacchus;

Veut que l'air retentisse aux tons faux d'un chorus;
Et, prolongeant à boire un dessert qui s'épuise,
Dit que l'horloge a tort tant que la table est mise!

Voilà, vas-tu me dire, un souhait tout nouveau!
Suis-je donc un élu du moderne caveau?
Et ne peut-on aimer les plaisirs de la table,
Qu'on n'en partage aussi les travers détestable?
— D'accord; mais cet exemple en province est fréquent:
Et n'en est pas, sans doute, à tes yeux moins choquant.
Il faut pourtant céder au torrent de l'usage.
De nos gens du bel air tel qui brigue l'hommage
Doit, digne Amphitryon, tenir table souvent.
Alors il est bien vu; c'est même un bon vivant
A qui l'on passe tout, tant qu'on est à sa table.
L'hôte qui fait bien boire est l'homme incomparable.
Vraiment, répondras-tu, si j'en juge à vos goûts,
Paris n'inspire point la muse de Berchoux;
C'est chez vous, à coup sûr, qu'en son vol affermie
Elle a peint les travers de la gastronomie.
— Soit; comme il te plaira: mais, convive impuissant,
Tu trouverois en vain cet usage offensant:
Il faudra bien sortir quelquefois de ta sphère.
Oh! dans ton bourg natal tu seras moins austère;
Tu t'apprivoiseras à nos agrestes mœurs.
Un esprit droit se plie à toutes les humeurs.

Ainsi quand tu verras nos petits nouvellistes,
Tout-à-coup érigés en doctes publicistes,
Raisonner chaudement d'emprunt ou de budget,
Et prétendre des rois pénétrer le secret,
Tu feindras, en bâillant, de leur être docile.
— J'éviterai ces sots. — C'est là le difficile:
Audacieux et vains, ils se glissent par-tout.
— Mais quoi! ne trouverai-je aucun homme de goût,
Aucun amant des arts, des vers, de la peinture?
Nul n'est-il donc versé dans la littérature?
— Oh! sur ce point, Edmon, ne va pas t'abuser.
Apollon dédaigna de nous favoriser;
Son culte en nos climats fait peu de prosélytes:
On diroit que ses sœurs en ont été proscrites.
Ici, l'homme avant tout calcule ses besoins;
A l'utile industrie appliquant tous ses soins,
Il n'attache de prix qu'aux choses nécessaires:
Les vers et les tableaux sont pour lui des misères.
On rencontre pourtant de petits amateurs,
Bien pesants, bien guindés, et de petits auteurs,
A leurs petits essais mettant haute importance,
Certains, s'ils ont un nom, d'une entière indulgence.
Dans nos cercles peuplés de juges sans talents,
On les voit, contents d'eux, humer un lâche encens,
Quand leur muse bourgeoise élève jusqu'aux nues
D'un illustre du jour les vertus prétendues.

C'est là que je t'attends; là, tu vas expier
La honte d'un dessein qu'il fallut oublier.
Mais c'est peu que de voir dans une coterie
Quelques vers innocents vantés par l'ineptie;
Songe qu'il faut encor, dût-on mourir d'ennui,
D'un commérage bas être souvent l'appui;
Dénigrer son voisin; savoir ce qui se passe
Dans tel ménage obscur qu'un créancier tracasse;
Parler peu des beaux arts, de science encor moins;
Mais qu'heureux est celui qui tient de bons témoins
Quelque secrète intrigue, et dont la complaisance
Veut bien en régaler l'oisive médisance!
Qui peut, d'un parvenu connoissant les aïeux,
En déployer la liste aux regards curieux;
Se faire du quartier la gazette ambulante,
Et sur-tout en dresser la chronique galante!
Certes, un mariage est un évènement,
Et chaque petit cercle en fait son aliment:
Est-il rompu? quel champ fécond en anecdotes,
Et comme cela sonne aux oreilles dévotes!

Si, parfois, le hasard amène dans nos murs
Quelques couples errants de ces êtres obscurs
Qui se parent du nom d'artistes dramatiques,
Oh! pour nos désœuvrés et nos graves critiques,
Quel heureux passe-temps! Dans un salon voûté,

De nos carmes jadis réfectoire vanté,
On peut, pour son argent, voir des Welches en scène
Outrager, à l'envi, Thalie et Melpomène;
Et l'acteur grimacier, comblé d'un fol accueil,
De bravos usurpés enivrer son orgueil.
Mais sur le froid pavé de cette enceinte humide,
Où grelotte en tout temps un parterre intrépide,
Quelques bancs vermoulus sont les places de choix:
Là, derrière un rang d'ais, la foule quelquefois,
Lasse d'être debout, trépigne, se tourmente;
Un entr'acte éternel survient; le trouble augmente,
Et d'apprentis Orphée un orchestre accablant
Rend, loin de l'apaiser, l'orage plus violent.

Voilà de nos plaisirs, de notre gentillesse.
Le théâtre chez nous forme bien la jeunesse.
Oui, depuis que Molière est banni sans retour,
C'est une *dame Angot*, c'est un *monsieur Vautour*,
Dont on retient du moins les bons mots, les saillies.
Rien de plus amusant que ces rares folies.
Mais sans aller si loin te chercher tant de faits,
Je voudrois seulement connoître les effets
Que produiront sur toi le gothique langage,
L'air gauche, l'accent lourd, le ton, le peu d'usage,
De ces charmants aiglons de nos sociétés,
Et, je t'en fais l'aveu, de nos jeunes beautés!

Doucement, diras-tu, je vois que votre muse
Pour me dissuader en se jouant s'abuse.
— Quoi! j'ébauche un portrait; l'aimerois-tu flatté?
J'ai dû te le montrer sous un double côté.
Je sais qu'il en est un sans doute préférable;
Et Paris n'a-t-il pas son côté favorable?
Mais on est inconstant, et rien ne satisfait.
Eh bien! si la province a pour toi quelque attrait,
Quitte un triste séjour; passe ta fantaisie;
Car de tous les plaisirs le temps nous rassasie.
Viens; et, si tu m'en crois, laisse à Paris tes goûts;
Tu n'en jouirois point : on se rouille chez nous.

M. J. A. Marc.

IMITATION DE MARTIAL.

Pour avoir fait une satire,
Damis se croit homme d'esprit.
Il se trompe; aucun ne la lit:
Autant valoit ne pas écrire.

M. de Talairat.

LES LAMENTATIONS DU TASSE.

STANCES IMITÉES DE LORD BYRON.

Depuis que sur mes ans, abreuvés d'amertume,
La calomnie a versé ses poisons,
Le désespoir, hôte de ces prisons,
Sans terminer mes jours, lentement les consume.

Du jour en vain j'implore la clarté.
Quand la soif d'un air libre en secret me dévore,
De ces murs ténébreux l'affreuse obscurité
A mes yeux s'épaissit encore.

Et lorsque du soleil un bienfaisant rayon
Descend vers moi de la voûte céleste,
De ces barreaux l'ombre funeste
M'arrache à mon illusion.

Je crois voir de ces lieux l'effroyable génie :
Son rire affreux répond à mes douleurs.
Un pain amer et trempé de mes pleurs
Prolonge mes tourments en prolongeant ma vie.

Sans espoir d'un destin nouveau,
Comme un monstre sauvage en son hideux repaire,
Seul ici, couché sur la terre,
Vivant, j'habite mon tombeau!

Mais en vain la haine et l'envie
Dans l'oubli m'ont précipité,
Par ma constance et mon génie
J'ai conquis l'immortalité.

J'ai brisé mes liens; j'ai franchi cette enceinte,
Porté sur des ailes de feu;
J'ai chanté les vainqueurs qui, dans la cité sainte,
Ont délivré le tombeau de mon Dieu.

Que ces nobles travaux ont eu pour moi de charmes!
Je les ai vus finir, mes plaisirs sont passés.
Les derniers vers que ma main a tracés
Sont maintenant arrosés de mes larmes.

Vous, dont j'ai célébré la gloire et les vertus,
Vous, dont je croyois voir les ombres
Errer autour de moi dans les demeures sombres,
O mes héros chéris, je ne vous verrai plus!

Compagnons de mon infortune,

Mon erreur a trop peu duré :
Votre poëte, à ses ennuis livré,
Ne traîne qu'à regret une vie importune.

Mais en vain le malheur redouble ses efforts :
Je puis braver l'injustice et l'outrage.
Ma vertu soutient mon courage.
On ne craint rien, quand on est sans remords.

On m'appelle insensé ! divine Léonore,
Tu peux leur répondre pour moi :
Oui, je l'étois, quand ce cœur qui t'adore
Éleva ses vœux jusqu'à toi.

Je te vis : ce fut tout mon crime ;
Mais en vain, pour mon châtiment,
Mes tyrans en ces lieux enchaînent leur victime :
Ton image est par-tout aux yeux de ton amant.

L'amour, s'il est heureux, rompt bientôt de lui-même
Les nœuds dont il fut enchanté.
Crois-moi, le malheur, quand on aime,
Est le plus sûr garant de la fidélité.

Oui, c'est pour toi que j'aime encor la vie :
Ton souvenir est mon seul bien.

Faut-il, hélas! quand tout m'oublie,
Que je ne puisse oublier rien?

Dans ce lieu de douleur, d'exil, et d'esclavage.
La pensée est sans but, le rire sans gaieté;
Les mots ne sont point un langage,
Et parmi les humains l'homme n'est plus compté.

Tous les infortunés que cet enfer rassemble,
L'un à l'autre étrangers, seuls avec leur malheur,
Ignorent même la douceur
De souffrir, de pleurer, et de mourir ensemble.

Comme eux vil objet de pitié,
Je n'ai pour adoucir l'ennui qui me dévore,
Ni les plaintes de l'amitié,
Ni les larmes de Léonore.

Éclatez, transports furieux!
Poursuivez le tyran, dont la rage inhumaine
Du spectacle affreux de ma peine
Se fait un plaisir odieux.

Mais, Léonore, il est ton frère!
Je voudrois en vain le haïr:
Dussé-je encore éprouver sa colère,

Je lui pardonne, et ne veux que mourir!

Mourir, lorsque tu vis encore!
Pour desirer la mort, mes jours sont-ils à moi?
Je t'appartiens: le seul bien que j'implore
Est de vivre et mourir pour toi.

Ma flamme, à toi-même inconnue,
Me consumoit, sans espoir de retour;
Dans le fond de mon cœur je cachois mon amour,
Comme l'éclair dans le sein de la nue.

Sans oser même te nommer,
Je t'adorois dans le silence;
Je ne voulois que ta présence:
Mon bonheur étoit de t'aimer.

Mais déja ce bonheur m'a coûté bien des larmes;
Qu'importe? il m'est trop cher pour m'en plaindre jamais.
Ces lieux ont su que je t'aimois,
Et je leur ai trouvé des charmes.

A quels maux cependant je me vois condamné!
Le matelot, jeté par le naufrage
Sur une rive inconnue et sauvage,
Sans doute est moins infortuné.

Le monde est devant lui; l'univers qu'il embrasse
A son désert lui permet d'échapper:
L'univers est pour moi le double de l'espace
Que ma tombe doit occuper.

Poursuis, tyran, les projets de ta haine,
Ta fureur ne peut rien sur moi;
J'ai su m'affranchir de ta chaîne,
Et la postérité me vengera de toi.

Ce fastueux palais, où ton orgueil domine,
Un jour, au voyageur surpris,
N'offrira plus qu'une informe ruine
Dont son pied dédaigneux foulera les débris.

Mais ce cachot obscur, respecté d'âge en âge,
Sera comme un temple nouveau,
Où les peuples viendront, en saint pélerinage,
Honorer le Tasse au tombeau.

Et toi, lorsque la mort, insensible à nos larmes,
Te plongera dans la nuit du trépas,
Léonore, ton rang, ni l'éclat de tes charmes,
De l'oubli des mortels ne te sauveroient pas.

De tes vertus long-temps charmée,

La terre auroit bientôt perdu ton souvenir ;
Mais on saura que je t'avois aimée,
Et tu vivras dans l'avenir !

M. Ed. MENNECHET.

LES DEUX TOURTERELLES.

APOLOGUE.

UNE tourterelle timide,
L'honneur des bosquets d'alentour,
Un beau jour de printemps, sous la feuillée humide,
Sentit son jeune cœur qui palpitoit d'amour.
Soudain tout est changé pour elle ;
Plus tendre est le doux bruit des eaux,
Le ciel est plus serein ; la campagne, plus belle,
Offre à ses yeux charmés de plus riants tableaux ;
Et le chant des autres oiseaux
Ne séduit plus son cœur fidèle
Qui cherche des plaisirs nouveaux.
Bientôt vingt jeunes tourtereaux
Autour d'elle, à l'envi, s'empressent pour lui plaire ;
Mais c'est en vain que chacun d'eux espère

La prendre aux rets trompeurs de ses fades propos.
Et le dépit ne tarde guère
A s'emparer de nos rivaux.
Ce dépit, dans leurs yeux, se fit assez connoître :
Il fallut s'en aller comme on étoit venu ;
L'espoir de chacun fut déçu,
Et, dépourvus d'amour, nul d'entre eux n'en fit naître.
Savez-vous bien pourquoi ? c'est qu'il en étoit un
Qui soupiroit tout bas pour notre tourterelle :
Celui-là seul aimoit, et sans être importun,
Sans oser déclarer son ardeur à la belle,
Puisqu'il aimoit, il fut aimé,
Et le fut d'un amour extrême :
Elle mettoit son bien suprême
A plaire au tourtereau que ses yeux ont charmé
La mère apprit bientôt cette union si chère :
Il n'étoit bruit depuis huit jours
Que de ces nouvelles amours :
Médisance parla : peut-elle donc se taire ?
Aisément on conçoit quelle fut la colère
De la mère ;
Car les mamans, pour plus d'une raison,
Ne souffrent point, c'est là leur caractère,
Qu'on s'avise d'aimer sans leur permission.
Celle-ci harangua d'une belle manière
Sa fille, que l'amour avoit su captiver.

Il faut, lui dit la mère, il faut te préserver
D'une erreur qui pourroit troubler ta vie entière.
Ah! tu ne connois pas l'amour!
Le perfide! il enflamme, il trompe tour-à-tour!
A ses discours ferme l'oreille,
Ou vois quel sera ton destin:
Tout ce qu'il a juré la veille,
Il le trahit le lendemain.
Et ce beau tourtereau, dont tu parois éprise,
Penses-tu donc qu'il t'aimera long-temps?
Croire aux vains serments
Des amants
C'est bien la plus grande sottise!...
Il ne roucoulera, dira-t-il, que pour toi;
Il gardera toujours la foi qu'il t'a jurée:
Je le veux pour un temps, mais ce temps-là, crois-moi,
Sera de bien courte durée!
Loin de toi les propos flatteurs!
C'est par là trop souvent qu'on parvient à nos cœurs.
Ma mère, répondit la jeune tourterelle,
De suivre ces avis il me sera bien doux;
Je les crois sûrs, venant de vous.
Votre fille à vos vœux ne sera point rebelle,
Mais un point me chagrine, et je dois, entre nous,
Vous en demander, lui dit-elle,
Une explication fidele:

Si l'amour est un mal que rien ne peut calmer,
Une indigne foiblesse, un cruel esclavage,
Pourquoi tous les oiseaux qui peuplent ce bocage
Se cherchent-ils donc pour aimer?

La vieille tourterelle, en bonne et sage mère,
Fit, dit-on, à sa fille une réponse austère;
Et la fille, éclairée enfin sur le danger
D'une erreur trop souvent funeste à l'innocence,
Promit d'écouter la prudence,
Et jura de se corriger.
Mais, hélas! je crains bien que, malgré la sagesse,
Elle n'ait, quelque jour, oublié sa promesse;
Car le dieu des amants connoît plus d'un détour
Pour prendre en ses filets la folâtre jeunesse.
Qu'il soit ange ou démon, ou pigeon ou vautour,
On a beau faire, il faut tôt ou tard à l'amour
Payer le tribut qu'il réclame;
Tôt ou tard de ses feux il embrase notre ame.
Qui pourroit résister à ce tendre penchant?
Tout, dans ce dieu volage, à l'aimer nous convie:
Il est trompeur, il est méchant;
Il fait d'un jeune cœur le tourment et l'envie;
Et cependant l'amour est vraiment de la vie
L'épisode le plus touchant.
Dans les revers, dans la disgrace,

Il sait, par le plaisir, tempérer nos douleurs:
Un seul instant d'amour efface
Dix ans de chagrins et de pleurs.
Soumettons-nous, sans nous contraindre,
A son empire triomphant:
Aimons! l'amour n'est qu'un enfant:
Un enfant peut-il être à craindre?

M. Auguste Moufle.

A ÉGLÉ.

ÉLÉGIE.

Je l'ai juré; compte sur ma promesse!
Toi seule, Églé, m'inspiras la tendresse;
Toi seule encor me fais chérir le jour:
Que ton amour réponde à mon amour.
Comme un enfant accourt près de sa mère,
Comme l'oiseau qu'élève une bergère
La reconnoît, et vient chaque matin
A son réveil se glisser dans son sein.
Ainsi, pour toi, soupirant dès l'aurore,
Durant le jour et dans la nuit encore,

Tendre captif, enchaîné dans tes bras,
J'aime à voler au-devant de tes pas.
Sur ton humeur la mienne se façonne,
Triste ou joyeux, suivant qu'Églé l'ordonne.
Ton sentiment est mon unique loi :
Sourire ou pleurs ne viennent que par toi.
Connois enfin, connois ton influence !
Par toi, je sens, et d'après toi, je pense.
Ainsi la rose effeuillée au matin,
De son odeur parfume le jardin ;
Ainsi l'enfant, élevé par son père,
A chaque instant s'efforce de lui plaire,
Change, à sa voix, d'habitude et de mœurs,
Et sur ses goûts vient régler ses humeurs.

Combien je t'aime, Églé, ma douce amie !
Auprès de toi, combien j'aime la vie !
La vie est peu, si l'on ôte l'amour,
Mais avec toi la vie est un beau jour.
Ce jour, si près, va s'embellir encore,
Si l'amitié s'unit à son aurore,
Et retenant l'amour prêt à s'enfuir,
Pour nos vieux ans garde un doux souvenir.

M. Talairat

ROSE D'AMOUR.

ROMANCE.

Sous cet ombrage est une rose
La plus suave du vallon,
Fleur du matin à peine éclose
Aussi fraîche que le bouton :
Ce n'est pas la rose perfide
Qui veut enivrer pour trahir,
C'est une fleur douce et timide
Que son parfum fait découvrir.
Ah ! croîs en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour !

Lorsque le Zéphyr la décèle,
Vers elle on se sent attirer ;
Un doux sentiment nous appelle,
L'ame voudroit la respirer.
Quand on la voit le cœur palpite,

On desire s'en approcher;
Si l'on approche, il bat plus vite,
Et la bouche veut la toucher.
Ah! croîs en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour!

Trésor charmant de la nature,
Ton éclat n'est pas emprunté;
Grace et candeur sont ta parure;
Ton art, c'est la simplicité:
Tu charmes sans être coquette,
Tu nous séduis sans le savoir;
Et semblable à la violette,
L'on t'aime avant que de te voir.
Ah! croîs en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour!

M. J. Boucher Deperthes

LE LIVRE DE PRIÈRES.

CONTE.

Dans la nature il est trois choses
Que j'aime sans savoir pourquoi;
Les femmes, les oiseaux, les roses.
Les roses n'ont qu'un jour, c'est dommage; et je voi
Les oiseaux inconstants, les femmes infidèles.
Comptez sur eux, comptez sur elles!
Moi, je n'y compte pas; de leurs charmes divers
Je sais jouir en sage, et lorsque je les perds,
En sage encor je m'en console.
Hélas! j'ai vu le temps où ce bonheur frivole
Me paroissoit durable autant que l'univers.
J'étois heureux d'une parole
Qu'avec un doux accent, et puis un doux souris,
M'adressoit tout bas mon Iris.
J'étois heureux du chant de ma jeune fauvette,
Heureux du parfum de mes fleurs.
Tous mes sens s'enivroient. O temps que je regrette!
O mes amis, pour moi dans ces jours enchanteurs

Que la nature étoit coquette!
Elle l'est moins : tout change, il faut se résigner.
Je me résigne aussi; mais ma philosophie
Veut un très bon esprit et ne peut s'enseigner,
Sinon je l'eusse apprise à l'amant de Sophie.
Sophie étoit dévote; elle n'aimoit que Dieu.
Le pauvre Alphonse n'aimoit qu'elle;
Il perdoit ses soupirs aux pieds de la cruelle,
Pleuroit, se dépitoit, disoit un grand adieu,
Et revenoit bientôt plus soumis et plus tendre
Soupirer sans se plaindre, aimer sans rien prétendre.
Il gâtoit le métier; mais voilà les amants,
Je veux dire ceux du vieux temps;
Ceux du nôtre sont moins sensibles.
Ils ne s'engagent point dans des liens pénibles
Économes de pleurs et sobres de soupirs,
Jamais dupes, jamais martyrs,
Ils ont des jours si doux et des nuits si paisibles!
Voulez-vous d'eux; à vos genoux
Ils tombent en riant, en riant vous assurent
Qu'ils vous aiment comme des fous:
N'en voulez-vous pas; ils murmurent
Un *tant mieux* très flatteur, et vont, sans s'affliger,
Porter, la bourse en main, leur hommage léger
Vers les beautés qui s'en contentent
Mesdames, dites-moi si ces messieurs vous tentent!

Pour moi, je n'en crois rien; mais on prend ce qu'on a
Oh! qu'Alphonse étoit loin de ces procédés-là!
Il aimoit! il aimoit avec une tendresse,
Avec une délicatesse!
Il ne savoit rien que cela;
Mais il le savoit bien, si bien que la dévote
Avoit parfois le cœur touché,
Et sentoit un desir caché
De payer tant d'ardeur. Elle n'étoit pas sotte;
Elle comprenoit qu'un époux
Beau, bien fait, agréable, et doux,
Pour elle eût mieux valu que le deuil du veuvage,
Car Sophie étoit veuve, et depuis deux printemps.
A peine elle comptoit vingt ans;
Et si l'on n'aime pas, que faire à ce bel âge
De son cœur, de sa tête, et sur-tout de son temps?
Il faut les occuper. Vaquer aux œuvres pies,
Prier Dieu, l'adorer, jeûner aux quatre-temps,
Ne manquer ni sermon, ni messe, ni complies,
Quêter pour l'infortune, en long voile, en gants blancs,
Dans les grandes cérémonies,
Ne lui suffisoit point. Souvent elle éprouvoit
Du malaise, du vide, et rien n'y concevoit.
Alors d'un œil plus favorable
On regardoit Alphonse; on plaignoit son tourment,
On lui répondoit doucement;

On se surprenoit même à prendre un air aimable
Pour lui dire : Bonjour, bonsoir, quel temps fait-il?
Alphonse, transporté de cet accueil civil,
Suffoquoit de plaisir, perdoit le peu de téte
Qui lui restoit. On est si bête,
Si bête quand on aime! hélas! je m'en souviens.
J'ai passé par là comme un autre :
Je n'y passerai plus ; mais ne jurons de rien.
Alphonse mille fois ne juroit-il pas bien
De rompre son servage ; et puis le bon apôtre
Oublioit ce serment et gardoit son lien.
Un beau jour qu'il vit l'inhumaine
Se relâcher de sa rigueur,
Il lui dit: Mais pourquoi refusez-vous mon cœur?
Est-ce par mépris ou par haine?
Me trouvez-vous affreux? — Non. — Ridicule? — Point.
— Redoutez-vous mon caractère?
— Nullement. — Si l'hymen nous joint,
Peut-être vous craignez d'être esclave? — Au contraire;
Je vois qu'en tous les temps je régnerai sur vous.
— Eh bien donc, qui s'oppose à mes vœux les plus doux?
— Je ne sais. — Cruelle Sophie!
Vous ne savez. Quel prix de ma tendre amitié!
— Je ne suis point cruelle, et de vous j'ai pitié.
Mais Dieu, que tous les soirs je prie,
Ne me dit rien pour vous. Je lui répete en vain :

Seigneur, c'est une si belle ame!
Souffrez-vous que je sois sa femme?
Dieu ne me répond pas: c'est mauvais signe. Enfin
Que vous dire? essayons une dernière épreuve.
Suivez mes pas dans le saint lieu:
Là, priant de nouveau, je vais invoquer Dieu;
S'il m'ordonne de rester veuve,
Ce livre, où je reçois ses inspirations,
Restera sur mon banc; si ses intentions
Favorisent vos vœux, vous en aurez la preuve,
Ce volume, emporté par l'ordre du Seigneur,
Vous apprendra votre bonheur.
Ainsi, disoit le triste Alphonse,
Du livre d'heures que voilà
Dépend mon sort! votre réponse
Devoit sortir du cœur, non de ce bouquin-là.
N'importe, allons, venez. Dans la demeure sainte
Ils entrent, l'un tremblant d'espérance et de crainte,
L'autre peu tranquille entre nous.
Sur le banc solitaire appuyant ses genoux,
Baissant son front voilé, d'un air noble et modeste,
Sophie avec ferveur se recueille, et du geste
Dit au jeune homme, Éloignez-vous.
Il s'éloigne. Debout près d'un pilier du temple,
Pâle, immobile, il la contemple.
Il voit ses blanches mains se joindre chastement

Sur l'albâtre de sa poitrine;
Il voit sa bouche purpurine
Murmurer quelques mots qu'il entend vaguement;
Il cherche dans ses yeux et dans son attitude
A deviner du ciel le redoutable arrêt;
Il craint, il se rassure, il soupire, il se tait;
Chacun de ses regards marque l'inquiétude.
Tandis qu'il s'abandonne à ce pressant effroi,
Dans un coin de l'église obscurément nichée,
Sur sa courte béquille une vieille penchée,
S'approche, tend la main, et dit: Assistez-moi,
Mon beau monsieur, de quelque aumône;
Je prirai Dieu pour vous. Hélas! dit-il, ma bonne,
J'en ai besoin; priez, aidez-moi de vos vœux:
Peut-être en ce moment je suis bien malheureux,
Plus malheureux que vous. La vieille, qui s'étonne,
En serrant dans son sein la bourse qu'il lui donne,
Le regarde. Sophie, à son tour, l'observoit,
Sans en faire semblant, et son cœur éprouvoit
Certaine émotion à l'amour favorable.
Cependant, ô fatalité!
Dieu lui paroît inexorable.
La voilà qui se lève, et le livre est resté;
Il est resté! Jugez du désespoir d'Alphonse,
Lorsqu'il lit sur le banc la terrible réponse.
Il va mourir: hélas! son dernier jour a lui

L'hymen, le bonheur, et Sophie,
Il perd tout à-la-fois; il perd plus que la vie.
C'en est fait, malheureux! tout est fini pour lui.
Non, tout n'est pas fini; reprenons l'espérance.
Et ne voyez-vous pas la vieille qui s'élance
Vers le livre sacré qui frappe son regard:
Le croyant laissé par hasard,
Non à dessein, la bonne femme
Court de son mieux, criant, Madame,
Madame, écoutez donc! vous avez oublié
Quelque chose, et sans plus attendre,
Devant l'amant pétrifié,
Elle remet le livre. Il fallut le reprendre;
On le reprit sans peine, et non pas sans rougeur.
C'étoit aveu d'amour, annonce de bonheur,
Et promesse de mariage;
C'étoit tout pour un pauvre cœur
Qui n'attendoit plus rien. Sophie, en femme sage,
Se soumettant au ciel, reconnoissant sa voix,
Fit deux volontés à-la-fois:
Celle de Dieu, celle d'Alphonse;
On dit même qu'elle en fit trois.
O femmes, femmes, sous vos lois
Il ne faut pas que l'on renonce
A la félicité! vous rebutez nos vœux,
Vous nous rendez bien malheureux

Non, est le premier mot que votre voix prononce;
Mais jamais un amant ne doit désespérer,
Et je doute beaucoup qu'il ait lieu de pleurer
A votre dernière réponse.

M. Brifaut.

ÉLÉGIE.

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose;
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,
Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.
Hélas! bientôt le flux des rapides années
Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
O! si du moins alors je pouvois à mon tour,
Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière,
Offrir à mes amis une ombre hospitalière;
Voir mes lares charmés, pour les bien recevoir,
A des joyeux banquets la nuit les faire asseoir;
Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,
Combien chez eux long-temps, dans leurs belles retraites,
Soit sur les bords heureux, opulents avec choix,
Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,

Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
Les muses, les plaisirs, et l'étude, et la paix?
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage:
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière et son ame aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux!
Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux arts qu'on aime;
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
Sa cellule de cire, industrieux asile
Où l'on coule une vie innocente et facile;
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis,
De n'offrir qu'aux talents, de vertus ennoblis,
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces foiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses!
Ainsi l'on dort tranquille, et dans son saint loisir,
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
Si le sort ennemi m'assiége et me désole,
On pleure : mais bientôt la tristesse s'envole,

Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,
Versent de tous les maux l'indifférent oubli.
Les délices des arts ont nourri mon enfance :
Tantôt quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,
La nymphe aux pieds d'argent et sous de longs berceaux
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,
Des vers fils de l'amour et de la solitude ;
Tantôt de mon pinceau les timides essais
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès :
Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire ;
Elle rit et s'égaie aux danses du satyre ;
Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,
Et pense voir en soi ses antiques aïeux
Qui, dans l'air appelés à ses hymnes sauvages,
Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.
Beaux arts, ô de la vie, aimables enchanteurs,
Des plus sombres ennuis riants consolateurs,
Amis sûrs dans la peine, et constantes maîtresses
Dont l'or n'achète point l'amour ni les caresses !
Beaux arts, dieux bienfaisants, vous que vos favoris
Par un indigne usage ont tant de fois flétris,
Je n'ai point partagé leur honte trop commune ;
Sur le front des époux de l'aveugle fortune,
Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux ;
J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous ;

Je ne vais point, à prix de mensonges serviles,
Vous marchander au loin des récompenses viles;
Et par-tout, de mes vers ambitieux lecteur,
Faire trouver charmant mon luth adulateur.
Abel, mon jeune Abel, et Trudaine, et son frère,
Ces vieilles amitiés de l'enfance première,
Quand tous quatre muets, sous un maître inhumain,
Jadis au châtiment nous présentions la main;
Et mon frère, et Lebrun, les muses elles-mêmes;
De Pange, fugitif de ces neuf sœurs qu'il aime:
Voilà le cercle entier qui, le soir quelquefois,
A des vers, non sans peine obtenus de ma voix,
Prête une oreille amie et cependant sévère.
Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère
Me revoir, chaque fois que mes avides yeux
Auront porté long-temps mes pas de lieux en lieux,
Amant des nouveautés compagnes de voyage;
Courant par-tout; par-tout cherchant à mon passage
Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,
Qui m'écoute, ou qui m'aime, ou qui se laisse aimer!

André DE CHÉNIER

LE PONT DE VIEILLE-BRIOUDE.

FRAGMENT.

C'est un pays triste et pauvre que ce village bâti à un quart de lieue de Brioude; mais le site en est pittoresque, et le pont qui s'y trouve doit le rendre à jamais célèbre.

Cet arc d'une hardiesse étonnante a 160 pieds d'ouverture, 35 d'élévation, et 12 de largeur; ses deux culées reposent sur des couches de roche granitique, comme sur deux énormes piédestaux; sa voûte est composée de pierres d'assez grande dimension sur les bords, et de petits cailloux intérieurement.

Cet ouvrage admirable fut construit en 1388, par l'ordre et aux frais de Marie-Louise de Dombes, veuve du dauphin d'Auvergne. La bienfaisance et la piété la guidèrent seules dans cette grande et utile entreprise : elle vouloit faciliter à ses vassaux, qui habitoient sur la rive droite de l'Allier, les moyens de se rendre à l'église qui

se trouvoit sur la rive gauche de ce fleuve : tant la religion a d'empire sur les ames, et sait employer sa puissance au bonheur de l'humanité!

Que l'on se figure l'écharpe d'une nymphe, jetée sur la rivière et soutenue par les zéphyrs, et l'on aura quelque idée de la forme, de la légèreté, de l'élégance, et de la grace de cette construction, que le vulgaire a toujours pris pour l'ouvrage des fées. Long-temps on l'a cru celui des Romains, et ces maîtres du monde ne l'eussent pas désavoué.

Lorsque, par un beau jour d'été, son ombre se réfléchit sur la rivière; que l'œil étonné aperçoit distinctement deux ponts, l'un sous les eaux, l'autre dans les airs, et que tous deux semblent vaciller au gré des vents et des ondes, on est saisi d'un sentiment bien vif d'admiration et de ravissement.

On l'a restauré depuis quelque temps : il a gagné en solidité, en nouveauté, si je puis ainsi parler; mais il a perdu tout ce qui le rendoit remarquable, sa vétusté, son élégance, et, si je puis le dire, son étrangeté. Tel qu'il est, il fait plaisir : mais ceux qui l'avoient vu auparavant regretteront toujours ce qu'il avoit de simple et

d'antique; car, dans les arts, antiquité et simplicité sont synonymes.

Quand le voyageur, parti de Brioude, est parvenu sur le plateau qui se trouve à la tête du pont et domine une vaste étendue; que de cette hauteur, portant ses regards en arrière, il se recueille, il se retourne comme pour dire adieu à l'antique Auvergne, et saluer la fertile Limagne: il découvre devant lui une plaine immense, arrosée par l'Allier, ce fleuve majestueux, que l'on a dit poétiquement rouler des émeraudes avec ses ondes. Sous ses pieds, des coteaux riants, ornés de pampres; à droite et à gauche de hautes montagnes couvertes de pins séculaires; et dans le fond de ce magnifique tableau, comme pour en rehausser l'éclat et en varier l'ordonnance, les pics élevés du Puy-de-Dôme, des Mont-d'Or et du Cantal, qui furent autrefois des cratères, vomissant des flammes et des laves: lorsqu'il songe au peuple bon, vaillant et hospitalier, qui, le premier, habita ces contrées; à ces fiers Gaulois qui firent trembler les Romains; à ces Romains qui sont venus ensuite leur donner des fers; que les noms de César et de Vercingétorix viennent se présenter à sa mémoire; si le soleil

couchant jette sur tous ces objets une derniere teinte rougeâtre, et fait descendre la rêverie dans son cœur, en même temps que l'ombre sur la terre : alors, si le dernier chant des oiseaux vient retentir à son oreille, comme pour accroître la vague et douce inquiétude dont il est agité; il est impossible que son ame ne s'abandonne pas tout entière à la plus tendre mélancolie, et que, rêveuse, elle ne s'enfonce pas, à travers les siécles, pour interroger cette terre héroïque *.

M. Talairat.

* Tellus clara viris.
Sidoine Apollinaire, panég. 12.

ÉPIGRAMME ANGLAISE.

Pourquoi frapper de cette sorte
Ce front ingrat, pauvre Cléon?
Cesse d'assiéger cette porte,
L'esprit n'est point à la maison.

M. Ph. de Pas...

LE SOUCI.

1588.

PAR l'œillet ma vue est charmée :
J'aime la violette aussi,
J'aime la rose parfumée ;
Mais sur-tout j'aime le souci.

Tendre fleur, constante amoureuse
Du dieu qui nous donne le jour,
Toi qu'amour rendit malheureuse,
Et qui ne trahis pas l'amour !

En fleur par ton amant changée,
Tu lui gardas fidélité,
Et ta belle coupe orangée
Sourit encore à sa clarté.

Toujours ta face languissante
A ses rayons s'épanouit ;
Alors que sa clarté s'absente,
Ton doux éclat s'évanouit.

Je t'aime, ô nymphe déplorable!
Je t'aime, ô malheureuse fleur!
Je t'aime, car tu m'es semblable
Et de constance et de malheur.

Par l'œillet ma vue est charmée:
J'aime la violette aussi,
J'aime la rose parfumée;
Mais sur-tout j'aime le souci.

IMITATION DE MARTIAL.

Connoissez-vous le barbier Porche?
Dieu vous préserve de sa main!
C'est un véritable assassin;
Il ne rase pas, il écorche.

M. de Talairat.

DITHYRAMBE

SUR L'ASSASSINAT DU DUC DE BERRI.

CHANT DE RAVAILLAC.

Quel baume bienfaisant coule dans mes blessures?
J'ai cru goûter un moment de repos,
Il semble que l'enfer suspende ses tortures,
Je ne sens plus mes maux.
Mon cœur a tressailli, mon poignard fume encore
Comme au jour où ma main,
O Bearnais, l'arracha de ton sein.
Mais qu'entends-je?... mon nom sous la voûte sonore
A retenti. D'où vient que ce mortel m'implore?
Quoi! devant l'ombre de Henri
Il fuit... arrête!... il frémit, il balance,
Il médite un forfait... le fer brille... silence...
Écoutez! écoutez... entendez-vous ce cri?
Un grand de la terre succombe:
Quel est cet élu de la tombe?
Son nom, sa race, son pays?
Est-ce un fils de Louis?

Il est frappé... la mort saisit sa proie.
Amis, un seul instant modérez votre joie ;
Taisez-vous tous... il semble qu'un soupir
A pénétré jusqu'au fond de l'abyme ;
Taisez-vous tous, et laissez-moi jouir
Du dernier cri de la victime,
De l'ennemi qui va mourir.
Écoutez bien : il souffre... l'heure sonne ;
Écoutez bien : il sourit, il pardonne ;
Il pardonne, c'est un Bourbon.
O fureur ! vengeance !
Ah ! dans le sein du moribond
Verse l'angoisse et la souffrance,
O douleur ! prends ton aiguillon,
Darde ton poison.
Frappe, déchire, étonne sa clémence ;
Anéantis par ta puissance
Jusques à ses vertus.
Qu'en exhalant sa triste vie,
Enivré de haine, il s'écrie :
Je ne pardonne plus ;
Anathème sur ma patrie.
Mais voici l'instant. Écoutons !...
Six heures... c'en est fait, il tombe :
De saint Louis ouvrez la tombe :
Berri n'est plus ! Berri n'est plus ! chantons

Chantons, tressaillons d'alégresse,
Le sang ruisselle à gros bouillons;
C'est le sang de Henri, c'est le sang des Bourbons.
L'abyme a rempli sa promesse;
Je vois dans tous les cœurs l'horreur et la tristesse:
Berri n'est plus! Berri n'est plus! chantons.
Viens, Louvel, viens, mon fils: approche, que j'imprime
Mes lèvres sur ta main, sur ton glorieux fer;
Viens m'apporter un tribut légitime,
Viens partager un sang si cher.
Tu vis, tu peux encor frapper une victime;
Mais moi!! l'espoir est banni de l'enfer.
Accourez tous, homicides, parjures,
Tribuns au souffle destructeur,
Fléaux des temps passés et des races futures,
Accourez tous au-devant du vainqueur.
Venez, nobles auxiliaires,
Clément, Damien, Châtel: d'une sanglante main
Parez son front; et vous aussi, mes frères,
Vous les juges d'un roi, saluez l'assassin.
Gloire au fils de la haine, à son bras intrépide!
Il est digne de moi!
Honneur au meurtrier! salut au parricide,
A l'assassin d'un roi!
Ami, c'est à toi que la France
Va devoir un siècle de maux;

Enivre-toi de ses sanglots,
De la postérité tu ravis l'espérance.
Que l'abyme ouvre ses trésors!
Que la discorde, que la guerre,
Reparoissent, couvrent la terre
Des ossements des morts!
Du geste et de la voix animez le carnage,
Des maux de ma patrie habiles artisans;
Qu'à vos cris de haine et de rage
On reconnoisse mes enfants.
Avec la royauté ne faites point de tréve,
Pour la frapper n'invoquez plus les lois;
Le droit du peuple c'est le glaive,
C'est à ce tribunal que l'on cite les rois.
Malheur à ce qui fut révéré de nos pères!
Brisez les sceptres, les autels;
Que vos brandons incendiaires
Éclairent les mortels!
Malheur au juste, à l'innocence!
Chantez le crime, invoquez sa puissance:
Que tardez-vous? redoutez-vous le ciel?
Dieu n'est qu'un mot qu'inventa l'espérance,
L'enfer seul est réel.

M. J. Boucher Deperthes.

MINVANE.

CHANT GALLIQUE.

Assise tout le jour sur les rocs de l'Arven,
Minvane triste et languissante,
Les regards attachés sur la mer rugissante,
Attendoit le retour des guerriers de Morven.

Long-temps jouets des vents contraires,
Nos vaisseaux ont touché le bord tant desiré :
A l'aspect de ces champs fécondés par nos frères,
L'espoir dans nos cœurs est rentré ;
Quand tout-à-coup le nom d'un amant adoré
Fait au loin retentir les échos solitaires.

« Ce navire, ô Ryno ! te rend-il à mes vœux ?
« Reviens-tu triomphant aux pieds de ton amante ?
« Du sang de l'étranger ton armure fumante
« Va-t-elle briller à mes yeux ? »

Vain espoir !... Cet amant qu'à l'écho du rivage

Sa lamentable voix redemande à grands cris,
Voulant de nos guerriers rassembler les débris,
Tomba, percé de coups, dans les champs du carnage.
Ryno n'est plus, le fer a terminé son sort;
Son ombre fugitive, aux palais des nuages,
Sommeille au bruit confus des sifflements du nord,
Et des mers en fureur ne craint plus les naufrages.

« Fils de Fingal, modèle des héros,
« O mon amant! te reverrai-je encore
« Dans la bruyère, au lever de l'aurore,
« Poursuivre au loin les timides chevreaux?
« Mais non! la mort a fermé ta paupière!
« Toi qui faisois ma gloire et mon orgueil,
« Roi de Morven, les ombres du cercueil
« Ont mis un terme à ta course guerrière!

« Tu n'es plus; j'en dois croire un présage certain!
« En vain ils cherchent tous à tromper mes alarmes:
« Le silence glacé de tes compagnons d'armes
« N'a que trop à mon cœur révélé ton destin.

« Ah! ne crois pas que ton amie,
« Ne crois pas que Minvane, oubliant ses serments,
« Après ce coup affreux chérisse encor la vie,
« Et borne sa douleur à des gémissements!

« La mort est désormais mon unique espérance :
« Dans l'ombre des tombeaux déposant ma souffrance,
« J'irai, par un amour à ton amour égal,
« Me réunir à toi dans les bras de Fingal.
« Forêt sombre et majestueuse,
« Étoiles au front radieux,
« Des autans voix impétueuse,
« Recevez mes derniers adieux!
« Vous ne me verrez plus, sur ces lits de verdure,
« Chercher l'ombrage frais des feuillages mouvants,
« Ni sur ce roc sauvage, où murmurent les vents,
« Durant les nuits d'hiver affronter la froidure;
« Bientôt je n'irai plus, dans ces bois ténébreux,
« Mêler, solitaire et craintive,
« Les accents de ma voix plaintive
« Au bruit du torrent écumeux.

« Mais quels cris tout-à-coup ont frappé mon oreille?
« Quel espoir imprévu dans mon cœur se réveille?
« N'entends-je pas Ryno, sur la cime des monts,
« Exciter aux combats ses dogues vagabonds?
« Vient-il sécher les pleurs d'une amante adorée,
« Et dissiper l'effroi dont je suis dévorée?
« Cher Ryno! puis-je enfin?... mais quelle affreuse erreur!
« Tu n'es plus; la victoire a trahi ta valeur;
« Tu n'entends plus, hélas! Minvane qui succombe

« Sous le poids accablant des pleurs et des regrets!
« Tu dors, et les chevreuils qu'épargnèrent tes traits
« Bondissent en paix sur ta tombe.

« La harpe de la gloire échappe de ma main;
« Ces lieux, jadis si chers, n'ont plus pour moi de charmes:
« La douleur a tari la source de mes larmes,
« Décoloré ma bouche et déchiré mon sein.
« De l'astre au front d'argent un rayon diaphane,
« Blanchissant de ces rocs les arides sommets,
« Demain, éclairera le tombeau de Minvane;
« J'aurai quitté la terre et les miens pour jamais.

« Dieu d'Ossian, protege ma tendresse!
« Ouvre-moi tes palais d'azur!
« La nuit sur ces rochers déroule un voile obscur;
« Il est temps qu'à Ryno je tienne ma promesse;
« Il est temps que la mort, d'un coup terrible et sûr,
« Termine enfin des jours voués à la détresse!
« O mon amant! du sein des nuages flottants,
« Jette un regard d'amour sur Minvane éperdue!
« Je frémis!... l'instant vient!... je te vois, je t'entends!. .
« O Ryno! pour toujours Minvane t'est rendue. »

M. Auguste Moufle.

LA NUIT DE NOEL.

TANDIS que les flots du torrent
Inondoient la forêt par l'hiver dépouillée,
Une mère, à côté de son fils expirant,
Prolongeoit sa triste veillée;
Muette et pâle de douleur,
Dans sa cabane solitaire
Elle pleuroit, et sur la terre
Nul mortel ne daignoit s'informer de ses pleurs.
Sans se plaindre à l'Être suprême,
Elle a vu fuir tous ses amis:
Pauvre mère! bientôt il faudra qu'elle-même
Du funeste linceul enveloppe son fils!
Son fils! elle succombe à ces tristes pensées!
Tout-à-coup du hameau les cloches balancées,
Vers le temple des champs appellent les mortels;
On célébroit alors au pied des saints autels
Cette nuit chaste et fortunée
Qui vit naître l'enfant, délices d'Israël;
Et, de rayons purs couronnée,
L'étoile de Jacob se montroit dans le ciel.

Sa miraculeuse lumière,
L'airain qui retentit de moments en moments,
Dans le cœur navré d'une mère
Font naître par degrés d'heureux pressentiments:
Hélas! à force de tourments
Elle avoit oublié jusques à la prière.
Foible, le front couvert de deuil,
Confiant à son Dieu l'objet de ses alarmes,
De sa triste cabane elle passe le seuil,
Et bientôt les autels sont baignés de ses larmes,
Toi, dont le secours est promis,
Au chrétien souffrant et fidèle,
Epouse du Seigneur, écoute-moi, dit-elle;
J'abandonne pour toi la couche de mon fils,
De tes demeures éternelles
Daigne descendre dans ce lieu:
Tu sentis comme moi ces craintes maternelles,
Tu tremblas pour ton fils, et ton fils étoit Dieu.
Contre la tempête inhumaine
Protège un lis mourant qui n'a plus de soutien;
Mon enfant commençoit à peine
A bégayer le nom du tien;
Ne m'en sépare pas; je l'entends qui m'appelle,
De son lit de douleurs je reprends le chemin.
Adieu, je reviendrai demain
Déposer son berceau dans ta sainte chapelle.

Elle dit, et déja ses pas
Se sont tournés vers la chaumière ;
Mais au retour de la lumière,
Dans l'église rustique elle ne revint pas.
Les cierges des morts s'allumèrent ;
Et devant le temple attristé,
Le soir, à leur pâle clarté,
Deux cercueils inégaux passèrent.

M. A. Soumet.

TRADUCTION

DE LA PRIÈRE UNIVERSELLE DE POPE.

Père de tout ! — ô toi qui précédas les âges,
Que, sous des noms divers, en tout temps, en tout lieu,
Ont adoré les saints, les barbares, les sages,
Jéhovah ! Jupiter, ou Dieu !

Grande et première cause, et la plus inconnue,
Qui, ne me révélant qu'une foible clarté,
As voulu seulement découvrir à ma vue
Mon ignorance et ta bonté !

Par toi je puis, du moins, dans cette nuit obscure,
Voir le bien et le mal, choisir en liberté;
Aux arrêts du destin enchaînant la nature,
Tu m'as laissé ma volonté.

Que cet instinct sacré, qu'on nomme conscience,
Soit mon frein le plus fort, mon guide le plus cher.
Fais-moi priser le ciel moins que mon innocence,
Fuir le péché plus que l'enfer.

Libre dans tous les dons que ta bonté dispense,
Fais que par mon orgueil ils ne soient point trahis
Du bonheur des humains Dieu fit sa récompense;
En jouissant je t'obéis.

Mais à ce cercle étroit de la terre où nous sommes,
Garde-moi de borner tant de bienfaits divers,
Et de ne voir en toi que le seigneur des hommes,
Quand tu créas mille univers.

Défends à cette main, foible autant qu'ignorante,
De prétendre lancer tes redoutables traits,
D'allumer de l'enfer la flamme dévorante,
Et d'oser marquer qui tu hais.

Si de la vérité j'ai pu suivre la trace,

Fais-moi, dans ses sentiers, marcher jusqu'à la fin;
Si je m'égare, ô Dieu! qu'un rayon de ta grace
Me ramène au meilleur chemin.

Quoi que m'ait refusé ta sagesse infinie,
Ou quels que soient les dons que m'ait faits ta faveur,
Daigne d'un fol orgueil ou d'un murmure impie
Sauver ma raison et mon cœur.

Que la douleur d'autrui devienne ma souffrance;
Que j'oublie à l'instant la faute que je voi,
Et sur tous mes pareils étendant l'indulgence,
Que je l'obtienne aussi de toi.

Je suis peu devant toi : mais je suis ton ouvrage;
Ton souffle m'anima; tu peux soigner mon sort.
Ah! conduis-moi par-tout où mène ce passage,
A travers la vie et la mort.

Du pain et du repos; c'est assez sur la terre.
Parmi tes autres dons tu sais bien mieux que moi
Ce qui m'est dangereux, ce qui m'est salutaire:
Que ta volonté soit ma loi.

Ton temple, c'est l'espace, éternelle puissance!
Tes autels sont les cieux et la terre et les mers.

Qu'avec tous ses parfums la nature t'encense,
Mondes, portez-lui vos concerts!
M. le Comte DE LALLY TOLENDAL.

ROMANCE.

Alouette, hélas! petite alouette!
Ton cœur est content, ta voix peut chanter;
Tes œufs sont éclos, et la bergerette
Ne t'écoute au loin que pour t'imiter.

De ton nid d'amour tu prends ta volée
Pour aller aux cieux dire ton bonheur;
Sitôt que des cieux la route est voilée,
Tu reviens au nid reposer ton cœur.

Alouette, hélas! sois toujours heureuse,
Au milieu des blés, du ciel, et des fleurs!
Mais dans la saison qui rend amoureuse,
Demande à l'amour d'essuyer mes pleurs.
Madame DESBORDES VALMORE.

O PAUVRE ENFANT, TU SERAS ROI!

Dors, cher enfant, repose encore,
Tes malheurs te sont inconnus;
Sommeille, ami, jusqu'à l'aurore,
Bientôt tu ne dormiras plus.
Tu naquis pour la paix du monde,
Et cette paix n'est pas pour toi.
Que de mes larmes je t'inonde,
O pauvre enfant, tu seras roi!

Déja je vois à la lumière,
Cher petit, tes yeux s'entr'ouvrir,
Referme un moment ta paupière;
Le jour est si long pour souffrir!
Avant que la nuit de la tombe
Étende son voile sur toi,
Plus de repos, douce colombe:
O pauvre enfant, tu seras roi!

Au nouveau-né de la chaumière
En soupirant tu tends les bras;

Il est Français, il est ton frère,
Tu le plains! oh! ne le plains pas!
Il est nu, mais dans sa misère,
Ah! qu'il est plus heureux que toi!
Il a des amis sur la terre,
Et, pauvre enfant, tu seras roi!

Contre le glaive sanguinaire
L'innocence est-elle un abri?
Fils infortuné vois ton père,
Vois les vertus du grand Henri.
C'est en vain qu'une douce étude
Appelle tous les cœurs vers toi,
Tu connoîtras l'ingratitude:
O pauvre enfant, tu seras roi!

Dans ton alégresse enfantine,
Soulevant le royal bandeau,
Sous la pourpre ta main badine
Sans en connoître le fardeau.
Ton jeune cœur exempt d'alarmes
Bat de plaisir, et près de toi
Ta mère en te baignant de larmes
Dit: Pauvre enfant, tu seras roi!

M. J. Boucher de Perthes.

L'ORIGINE DES JARDINS.

IMITATION LIBRE D'UNE IIDYLLE DE GESSNER.

C'EST ici, Malvina, c'est au déclin du jour,
Que d'un premier baiser tu payas mon amour :
Je pressois sur mon cœur ma timide maîtresse,
Et ce cœur palpitant lui disoit ma tendresse.
Tu tremblois dans mes bras, et sous ce jeune ormeau,
Oubliant l'univers, oubliant ton troupeau,
Tu laissois de tes doigts échapper ta houlette,
Tu cachois dans mon sein ta rougeur indiscrète.
« O berger, disois-tu, berger, je te chéris !
« Soyez-en les témoins, clairs ruisseaux, frais abris,
« Je vous ai mille fois confié mes alarmes ;
« Et vous, fleurs, mille fois vous avez bu mes larmes. »

Quel torrent de plaisir inonda tout mon cœur !
Oui, l'amour, Malvina, l'amour est mon bonheur.
Que ces lieux de l'amour soient à jamais l'asile !
Je veux à mon ormeau joindre un lierre docile ;
Je veux les entourer des tributs de nos champs.

Et rassembler ici tous les dons du printemps;
Je veux acclimater en ma douce retraite
Le lis majestueux et l'humble violette;
Et lorsque j'aurai pris aux plaines, aux forêts,
Leur sauvage parure et leurs riants attraits,
Mes mains de ces trésors formeront un bocage;
Un ruisseau fugitif autour de mon ouvrage
Promènera son onde, et cette île de fleurs
Embaumera les airs de suaves odeurs.
Alors viens y gémir, plaintive tourterelle,
Fidele à tes regrets, à ton époux fidele,
Amphion des bosquets, dont l'organe enchanteur
Module avec orgueil les accents du bonheur;
Rossignol, quitte alors la branche où tu reposes,
Viens saluer le jour sur mes buissons de roses.
Les amants attirés aux rives du ruisseau,
Liront de loin ces vers gravés sur mon ormeau :

« O vous! qui soupirez errants sur le rivage,
« Osez dans un esquif aborder ce séjour;
« Et ces lieux embellis pour recevoir l'Amour
« Aux transports de l'Amour prêteront leur ombrage. »

M. Constant Pieters.

A VÉNUS.

Dans sa demeure parfumée
Pour te rendre hommage en ce jour,
Églé t'invite, ô mère de l'amour!
Églé, ta fille bien-aimée.
Reine de Gnide et de Paphos,
Abandonne les frais ombrages,
Quitte les fortunés bocages
Où règne un éternel repos!
Permets au cortège des Graces
D'amener les jeux et les ris;
Près d'eux, que ton aimable fils
Accoure et marche sur leurs traces!
O Vénus! reconnois la voix,
Reconnois le cœur qui t'appelle :
A ton culte toujours fidèle,
Églé veut vivre sous tes lois.
Accorde à sa tendre jeunesse,
Et ton sourire et ta faveur!
Tes plaisirs mènent au bonheur
Que promet en vain la sagesse.

M. de Talairat.

SWARAN.

Un barde étranger est arrivé sur les rivages scandinaves pour y annoncer un dieu inconnu. Il chante ses louanges. Le chef de Loclin, Swaran, l'entend; il s'irrite, et s'écrie :

Pourquoi ce barde étranger ne chante-t-il pas Odin, ou les héros des siècles passés? va, Morla, prends ton glaive, qu'il meure!

O Swaran, sa voix est douce et mélodieuse, reprit le fils de Suarth; son bras est désarmé; Morla ne sait frapper que le guerrier qui menace.

Approche, étranger, approche, s'écria Swaran, et dis-moi quel est le guerrier que tu célèbres? son nom n'est jamais parvenu jusqu'à mes oreilles, et les bardes de Loclin n'ont jamais chanté ses combats.

Je chante un dieu de paix, répondit l'inconnu, un dieu qui abhorre la vengeance et le sang, un dieu qui a dit : Pardonne à qui t'offense, aime qui te hait.

Ton dieu est le dieu du lâche, reprit le chef, et le puissant Odin d'un seul coup de sa lance briseroit ses os. Swaran lui-même ne craint pas de le défier. Va, retourne vers lui, dis-lui : Le vaillant Swaran t'attend, et veut se mesurer avec toi. Sa lance est pesante, son glaive est tranchant.

Fils de Starno, que je plains ton aveuglement! Le dieu que je sers tient dans sa main le tonnerre et de son doigt soulève les mers.

La foudre se brise sur mon bouclier, dit le héros, et seul dans ma nacelle j'ai bravé mille fois le courroux des vagues. Je te le dis encore, ô chantre étranger, va chercher ton dieu, qu'il vienne avec ses guerriers; Swaran les appelle tous : n'a-t-il pas fait mordre la poussière au fier Sithallin? les cris du fantôme ont-ils jamais troublé son cœur, l'ignores-tu? Ah! les gémissements des mourants sont plus agréables à son oreille que le son des harpes; la lueur de son épée le guide dans l'horreur des ténèbres; ses dogues ne cherchent point de proie, et les corneilles battent leurs ailes de joie dès qu'elles le voient saisir sa lance.

O chef de Loclin, tes paroles sont celles d'un guerrier féroce et qui ne connoît pas la pitié; mon dieu aime le brave et humilie le cœur san-

guinaire : un jour tes oreilles s'ouvriront à mes paroles, et tu reconnoîtras le dieu de l'étranger.

Retire-toi loin de mes yeux, barde, retire-toi loin de mes yeux. Ta voix excite ma colère et mon glaive a soif de ton sang.

Le barde se retira : mais la fureur de Swaran n'est pas apaisée; il promène autour de lui ses regards menaçants, semblable à la louve qui guette la biche à l'entrée de la forêt. Il erre au hasard à travers la plaine, et marche tel qu'Odin lorsqu'il baigne ses pieds dans le sang. Un guerrier descend la colline : Es-tu le dieu de l'étranger? s'écria le chef : es-tu celui que la mort attend? Swaran est ton ennemi ; arrête, et combats.

Malheur à Swaran, répondit le guerrier, malheur à Swaran s'il veut combattre encore après avoir reconnu Termau ; Termau qui le jour du carnage brisoit avec lui des boucliers.

Je ne combattrai pas contre toi, fils d'Innistona, dit Swaran, car je t'aime. L'amitié engourdit le bras du vaillant, et le rend plus foible que celui d'un enfant. Mon glaive, si je le levois sur ta tête, se romproit comme le roseau desséché par la bise. Poursuis ta route ; mais dis-moi si tu n'as pas vu ce que je cherche?

Un homme m'est apparu sur le sommet de la colline, dit Terman; son armure est noire et son regard terrible. Il étoit assis sur la pierre d'un tombeau; mes dogues hurlèrent à son approche comme s'ils avoient vu passer un fantôme, et vinrent se réfugier sous mon bouclier. Terman n'auroit pas craint de le combattre; mais il le prit pour l'ombre d'un guerrier du temps passé, il ne combattit pas.

Si c'est un fantôme, dit le chef, à la vue de Swaran il rentrera saisi de terreur dans son tombeau; si c'est un guerrier il arrosera de son sang les ossements des morts. Marchons! puisse-t-il être ce dieu qui tient la foudre, et dont le doigt soulève les mers!

Gloire à ton nom, ô Swaran! gloire à ton nom! les fils de l'avenir diront: Swaran fut brave, et les bardes célébreront les exploits de sa lance. Gloire à ton nom, ô Swaran!

Terman parloit encore; mais l'écho seul répondoit à sa voix. Le vaillant Swaran à pas précipités gagnoit le haut de la colline; on entendoit le bruit de sa poitrine haletante, tel le sanglier qui vient d'une seule course de traverser la plaine de Lona. O fils des batailles, ton glaive brille

comme l'étoile du soir dans une belle nuit d'hiver, et tes regards appellent la guerre. Périra-t-il le chef des braves, et ce sombre guerrier qui repose sur les tombeaux fera-t-il couler le sang d'un héros?

Qui es-tu, toi qui foules la cendre des morts? cria le chef au guerrier noir; qui es-tu, toi qui oses reposer quand Swaran veille? prends ton glaive et combats, ou, si tu es une ombre, rentre dans le tombeau, et Swaran va s'asseoir sur la pierre.

Le guerrier noir se lève : on croiroit voir un des rochers qui bordent les rivages de Golban, ou un de ces chênes redoutés qu'honorent les fils des Gaules. Ils combattirent : qu'ils furent terribles les coups qu'ils se portèrent! la terre est labourée de leurs pas; leur armure résonne comme l'enclume que le forgeron frappe à coups précipités. Les habitants de la plaine saisis d'effroi s'écrièrent: Quels sont donc ces guerriers qui luttent sur la colline? sont-ce des enfants de la terre, ou des fantômes qui veulent nous effrayer par un horrible prestige? Qui nous sauvera de leur fureur?

Mais un guerrier est gisant; son sang coule et rougit la terre; ses armes brisées attestent qu'un

seul coup ne l'a pas abattu. A quoi lui sert d'avoir été vaillant? il est vaincu : le lâche plus léger que le cerf échappe à l'épée; il montre son bouclier, et le fils de la plaine trompé dit : Fithil est brave.

O Swaran ! quel bras terrible t'a renversé? quel glaive assez tranchant a pu couper ta chair plus dure que les rocs du Gormal ?

Terman est accouru au murmure des épées; il voit le guerrier étendu. Quoi ! s'écria-t-il, le chef respire la poussière, le brave a succombé, et il vit! ô Swaran, j'ai aimé ton courage et tu fus l'ami de Terman; mais tu es vaincu, je laisserai couler ton sang jusqu'à ce que tu deviennes plus blanc que la neige d'Elmona, et je n'empécherai pas les loups de disperser tes os, car tu es vaincu. Je vais dire à tous les bardes : Bardes, faites taire vos harpes et cessez de chanter Swaran; allez voir sur la colline de Selmor, vous y verrez les corbeaux voltigeant autour du guerrier et mangeant ses entrailles! Bardes, dites à l'avenir que Swaran a été vaincu !

Terman s'éloigna. Swaran l'appelle; mais sa voix aussi grêle que celle des fantômes ne parvient pas jusqu'au guerrier

Cependant la nuit descend sur la plaine; le vent s'éléve et siffle à travers les rochers de Loclin, la grêle tombe; le renard attiré par l'odeur du carnage s'approche, en entendant respirer le chef il s'éloigne effrayé. Swaran est mourant, ses guerriers ne l'ignorent pas; mais Swaran a été vaincu, le vaincu n'a plus d'amis. Lorsque le bras dû fort est rompu, le lâche dit : Il n'est plus à craindre, je suis plus puissant que lui, foulons aux pieds son cadavre, car il etoit redoutable.

Quel est cet inconnu qui paroît sur le revers de la colline? sa robe blanche vole au gré des vents, il s'avance comme un nuage chassé par l'aquilon, la bruyère crie sous ses pas.

Es-tu l'ombre chargée de m'annoncer la mort? dit le chef; approche, Swaran est vaincu.

Je suis celui que tu as chassé de ta présence, répondit l'étranger; celui qui a fui devant ta colère.

Barde, je te reconnois; que viens-tu faire dans le champ du combat? viens-tu insulter le cadavre? Swaran est vaincu, il a cessé de vivre. Laisse les loups commencer leur festin : écoute, ils hurlent d'impatience, et attendent ton départ pour dévorer la chair du guerrier : ne leur derobe pas leur proie, le vaincu leur appartient

O mon fils, dit le barde, la mort atteint le vaillant : le plus puissant succombe. Celui qui a ouvert ton flanc gît peut-être en ce moment sur la terre, et son vainqueur triomphe.

Barde, tu envenimes ma douleur; celui qui a pu renverser Swaran est le plus fort des mortels; Odin lui-même reculeroit devant lui. Mais la vie est insupportable à Swaran vaincu. Souléve cette pierre, óte la mousse qui la couvre, écrase ma téte; et tu diras à tes enfants étonnés : J'ai tué le puissant Swaran.

Je ne tremperai pas ma main dans le sang du brave, mais je soutiendrai son front appesanti par la douleur. Je fermerai ses plaies et je lui rendrai la vie, car le dieu que je sers dit : Secours celui qui souffre.

Ton dieu n'est pas cruel, ô barde, mais sa pitié offense Swaran ; il en rougit de honte comme la jeune fille surprise par son amant. Mais toi que j'ai chassé de ma présence, pourquoi ne te réjouis-tu pas de ma mort?

O fils de Starno, la nuit s'éloigne, les ténèbres se dissipent, tes yeux s'ouvrent à la lumière ; Swaran n'est plus ce guerrier farouche qui ne respiroit que le carnage, il sait combattre, il sait

aimer le vaincu. O noble Swaran, tu régneras sur les hommes, car tu as su dompter ton cœur. Les enfants des siécles à venir diront : Il fut un chef vaillant qui se nomma Swaran ; il fut humain et généreux, il protégea le foible : gloire au héros du temps passé !

Barde, tes paroles sont comme le rayon qui rend la force à la tige courbée par l'orage : mon ame est pleine d'espérance, Swaran vaincu ne veut plus mourir.

O mon fils, léve-toi et marche, dit l'étranger.

Je suis lié à la terre par la douleur, barde, comment puis-je t'obéir?

Dieu est miséricordieux, reprit l'inconnu. A ces mots le sang du héros cessa de couler, et ses plaies se fermèrent. Il se leva.

Le barde descendit la colline, Swaran le suivit; ils arrivèrent à la cabane. Le guerrier s'assit près du foyer, il s'endormit. Pendant son sommeil il crut entendre des accents plus doux que le murmure du ruisseau de Lubar; le son des harpes n'étoit auprès qu'un bruit rauque : enivre il écoutoit. Odin lui apparut, il étoit irrité : en vain pour étouffer ces accords mélodieux il frappoit son bouclier de sa lance. Ce bruit épouvantable

faisoit mugir les antres des montagnes et tressaillir les flots, cependant la voix du songe dominoit encore; par moment tout se taisoit pour l'entendre, Odin lui-même s'arrêtoit comme enchanté, semblable au berger qui a aperçu l'ombre d'une vierge. Le puissant Swaran se réveille. Déja le chant du coq avoit chassé les fantômes, le renard d'un pas agile regagnoit le creux du rocher, l'oiseau sortoit la tête de sous son aile, et le soleil, comme une montagne rouge, s'élevoit de la mer.

Que j'entende tes paroles, ô barde, s'écria Swaran; mon cœur en est altéré. Tu serois Ossian lui-même que j'aurois moins de plaisir à t'écouter. L'étranger saisissant sa harpe fit entendre des sons qui n'avoient rien d'humain, mais ma foible voix n'ose les redire. Il s'étoit tu, et le guerrier immobile, comme la pierre du tombeau, écoutoit encore. Déja le jour fuyoit, la flamme du brasier ne jetoit plus qu'une clarté mourante et incertaine; Swaran gardoit le silence, enfin il ouvrit la bouche: O chantre divin! s'écria-t-il, le cœur de Swaran s'est agrandi, ses yeux se sont ouverts, il a conçu les grandes choses! oui, je reconnois ton dieu, il est le dieu de Swaran.

Swaran crut et Dieu l'aima, il sut vaincre et pardonner, et ses ennemis mêmes dirent : Honneur au puissant Swaran, son bras est fort et son cœur est généreux.

M. J. Boucher Deperthes.

CONTRE L'ATHÉISME.

STANCES.

Le chaos s'ouvre ! quels accents
Au loin se font entendre et charment mon oreille?
Un Dieu parle : à sa voix la nature s'éveille,
On voit sortir les éléments.

Quel grand et sublime spectacle
A mes yeux éblouis s'offre de toutes parts !
Quels prodiges divers étonnent mes regards !
Un Dieu seul a pu ce miracle.

Tout manifeste ta grandeur,
Tout annonce aux mortels ta suprême puissance :
L'ordre de l'univers et sa magnificence,
Tout nous prouve un Dieu créateur.

Écoute, mortel incrédule,
Abjure l'athéisme aux accents de ma voix,
Adore un Dieu vivant, obéis à ses lois,
Reviens d'une erreur ridicule.

Et vous, tyrans audacieux,
Sous les pompeux débris de vos fragiles trônes,
Rentrez dans la poussière, abaissez vos couronnes,
Devant le Souverain des cieux.

Insensés, osez me répondre!...
Déchirez le bandeau qui vous couvre les yeux;
Consultez la raison, son flambeau lumineux
Suffira seul pour vous confondre.

Mais quel éclat majestueux,
Soleil! quand tu répands ta lumière féconde!
Quel spectacle imposant tu viens donner au monde
Du haut de ton char radieux!

Aux regards surpris quelle image
Offre des vastes mers l'immense profondeur?
La majesté des flots me démontre l'auteur
De ce grand et sublime ouvrage.

Les ruisseaux, les prés et les bois,

Les vallons, les coteaux, la cime des montagnes,
Le tableau consolant des riantes campagnes.
Annoncent ses suprêmes lois.

Seul il dirige votre empire!
Hé! quel autre qu'un Dieu peut régler les saisons?
Si nous voyons les fleurs succéder aux glaçons,
C'est par l'ordre qu'il sut prescrire.

Il vous créa, petits oiseaux,
Pour égayer des bois le calme et le silence;
Portez jusques aux cieux votre reconnoissance
Dans vos concerts toujours nouveaux.

Tout est soumis à sa puissance,
Tout se meut, tout s'anime aux accents de sa voix;
Il dit, et la nature obéit à ses lois
Dans un respectueux silence.

Toi seul, mortel astucieux,
Toi que ce Dieu créa pour être son image,
Tu voudrois réfuter son immortel ouvrage
Par un sophisme insidieux.

Eh quoi! tu peux lui faire injure?
Quand son œil vigilant veille sur tes besoins.

Tu peux douter de lui? tu méconnois les soins
Du bienfaiteur de la nature?

Ose-tu nier la clarté
De cet astre brillant par qui tout se féconde?
Sa lumière céleste, en éclairant le monde,
D'un Dieu prouve la majesté.

Abjure un odieux système,
Tombe aux pieds de ce Dieu, contemple sa grandeur,
Et rougissant enfin de ta coupable erreur,
Rends grace à sa bonté suprême.

M. Dusausoir.

IMITATION DE MARTIAL.

D'un habit de peu d'importance
Je me contente; il est à moi.
Tes riches vêtements et ta magnificence,
Peux-tu dire qu'ils sont à toi?

M. de Talairat.

ÉPITRE

sur cette question : *Le culte des arts et des lettres est-il incompatible avec l'exercice des fonctions publiques?*

Encor des vers! dis-tu. De sa muse ennemie
Dois-je donc expier l'implacable manie;
Et veut-il, abusant de notre intimité,
M'accabler du fardeau de son oisiveté?

Te voilà. Je t'entends; je souleve ta bile;
Mais de ta belle humeur je connois le mobile:
La politique seule absorbe tes loisirs,
Et tu ne conçois pas qu'on eût d'autres plaisirs;
Conviens-en. — Je prends part à la cause commune.
Tu t'en isoles, toi. Dans ta verve importune,
Tu fais, pour mon malheur, quelques vers innocents,
Et c'est l'état qui paie un si doux passe-temps.

Est-ce assez? devinė-je où t'emporte ton zele?
Çà, voyons maintenant: vidons notre querelle.
Tu ne déguises point ton mépris pour les vers;

Mais rien n'est plus commun que ce petit travers.
Je n'en veux pas aux sourds de fronder la musique.
Moi, j'ai les goûts bourgeois, en fait de politique.
Voilà comme chacun fléchit sur quelque point,
Et comme on blâme à tort ce que l'on n'aime point.
L'éclat te convient-il? fais l'homme d'importance;
Donne-toi, si tu veux, un faux air d'opulence;
Raisonne politique, arrange nos débats;
Règle, au coin de ton feu, le sort des potentats;
Remplis, selon tes goûts, tes heures fugitives;
J'y consens: mais aux miens j'entends que tu souscrives.
Quels que soient nos travaux, nous avons des loisirs:
Heureux qui les occupe au gré de ses desirs!
Pour moi, j'aime les arts; ils enchantent ma vie.
Si leurs charmes touchants, loin de te faire envie,
De ton dédain superbe excitent les rigueurs,
Crois-moi, de ton esprit déplore les erreurs.
Dans nos cercles brillants je vois que tu te lances,
Chargé de petits soins, de fades bienséances,
Quelquefois entouré de sots ou de méchants,
Et que, las de plaisirs, tu sens le poids du temps.

Mais, diras-tu, combien d'inutiles paroles
Pour vanter, à mes yeux, des choses si frivoles!
Quand le pâle Damis deux à deux coud ses vers,
Que sous un dur archet il fait frémir les airs,

Ou que, s'applaudissant de son pinceau rebelle,
Il ébauche un portrait et se croit un Apelle,
L'état, qui lui confie un emploi respecté,
Trouve-t-il bien son compte à tant d'habileté?
— Pourquoi non? qu'y perd-il? Penses-tu qu'un Valère
Plus honorablement fournisse sa carrière?
Combien n'a-t-on pas vu de ces hommes zélés,
Caméléons actifs, à l'intrigue appelés,
Attacher à des riens une haute importance,
Travailler pour eux seuls, et payer d'impudence?
Instruments toujours prêts à faire de l'éclat,
Ils immoleroient tout au profit de l'état,
Pourvu qu'un chef altier leur en fît un mérite.

Le zèle a ses écueils: heureux qui les évite!
Je ne suis plus séduit par ses brillants attraits,
Depuis qu'il a chez nous engendré tant d'excès.
J'avouerai que s'il sert à colorer des vices,
Il peut nourrir aussi quelques esprits novices;
Témoin le plat Mondor, cet intrigant titré,
Qui, sans rien faire, a l'air constamment affairé.
Il confond tout, perd tout, dans son zèle servile;
Mais il est protégé: c'est être assez habile.

Nous connoissons Dorval: peut-on, plus dévoué,
Être en son cabinet plus tristement cloué!

Mais ne l'en tirons pas : véritable machine,
Sa tâche obséquieuse en tous sens le domine.
Il y rêve sans cesse, en parle à tous propos;
On respire avec lui la poudre des bureaux.
Insipide à l'excès! au demeurant, bonhomme;
Mais de sa nullité le bourreau vous assomme.
— Il est à son état; c'est le premier talent.
— D'accord; et puis, toi-même es-tu moins vigilant?
Du public toujours prêt à croire à l'injustice,
As-tu subi jamais la plainte accusatrice,
Et n'honore-t-on pas ta noble intégrité?
Qui, dans un poste ingrat, fort de sa loyauté,
Plus que toi, cher Cléon, peut espérer de plaire?
Cependant, de Comus disciple héréditaire,
Tu vides, à longs traits, la coupe du plaisir;
Auprès des grands toujours on te voit réussir;
Tu conçois des projets, et le sort les seconde;
Tout te sourit. Hé bien! tandis qu'homme du monde,
Dans le torrent sans cesse on te voit agité,
L'amant des arts, content de son obscurité,
Coule des jours de paix au sein de la retraite.
Abjurant des partis la cabale inquiète,
Il tient à ses devoirs, embellit ses loisirs,
Et l'étude est pour lui la source des plaisirs.

Ainsi nous cédons tous au penchant qui nous flatte

Quoi qu'on fasse, par-tout son influence éclate;
Par-tout elle est empreinte. Eh! n'est-ce pas un bien
Nous voulons être heureux: n'est-il donc qu'un moyen?
Ne le sommes-nous pas, chacun à sa manière?
Et l'homme que séduit la palme littéraire,
Qui par l'étude même épure sa raison,
Vaut-il moins que celui qui, dans le tourbillon
Par l'ennui transporté, semble étourdir sa vie?

La médiocrité ne sauroit faire envie,
Vas-tu dire. Apollon veut un culte assidu.
Tel vante follement un succès prétendu,
Que l'agréable occupe aux dépens de l'utile.
Mais il faut condamner un zèle si stérile.
— Oh! j'en appelle à toi: dans l'empire des arts,
Combien ne voit-on pas s'offrir à nos regards
De grands noms illustrés par une double gloire?
Pour moi, loin de rêver au temple de mémoire,
Loin de me consumer en efforts superflus,
Je tends à vivre heureux, et ne veux rien de plus.
On achète toujours trop cher la renommée;
Et ce n'est, après tout, qu'une vaine fumée
Que respirent souvent la vanité, l'orgueil,
Et que, selon ses vœux, chacun voit d'un autre œil.
Je n'aime point l'éclat, les honneurs, l'opulence,
Hochets fallacieux que le vulgaire encense;

Je préfère le sort du mortel ignoré
Qui glisse sur la vie, en jouit à son gré;
Donne aux lettres, aux arts ses heures casanières;
Polit ses mœurs, ajoute à ses propres lumières,
Sent le prix du travail, chérit la vérité,
Et dans le bien public trouve sa volupté.
Un tel homme, ennobli par sa philosophie,
Fait honneur à l'emploi que l'état lui confie;
Et, loin de censurer sa conduite et ses goûts,
On feroit mieux, je crois, de s'en montrer jaloux.

M. J. A. Marc.

FRAGMENT

D'UNE TRADUCTION NOUVELLE DE L'ILIADE.

COMBAT DE MÉNÉLAS ET DE PARIS (chant III).

Bientôt Ulysse, Hector, à-la-fois s'approchant,
Du combat qui s'apprête ont mesuré le champ;
Dans un casque d'airain bientôt leur main fidéle
Jette les noms: au sort le courage en appelle;
Le sort décidera qui des deux le premier
Doit contre son rival lancer le trait guerrier.

Cependant les soldats élèvent jusqu'aux nues
Les suppliants accents de leurs voix confondues:
« Du monde et de l'Ida puissant dominateur!
« Fais que de tous nos maux le détestable auteur,
« De l'éternelle nuit devenu la victime,
« Porte dans les enfers la peine de son crime;
« Qu'il meure, et puissions-nous, réunis désormais,
« Former des nœuds sacrés de bonheur et de paix! »

Tels sont leurs vœux. Hector en silence s'apprête,
Hector saisit le casque en détournant la tête,
Il l'agite, et le sort a désigné Pâris.
Sans armes, près des chars les deux peuples assis,
De leur nombreux concours environnant l'enceinte,
Palpitent d'espérance ou frémissent de crainte.

Le jeune amant d'Hélène, impatient du frein,
De sa brillante armure a revêtu l'airain;
Le cothurne d'argent à ses pieds s'entrelace:
De Lycaon, son frère, il a ceint la cuirasse;
A son flanc, suspendu, le glaive meurtrier
S'attache, et sur son bras pèse le bouclier:
Sa lance arme sa main; sur sa tête guerrière
Du casque étincelant l'ondoyante crinière
Jette, au loin balancée, un redoutable éclat.
Lorsque les deux rivaux, prêts au fatal combat,

Brûlant de signaler une commune haine,
Volent, hors de la foule, au milieu de l'arène,
Les Grecs et les Troyens, témoins de leur fureur,
Sont frappés de surprise et glacés de terreur.
Mais le couple ennemi, qui de plus près s'élance,
Se menace des yeux, du geste, et de la lance ;
Armé du javelot, le Troyen le premier
Atteint de Ménélas le vaste bouclier.
Inutiles efforts! par l'airain repoussée,
La pointe de son dard tombe au loin émoussée.
Ménélas invoquant le maître des humains :
« O Jupiter! permets que vaincu par mes mains,
« Ce superbe agresseur, cet infame adultère,
« Succombe, et qu'inspirant un effroi salutaire,
« Sa juste mort apprenne à la postérité
« A révérer les droits de l'hospitalité. »

Il a dit, et son bras décoche un trait rapide
Qui frappe du Troyen le bouclier solide ;
La cuirasse est fendue et l'airain traversé.
Mais le fils de Priam, près de se voir percé,
S'incline et fuit la mort : armé de son épée,
Ménélas, plus terrible en sa rage trompée,
Sur le sommet du casque appesantit son bras,
Mais le fer aussitôt se brise en quatre éclats ;
Alors, les yeux levés vers la céleste voûte :

« O toi, de tous les dieux le seul que je redoute,
« Perfide Jupiter ! j'espère me venger ;
« Dans un sang odieux mon bras va se plonger :
« Et mon trait part en vain, et mon glaive inutile
« Ne prête à ma valeur qu'un instrument fragile ! »

D'un plus ardent courroux tout son cœur a frémi ;
Il vole, et, saisissant le panache ennemi,
Entraîne vers les Grecs son rival qui chancelle :
Déja brille à ses yeux une gloire immortelle,
Déja du casque d'or l'inflexible lien
Serre le foible cou du malheureux Troyen ;
Il va périr... Vénus descend d'un vol agile,
Et ses doigts empressés brisent le nœud docile
Ménélas qui s'indigne, abusé dans ses vœux,
Voit le casque léger suivre son bras nerveux ;
Furieux, il le jette aux soldats de la Grèce :
Son rival fuira-t-il sa haine vengeresse ?
Altéré de carnage et la lance à la main,
Il l'attaque, brûlant de lui percer le sein ;
Mais, arrachant Pâris aux efforts de sa rage,
Vénus répand au loin l'épaisseur d'un nuage,
Et porte mollement le guerrier désarmé
Dans l'asile secret de son lit embaumé.

M. A. Bignan

L'EXILÉ.

Seigneur ! j'invoquerai le jour de ta clémence,
Et la voix du pécheur,
S'élevant jusqu'à toi forte de l'espérance,
Chantera ta grandeur.

Tu comblas mon printemps de gloire et de richesses,
Ta main me bénissoit·
Et triste de ma joie, en voyant tes largesses,
L'envieux pâlissoit.

Tu m'as repris les dons de ta magnificence;
De tes présents, Seigneur,
Il ne me reste plus que ma reconnoissance,
Mon amour et mon cœur.

Dieu juste ! j'ai péché, car le bras de mon frère
S'est armé contre moi;
Il a frappé mon front du glaive sanguinaire,
En blasphémant ta loi.

J'ai loin de mon pays, à la rive étrangère,
Demandé le repos;
L'étrangère fut sourde, et je n'ai sur la terre
Recueilli que des maux.

Exilé, je touchois au terme de la vie,
Et l'espoir sembloit fuir.
France, sans te revoir, ô France, ma patrie!
Je craignis de mourir.

Tes fils à mon amour opposèrent leurs armes.
Vainement je disois,
En leur ouvrant mon sein, en leur montrant mes larmes
Amis, je suis Français.

Ils ne m'entendoient pas, et ma voix suppliante
Se perdoit dans les airs.
Ils chantoient à grands cris la liberté naissante
En me chargeant de fers.

L'aspect de ma tristesse animoit leur colère.
Pour adoucir leurs cœurs,
J'étouffois les sanglots de ma douleur amère,
Et taisois mes malheurs.

Mais devant toi, mon Dieu, leur colère fut vaine,

La haine pardonna;
Et lorsque je tombai sous le poids de ma chaîne,
Le glaive m'épargna.

J'étois nu sur la terre, un reste d'existence
Vint entr'ouvrir mes yeux;
Le jour brilloit encor, je reconnus la France,
Et je me crus heureux.

Je n'avois pour tout bien que l'air et la lumière,
Mon cœur étoit serein:
Du champ de mes aïeux je foulois la poussière,
Et j'oubliois ma faim.

Je marchai, je revis la maison de mon père,
Après un si long deuil;
Joyeux, je m'approchois... une main étrangère
Me repoussa du seuil.

Je demandai sa tombe à la croix solitaire
Dans le champ du repos,
L'impie avoit brisé le marbre funéraire,
Et dispersé ses os.

Le sommeil me surprit, et soudain la tempête
Fit entendre sa voix:

Un spectre m'apparut, et sa main sur ma tête
Versa le sang des rois.

Tremblant je m'éveillai. La torche incendiaire
Seule éclairoit le port;
Mon front décoloré se courba vers la terre,
Et j'implorai la mort.

Tu ne m'exauças pas, Dieu de miséricorde,
Tu calmas mes douleurs.
Je vis le don charmant que ta bonté m'accorde,
Et j'essuyai mes pleurs.

M. J. Boucher Deperthes.

IMITATION DE MARTIAL.

Lycoris n'a qu'un œil; mais, en habile amante,
Pour objet de son tendre amour,
Elle a pris un berger aussi beau que le jour.
Avec deux yeux est-on plus clairvoyante?

M. de Talairat.

VERS

faits à l'instant du décès de M. DE FONTANES.

ADIEU, France, je meurs! adieu, chère patrie,
Qu'avec fidélité... peut-être avec honneur,
J'ai constamment servie!
Adieu, fille du ciel, aimable Poésie!

De qui possède esprit, bonté, douceur,
Les arts et l'amitié cimentent le bonheur...
Ce bonheur, je le perds! en connoîtrai-je un autre?
— Va, l'immortalité t'affranchit du trépas;
Rien ne manque à ta gloire, ô Fontane; ici-bas,
Toi seul manqueras à la nôtre.

M. DE BOINVILLIERS

SUR LE PORTRAIT

DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE DE BERRI

par M. Kinson.

Où va ce peuple, et quel savant pinceau
Traça, pour l'attendrir, un chef-d'œuvre nouveau?
De Caroline en deuil Kinson a peint l'image;
En la voyant espérer et souffrir,
Le cœur ému se trouble, et confond davantage
Le passé, l'avenir, et l'urne du veuvage,
Et le berceau qui va s'ouvrir.
La grace de ses traits sur la toile respire;
Ses sanglots ont cessé : quel sentiment l'inspire?
Triste, elle pense à l'époux adoré
Qui l'aimoit tant, et qu'elle a tant pleuré.
Elle ne pleure plus! et déja son courage
Semble au-dessus de son malheur.
Muette, elle a pour elle un éloquent langage,
Le silence de la douleur.
Le poignard a détruit, sur le sol de la France,
Tout l'avenir de ses premiers beaux jours.

Épouse! elle n'a plus d'amour ni d'espérance;
Et mère! elle aime, elle espère toujours.
Pauvre mère! elle arrête une fille chérie
Que les larmes n'ont point flétrie,
Et dont les bras légers, vers le marbre étendus,
Par un signe étranger au malheur qu'elle ignore,
Montrent des traits qu'à peine elle a connus,
Qu'en ce moment elle croit voir encore,
Et que ses yeux ne verront plus.
Aimable enfant! elle rappelle
À sa mère, à la France, une perte cruelle.
Mais d'un Bourbon si cher le sang n'a point tari:
Un autre Charle, un jour, digne fils de Henri,
Soldats! peut dans vos rangs ramener la victoire;
Le panache blanc de Berri
Se trouvera toujours au chemin de la gloire.
Mais écoutons... n'ai-je pas entendu
L'airain frémir?... peut-être dans une heure,
Dans un moment, la royale demeure
Va retentir du signal attendu!...
Impatient de joie et de crainte éperdu,
Vers le palais des rois tout un peuple s'élance;
Il prie!... ô ciel! fais naître un fils de France,
Pour remplacer celui qu'il a perdu!

M. C. Bérard.

LA MORT D'ADONIS.

IDYLLE IMITÉE DE BION.

Sur la mort d'Adonis, amis, versons des pleurs;
Le plus beau des chasseurs a perdu l'existence,
Désolés, les amours partagent nos douleurs.
Vénus quitte la pourpre et la magnificence;
Lève-toi, prends le deuil, frappant l'air de tes cris,
Fais redire aux échos, « Il n'est plus, Adonis! »
Le plus beau des chasseurs a perdu l'existence.
Sur la mort d'Adonis, amis, versons des pleurs;
Désolés, les amours partagent nos douleurs.

Hier, nous l'avons vu dans la forêt obscure
Sur la terre gisant : une large blessure,
Las! paroissoit empreinte en son flanc déchiré :
On eût cru voir de sang l'ivoire coloré :
Ses beaux yeux n'avoient plus leur grace séduisante ;
Sur ses lèvres la rose a perdu sa fraîcheur.
La bouche de Vénus sur sa bouche mourante,
Recherchant le plaisir, a trouvé la langueur :

Et ce dernier baiser qui trompa son attente,
Et ce dernier baiser fit encor son bonheur.
Adonis expirant (ô comble de malheur !)
N'a plus rien de commun avec sa triste amante.
Sur le sort d'Adonis, amis, versons des pleurs;
Désolés, les amours partagent nos douleurs.

Sans doute d'Adonis la blessure est mortelle;
Mais celle qu'en son cœur la déesse recèle
N'est pas moins incurable. Autour de lui pensifs,
Ses chiens frappent les airs de hurlements plaintifs.
Les nymphes sont en pleurs. Mais, Vénus la première,
Les pieds nus, ses cheveux flottant au gré des vents,
A travers la forêt porte ses pas errants:
Sous ses pieds délicats la ronce meurtrière
D'un sang divin a teint les plantes d'alentour.
Elle gémit la nuit, elle gémit le jour;
Il n'est pas de désert que ne baignent ses larmes.
Mais à quoi serviront ses chagrins et ses charmes?
Sur le sort d'Adonis, amis, versons des pleurs;
Désolés, les amours partagent nos douleurs.

De son bel Adonis Vénus est donc privée!
Sa beauté fugitive a disparu soudain:
Tant qu'Adonis vécut, la fraîcheur de son teint,
Brillante, fut toujours d'atteintes préservée;

Mais Adonis n'est plus, Vénus perd ses attraits.
Les fleuves attristés pleurent son infortune;
Des fontaines, des monts, des vallons, des forêts,
Dans ce funeste jour la douleur est commune;
Partageant sa tristesse, éprouvant ses regrets,
Les arbustes, les fleurs, s'agitent sur leurs tiges:
Ils soupirent ensemble, ils pleurent, ô prodiges!
Ton bel amant n'est plus, disent-ils, ô Cypris.
La nymphe Écho répète, « Il n'est plus Adonis! »

Aux soucis de Vénus qui seroit insensible?
Hélas! dès qu'elle vit du chasseur expirant
Le sang qui ruisseloit à grands flots bouillonnant,
Elle entr'ouvrit les bras à ce spectacle horrible.
Reste, reste avec moi, dit-elle en sanglotant,
Reste, cher Adonis, que je te voie encore!
Que je puisse embrasser le chasseur que j'adore!
Tourne, tourne vers moi ces regards si touchants:
Puissé-je entendre encor tes sensibles accents!
Mais, tu me fuis... L'ingrat, l'ingrat, il me délaisse!
Il dirige ses pas vers le noir Achéron;
Sous le joug d'un tyran il va courber son front.
Et moi, je vis, et moi... (pourquoi suis-je déesse?)
Je ne puis aux enfers m'élancer avec lui.
Proserpine, reçois l'époux de Cythérée;
La mienne reconnoît ta puissance aujourd'hui.

Triomphe, en le voyant d'orgueil sois enivrée :
La beauté te doit donc de solennels tributs.
Quant à moi, le malheur seul fera mon partage ;
Non, rien n'allégera la douleur de Vénus,
Qui vivra sous le poids d'un éternel veuvage.
Désormais ma ceinture est un fardeau pour moi.
Mais pourquoi de Diane a-t-il suivi la loi ?
D'un sanglier pourquoi recherchoit-il la trace ?
En ces termes Vénus déploroit sa disgrace.
Les amours attristés disoient avec Cypris :
« Adonis n'est donc plus ! il n'est plus, Adonis ! »

En proie au désespoir, la belle Dionée
Gémit, meurtrit son sein, se dit infortunée ;
Elle répand des pleurs autant que son amant
Sur l'herbe verdoyante a répandu de sang.
Les fleurs naissent autour, le sang produit la rose,
Des pleurs au même instant l'anémone est éclose.
« Adonis n'est donc plus ! il n'est plus, Adonis ! »
Mais pourquoi tant de pleurs, malheureuse Cypris !
De ton bel Adonis la dépouille mortelle
Repose sur un lit qui lui fut préparé,
Et ce lit, c'est le tien. Adonis t'est fidèle.
Pâle, sans sentiment, mais non défiguré,
Quoique mort, il est beau : l'on croiroit que Morphée
Des douceurs du sommeil caresse encor ses vœux ;

La martiale ardeur brille encor dans ses yeux.
Cours le voir, ô Vénus! qu'un superbe trophée,
S'érigeant par tes mains, soit embelli de fleurs.
De ton lit nuptial parsème-s-en l'enceinte;
Que des parfums exquis y mêlent leurs odeurs:
Ces soins sont plus parlants qu'une futile plainte.
Mais tu n'as plus besoin de myrtes ni de lis;
Ta fleur la plus chérie, hélas! est moissonnée.
Le sort à tant de maux t'avoit-il destinée?

Ton Adonis est là, malheureuse Cypris:
D'amours se lamentant un groupe l'environne;
L'un sur sa tête pose une belle couronne,
L'autre brise son arc, ses flèches, son carquois,
Son carquois qui faisoit son orgueil autrefois;
Celui-ci de ses mains détache sa chaussure,
Celui-là d'une eau fraîche étanche sa blessure,
Et de leurs ailes tous, à l'instar du zéphyr,
S'agitent dans l'espoir de le mieux rafraîchir.
Vénus pleure Adonis que rien ne peut lui rendre;
De déplorer son sort qui pourroit se défendre?
L'hymen à son tour vient: il éteint son flambeau,
Déchire sa guirlande, arrache son bandeau:
On ne chantera plus l'hymne de l'hyménée;
Hélas! hélas! sera notre unique refrain.
Autant même que toi, pardonne, ô Dionée,

Les Graces d'Adonis ont pleuré le destin.
Ah! reviens parmi nous, reviens, fils de Cynire,
Ont-elles dit cent fois; reparois, Adonis.
Mais aussi bien qu'aux tiens il est sourd à leurs cris
Les parques que l'on voit si rarement sourire,
Alors qu'elles l'ont vu, se sentant attendrir,
Vainement ont voulu lui rendre l'existence.
L'épouse de Pluton s'oppose à leur desir.
Mais cesse de gémir, Vénus; par imprudence
Des pleurs ne taris pas la source entièrement,
Du chagrin tous les jours la douleur en attend.

M. Regnault de Beaucaron



IMITATION DE MARTIAL.

Je voulois te chérir, tu veux que je t'honore:
Tu le veux; je vais obéir.
Cependant réfléchis encore:
Respecter c'est ne plus chérir.

M. de Talairat

CONSEILS D'UNE FEMME
A SON AMIE.

(Traduit de l'Aminte.)

Tu veux donc, trop chaste Sylvie,
A mes vœux t'opposant toujours,
Loin des plaisirs, loin des amours,
Passer l'aurore de ta vie !
Hélas ! jamais tu n'obtiendras
Le nom, le nom si doux de mère ;
Hélas ! jamais tu ne verras
D'enfants une troupe légère
S'enlacer autour de tes bras.
Cède à l'amour, je t'en supplie ;
Ta sagesse est une folie.
Ah ! si tu pouvois éprouver
La moitié du bonheur suprême
Qu'auprès du jeune objet qu'elle aime
La jeune amante sait goûter,
Tu dirois en versant des larmes,
Tu dirois en te repentant :

« C'est avoir perdu chaque instant,
« Amour! que d'ignorer tes charmes.
« Que me fait l'inutile don
« De mes attraits, de mon jeune âge?
« Combien de jours dans l'abandon,
« Combien de nuits dans le veuvage
« J'ai passé loin de ces plaisirs,
« Dont la voluptueuse ivresse,
« Au lieu d'éteindre la tendresse,
« Ne fait que doubler les desirs. »
Va, crois-moi, change de pensée,
Préviens l'instant du repentir;
Ainsi que moi, tu dois sentir
Combien ton ame est insensée.
J'eus ton erreur, j'eus tes attraits:
Mon haleine étoit douce et pure;
Au gré des zéphyrs indiscrets
Flottoit l'or de ma chevelure;
Mon teint respiroit la fraîcheur
Des fleurs nouvellement écloses,
A l'éclat printanier des roses
Du lis il joignoit la blancheur.
Lorsque, dans ses transports avides,
Un amant poursuivoit mon cœur,
Je m'armois d'un dédain vainqueur,
Je baissois des regards timides:

A sa tendre importunité
J'opposois un refus rebelle,
Et plus je lui paroissois belle,
Plus je déplorois ma beauté;
Comme si mon orgueil sauvage
Avoit dû, blessé de ses vœux,
Voir dans son amour un outrage,
Voir un crime dans ses aveux.
Mais sur une ame qui s'ignore
Que ne peut la longueur du temps?
Du fidèle amant qui l'implore
Que ne peuvent les feux constants?
Il triompha, je le confesse;
Il me demanda ma tendresse,
Je dus céder à ses desirs:
Ma défaite eut pour moi des charmes,
Mon vainqueur n'avoit d'autres armes
Que la prière et les soupirs.
Doux plaisirs! heures fortunées!
Ces secrets que mille journées
Ne m'avoient pas encore appris,
Une seule nuit de délices,
Instruisant mes desirs novices,
M'en a révélé tout le prix.

M. A. Bignan.

LE RAMIER.

Le cœur plein de tristes présages,
Un page de seize ans, Tiburce, au blanc cimier,
Avoit dans les combats emporté le ramier,
Confident de tendres messages.
Frappé du trait mortel... Fuis, tu n'es plus à moi,
Ramier de mes amours, prends ton vol, je succombe :
Vers mon amante et sa colombe,
Mon ame s'envole avec toi.
De la bachelette fidèle,
Au cri de guerre séparé,
J'avois pris pour emblème une blanche hirondelle,
Avec ces mots : Je reviendrai.
Et je meurs!... comme un lis qu'un jour d'orage effeuille,
Mon front vers le tombeau se penche inanimé.
Je meurs! et si long-temps je pouvois être aimé!
Sous des berceaux de chèvre-feuille,
Sous le térébinthe embaumé,
Je ne reverrai plus cette étoile charmante,
Où mes regards donnoient, aux regards d'une amante,
Un rendez-vous mystérieux:
Astre d'amour et d'innocence,

Qui sembloit permettre à l'absence
D'avoir son bonheur dans les cieux.
Voici la bague favorite
Que je reçus de Marguerite,
Pour la garder jusqu'au tombeau.
Cache à la jeune infortunée
Le sang de son ami dont ton aile est baignée,
Ne lui montre que cet anneau.
Tu verras de sa main glacée
Tomber l'écharpe commencée,
Ou le cistre mélodieux;
Tu ne l'entendras plus, près de sa sœur Hermance,
Murmurer tout bas la romance
Qu'elle reçut de moi sur la tour des adieux.
Loin de ses regards délaissées,
Ses scabieuses nuancées
Ne s'enlaceront plus aux cheveux que j'aimois;
Et sa douce colombe à ses côtés errante,
En la voyant pâle et souffrante,
Te dira : « Beau ramier, ne me quitte jamais. »

Il meurt! et reprenant sa route accoutumée,
L'oiseau, joyeux de son retour,
Emporte vers la bien-aimée
Le dernier message d'amour.

M. A. Soumet.

LE CHATEAU.

A MA SOEUR.

Enfin, voici le lieu que j'ai tant desiré,
Où je pourrai construire un logis à mon gré!
Un fertile coteau, couronné d'un bocage,
A ses pieds un ruisseau, baignant un pâturage :
De ce site charmant sachons tirer parti.
Là, je plante mon parc, de bons murs investi;
Ici, va s'alonger la riante avenue
Où mes amis, de loin, viendront frapper ma vue.

Si j'en crois Hippocrate, il faut qu'une maison
Contemple le soleil naissant sur l'horizon :
C'est donc sur le penchant de ce coteau fertile
Que va briller le toit de mon champêtre asile.
Mais, avant de bâtir, il faut avoir un plan.
Près de ces peupliers, au feuillage tremblant,
Une source d'eau pure étend un lit de sable
Qui va me tenir lieu de papier et de table :
Ma canne est mon crayon, mes yeux sont mon compas.
Commençons par tracer la salle des repas

Là, ma table frugale, à l'amitié naïve,
Offrira tous les jours la place d'un convive;
Et d'un mauvais dîner, donné de fort bon cœur,
L'indulgent appétit vantera la saveur.

Plaçons ici ma chambre. O ciel! de ma fenêtre,
Quel divin paysage à mes yeux va paroître!
De ma bibliothéque, en cet endroit riant,
Je vois l'aurore ouvrir les portes d'orient,
Et Phébus qui la suit enrichir l'atmosphère
De ces brillants tableaux que je lis dans Homère.

Des parfums de mes prés savourant la douceur,
C'est là que logeront et ma mère et ma sœur;
Et, dans ce pavillon, mon aïeule charmée
Verra, près du raisin, la pêche parfumée
Mûrir dans mon enclos, où déja mes neveux,
Le long des espaliers, vont commencer leurs jeux.
Mais puis-je séparer ces enfants de leurs mères?
Pour les sœurs que je dois à l'hymen de mes frères,
Il faut absolument accroître ma maison:
D'ailleurs, la symétrie exige un pavillon.

Dans trois corps-de-logis où l'élégance brille,
Grace au ciel, à mon gré, je reçois ma famille!
Sous même toit, que j'aime à nous voir réunis!

Mais, dans mon petit Louvre, où loger mes amis?
Il en viendra plus d'un. Sans tarder davantage,
Sur tout mon édifice élevons un étage.
Là, chacun trouvera des livres, un jour pur,
Un bon lit, quand du ciel disparoîtra l'azur;
Et, songeant à mes fleurs, sous leur fenêtre écloses,
Ils croiront s'endormir sous des bosquets de roses.

O ciel! à mes cousins je n'avois pas songé!
Mais chez moi, grace au ciel, chacun sera logé;
Car, tout exprès pour eux, j'élève une mansarde.
Là, chaque logement sur le vallon regarde.
L'œil ne s'y lasse point; et l'escalier tournant
Vous conduit en ce lieu comme en vous promenant.
En pensant aux cousins, je songeois aux cousines:
Je les vois s'établir dans les chambres voisines.
J'ai de la place encor. Que dis-je? je pourrai
Loger tous mes cousins au troisième degré;
Et, si je connois l'art de ménager l'espace,
Les cousins des cousins y pourront trouver place.

Si, quand l'orage gronde, une jeune beauté
S'égare, et, gravissant ce sentier écarté,
Les regards abattus, de frayeur pâlissante,
Au marteau de mon seuil porte sa main tremblante,
Je dois ouvrir, sans doute, et finir son tourment.

Mais l'aimable inconnue attend un logement,
Et tous sont occupés. Cherchons un lieu propice
Où je puisse élever un galant édifice.
Je place une rotonde au milieu du jardin;
Je l'entoure de fleurs, de lilas, de jasmin;
Et la jeune beauté qu'en rêvant je contemple,
En entrant dans ce lieu, croit entrer dans un temple.
Mais l'orage lui laisse un reste de frayeur:
Je marche sur ses pas, pour rassurer son cœur,
Et son cœur, pour mes soins plein de reconnoissance...

Ciel! quel vent tout-à-coup de l'horizon s'élance?
Il redouble, et, terrible en son essor nouveau,
Il emporte à-la-fois le sable et mon château.

M. J. P. Brès.

LE LANGAGE DES FLEURS.

RÉSÉDA.

FRAGMENT.

Les armes d'une illustre famille saxonne ont pour soutien une branche de réséda; voici à quelle occasion cette modeste fleur s'est mêlée à d'antiques lauriers. Amélie de Nordbourg avoit dix-huit ans, rien ne manquoit à l'éclat de son teint, à son esprit, à son air: son regard faisoit naître l'amour; le son de sa voix l'auroit seul inspiré. Une mère, jeune encore, avoit cultivé dans la retraite cette aimable fleur: lorsqu'elle reparut dans le monde pour y présenter sa fille, chacun fut forcé d'avouer que toutes deux se prêteroient des charmes mutuels; ceux de la fille disoient combien la mère avoit été jolie, ceux de la mère promettoient que la fille seroit long-temps belle. Une foule d'adorateurs entoura cette beauté qui plaisoit également par ses graces, ses richesses,

et sa modestie. Parmi tous ses amants, elle distingua le comte de Walsthein. Walsthein aimoit pour la première fois : une taille superbe, un esprit vif et orné, un air tout français, et une fortune immense, lui avoient plus d'une fois attiré des regards assez doux qui n'avoient pu le toucher; mais en le voyant auprès d'Amélie, on sentoit qu'il étoit né pour elle, qu'elle étoit née pour lui. L'envie avoit beau envenimer les ames, la jalousie elle-même étoit forcée d'admirer dans ces amants tout ce qu'il y a de divin sur la terre; la beauté, l'esprit, la jeunesse, environnés des illusions d'un premier amour. Mais, hélas! sur la terre il n'y a aucune lumière qui n'ait son ombre. Parmi les perfections d'Amélie il s'étoit glissé un léger travers : son cœur appartenoit à son amant; mais, en n'aimant que lui, elle vouloit plaire à tous. Walsthein avoit une foiblesse, il étoit jaloux; une délicatesse exquise renfermoit ce sentiment au fond de son ame : Amélie sut l'y découvrir, et, au lieu de plaindre et de ménager un si funeste penchant, elle se plut à l'exciter et à en rire.

Auprès d'Amélie croissoit une jeune fille qui lui étoit unie par l'amitié et par les liens du sang.

Charlotte n'étoit point belle, si on peut parler ainsi de celle qui a un bon cœur : elle étoit pauvre, un accident lui avoit enlevé sa beauté, de grands malheurs lui avoient ôté sa fortune ; mais elle étoit bienfaisante, et, soit qu'elle fît du bien, qu'elle en imaginât, ou qu'elle en parlât, elle redevenoit jolie, son ame s'enflammoit, et ses yeux brilloient d'un feu plein de douceur. Quand elle vit que sa cousine alloit être heureuse, le contentement épanouit ses traits, et elle parut charmante, même auprès d'Amélie, même aux yeux de Walsthein. Souvent celui-ci avoit aperçu la pauvre Charlotte entrant furtivement sous un rustique toit ; elle en sortoit accompagnée de bénédictions : les jeunes filles se montroient entre elles des robes que Charlotte avoit filées pour les parer le jour du mariage de sa cousine ; le vieillard qu'elle avoit consolé la bénissoit, les mères aimoient à lui voir caresser leurs petits enfants : C'est un ange, disoient les pauvres ; si elle étoit riche, nous serions tous heureux. Souvent ce concert d'éloges avoit retenti au cœur de Walsthein.

Un soir, à la campagne, la société rassemblée chez la mère d'Amélie proposa une promenade ;

Charlotte se fit attendre, Amélie prit de l'humeur. Le colonel Formose, plus célèbre encore auprès des belles qu'au champ d'honneur, arriva; l'humeur d'Amélie disparut. On renonça à la promenade. Charlotte vint enfin; personne ne lui fit de reproches, car personne n'eut l'air de l'apercevoir. Walsthein seul, en voyant une douce émotion répandue sur tous ses traits, se dit: Elle vient de faire une bonne action.

On fit des jeux, on proposa aux dames de choisir des fleurs auxquelles Walsthein seroit obligé de donner une signification. On accepte. Amélie prend une rose et la place sur son sein; Charlotte choisit une branche de réséda. Pendant que Walsthein essaie quelques vers sur ces différents choix, les jeux continuent, et tout-à-coup il est condamné à embrasser les dames. D'abord il s'acquitte avec enjouement de cette douce pénitence; mais, en approchant d'Amélie, il se trouble, il hésite, il pâlit, et, sans même oser feindre de lui donner un baiser, il se retire d'un air respectueux. Le colonel Formose sourit; et, condamné presque aussitôt à la même pénitence, il s'approche d'Amélie, en jetant un coup d'œil railleur sur Walsthein, et dit: Et moi aussi je

serai discret, un baiser faneroit des joues si fraîches: mais, comme tout bon soldat doit obéir à l'ordre, je donnerai le baiser qu'on exige à la fleur que mademoiselle a choisie. Amélie défendit en riant son bouquet: cependant les lèvres du présomptueux colonel effleurèrent la fleur et le plus beau sein du monde.

Walsthein le vit et il en trembla; et comme par hasard ses yeux se fixèrent sur Charlotte, il comprit, à son air interdit, qu'elle partageoit son étonnement et sa peine.

Cependant on voulut voir ce que Walsthein avoit écrit sur les fleurs. Il déchira ses premiers essais, et traça ces mots sous une rose:

Elle ne vit qu'un jour, et ne plaît qu'un moment;

et sous la branche de réséda de Charlotte, il écrivit ceux-ci:

Ses qualités surpassent ses charmes.

Amélie, après avoir lu, jeta sur Walsthein et sur sa cousine un regard dédaigneux, et continua de folâtrer avec le colonel. Comme Walsthein parut ne plus s'occuper d'elle, elle fit mille extravagances pour attirer son attention. Le colonel

profita si habilement du jeu de la coquette qu'il l'engagea avant la fin de la soirée à lui faire un demi-aveu de sa tendresse : ce demi-aveu, il est vrai, fut prononcé si haut que Walsthein put l'entendre ; mais, loin de s'en offenser, il complimenta Formose sur un triomphe si rapide, puis il pria agréablement Charlotte d'avoir pitié d'un malheureux. Charlotte désolée voulut rappeler sa cousine à elle-même par des regards suppliants; mais la colère et le dépit s'unirent dans le cœur de cette jeune étourdie, et la précipitèrent dans les bras d'un fat, qui fit sa perte et son malheur.

La pauvre Charlotte devint ainsi, comme malgré elle, l'épouse du vertueux Walsthein : elle pleura sur sa cousine; mais le comte fut si heureux auprès d'elle, qu'il voulut consacrer à jamais l'instant de sa délivrance et de son bonheur, en joignant à ses armes une branche de réséda.

Madame Charlotte de La Tour.

LE TOURNESOL ET LES FLEURS.

FABLE.

Dans un parterre où mille fleurs
Répandoient leurs douces odeurs,
Un tournesol, à la tige élancée,
Présentant au soleil sa tête nuancée,
Se pavanoit avec orgueil;
Il n'accordoit pas un coup d'œil
Aux autres fleurs dont la foule empressée
Sembloit mériter plus d'accueil.
Une pensée auprès de lui fleurie,
Modestement lui disoit quelquefois:
« Mon cher ami, c'est une étourderie
« De mépriser la terre, ta patrie,
« Et tes bons amis d'autrefois.
« Au blond Phébus on sait ce que tu dois.
« Comme toi, chaque fleur lui rend un humble hommage;
« Toutes nous attendons de sa bénignité
« Notre éclat et notre beauté;
« Mais à nos sœurs nous faisons bon visage,
« Et nous nous aiderions s'il venoit un orage

« Il ne fait pas toujours beau temps;
« Souvent on a besoin d'un abri tutélaire
« Contre l'inclémence des vents;
« Et l'arbuste le plus vulgaire
« Nous sauve quelquefois de graves accidents. »
A ce discours le courtisan superbe
Répondit sans baisser les yeux:
« Qu'importe l'amitié de gens cachés sous l'herbe
« De l'astre étincelant qui brille dans les cieux
« J'ai constamment suivi le disque radieux;
« J'adore sa chaleur, et ma fleur parasite,
« Tirant son nom de lui, devient sa favorite.
« Ainsi, dès qu'il verse ses dons,
« Je voudrois, à moi seul, absorber ses rayons. »
A ce propos joignant un dédaigneux sourire,
Il indigna les fleurs qui paroient les gazons,
Et courrouça Flore et Zéphire.
Alors, vers le ciel azuré
L'on vit naître un sombre nuage;
Le soleil en fut entouré;
Bientôt le plus affreux orage
Sortit de son flanc déchiré.
Chaque fleur à l'instant s'accole à sa voisine,
Chacune se protége, et réciproquement
Soutient l'autre contre le vent
Dont le souffle les déracine.

Le pauvre tournesol, sans secours, sans appui,
Veut résister en vain; hélas! c'est fait de lui!
Sa tige fragile est brisée!
Il a vu son dernier soleil!
Et sa fleur vient mourir au pied de la pensée
Dont il négligea le conseil.

A la cour jouez-vous un rôle,
Ayez pour les temps de malheur
Un bon ami qui vous console:
L'éclat du courtisan s'envole
Avec le vent de la faveur.
L'amitié des puissants est un bien si frivole!
Et le plus brillant protecteur
Ne vaut pas un ami du cœur.

M. Violet-d'Epagny

INSCRIPTION

POUR LE TOMBEAU D'UN ENFANT MORT-NÉ.

Je n'étois pas au monde, et j'avois cessé d'être.
Ai-je perdu beaucoup à ne le point connoître?

M. E. Héreau.

LA NAISSANCE

DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BORDEAUX.

ODE.

EXÉCRABLE assassin, tu dis : « Je veux détruire
« Cette race antique des lis !
« Je frappe, et sous mes coups je prétends qu'elle expire... »
Tes vœux seront-ils accomplis ?

Le meurtre est dans ses yeux, le blasphème en sa bouche,
Le néant sa divinité ;
Mais Dieu, qu'il renioit dans son orgueil farouche,
Dieu rit de son impiété.

De cet arbre, coupé jusque dans ses racines,
Un rejeton miraculeux
S'élance avec fierté, du sein de ses ruines,
Et porte son front dans les cieux.

Salut, aimable enfant ! salut, ô fils de France !
Astre brillant dès le matin,

Tu fais luire à nos yeux un rayon d'espérance,
Et nous promets un jour serein.

Voici les temps heureux, prédits par la sibylle!
Sous l'empire des saintes lois,
L'homme est libre en ce jour: aux champs, comme à la ville,
La justice a conquis ses droits.

Mères de l'avenir, avares destinées,
Obéissez aux immortels!
Qu'un ordre, tout nouveau, de siècles et d'années,
D'Astrée éclaire les autels!

Discorde, éloigne-toi! va, fuis, affreuse guerre!
Du deuil emporte les couleurs:
Qu'un printemps éternel règne enfin sur la terre,
Que les fruits s'unissent aux fleurs!

Sans peine et sans travail, sur les rudes arènes
Croîtra la plus riche moisson:
Le miel découlera de l'écorce des chênes,
Le nectar d'un âpre buisson.

Les animaux entre eux vivront d'intelligence:
Dans les champs, le timide agneau,
Paissant avec le loup, ira, plein d'assurance,

Se désaltérer au ruisseau

Enfant chéri des dieux! les dieux, à ta naissance,
Sont accourus pour te doter;
Jupiter a parlé : de ta vaste puissance
Il n'est plus permis de douter.

Minerve dans tes yeux a mis la noble audace,
Dans ton cœur toutes les vertus;
Au temple de mémoire, elle a marqué ta place,
Entre Marc-Aurèle et Titus.

De l'amour des beaux arts qui t'agite et t'enflamme,
Le vainqueur de l'affreux Python,
Le divin Apollon, vient embraser ton ame :
De la valeur Mars t'a fait don.

Et celle que la Grèce adoroit à Cythère,
Dont l'univers chérit les lois,
La mère des amours, Vénus, de l'art de plaire,
A doté ce fils de nos Rois.

Donnez des fleurs, donnez : des plus fraîches écloses
Je couronne son jeune front;
Le myrte, le laurier, et les lis, et les roses,
Se plaisent aux mains d'un Bourbon.

Enfant chéri des dieux! Caroline soupire;
C'est d'elle que tu tiens le jour:
Hâte-toi de l'aimer; et que ton doux sourire
Soit le gage de ton amour!

M. DE TALAIRAT.

L'AMI DE TOUT LE MONDE.

CERTAIN docteur lourd et bavard,
Qui trop facilement se familiarise,
Dès qu'il a vu quelqu'un par l'effet du hasard,
Sans craindre qu'il s'en scandalise,
L'appelle son ami, le tutoie à l'instant.
Rencontrant Lisimon qu'il connoissoit à peine:
Comment te portes-tu? dit-il en l'abordant,
Et lui prenant la main sans gêne.
Lisimon, surpris de ce ton,
Ami... répondit-il, dis-moi quel est ton nom.

M. REGNAULT DE BEAUCARON.

ÉPITRE PHILOSOPHIQUE

IMITÉE DE PLINE,

ET ADRESSÉE A M. LE COMTE DE ***.

Je viens de visiter un de nos vieux amis,
Souffrant depuis vingt mois des tourments inouis;
Son déplorable état, hélas! me le confirme:
L'homme, n'en doutons pas, alors qu'il est infirme,
A, dans un corps malade, un cœur soumis et pur;
Les rayons d'un beau jour, un ciel brillant d'azur,
D'un champ couvert d'épis le spectacle admirable,
Les plaisirs de l'amour, le luxe de la table,
Rien ne sauroit flatter ses penchants ni ses goûts,
Il forme mille vœux et les rejette tous.
En proie à la douleur, il s'abandonne aux larmes;
L'éclat, les dignités, pour lui n'ont plus de charmes,
Il n'a point de rivaux à perdre, à supplanter;
Tranquille sur son lit, rien ne peut l'irriter;
Libre d'ambition, l'or ne peut le séduire.
De violer sa foi, de feindre ou de médire,
Son cœur exempt de fiel ne se fait plus un jeu:
Aimant ce qui l'entoure, il vit content de peu.
Au bien public, rêvant amour et bienfaisance.

Il voudroit consacrer sa débile existence.

Le crime ne peut plus exciter son courroux,
Vertueux, il doit croire à la vertu de tous.
Abjurant les erreurs d'une vie insensée,
Il n'ose retracer à sa triste pensée
Et ses égarements et ses excès nombreux:
Les bains ont remplacé mille plaisirs honteux.
Pourvu que, dans l'état, chacun en paix respire,
Il ne demande pas qui prend soin de l'empire.
D'un peuple heureux la joie et les bruyants plaisirs
N'occupent point son cœur dans ses derniers loisirs;
Nos chants ne tiennent plus son oreille captive,
Il songe à retenir son ame fugitive.
Malade, il se souvient qu'il est des dieux vengeurs;
Mourant il les invoque, et ses vœux et ses pleurs
Sont d'un vrai repentir le garant manifeste.
Il sait qu'il va mourir, et du courroux céleste,
Trop tard peut-être, il craint les terribles effets;
Heureux, si de son cœur rien n'eût troublé la paix!
Or le grand point moral qu'en leurs doctes ouvrages
Nous prêchent fort au long mille prétendus sages,
Seul, en deux vers, je puis te l'enseigner comme eux;
De ce grand point dépend le grand art d'être heureux:
« Bien portants, conformons notre façon de vivre
« Au plan que tout malade, hélas, promet de suivre. »

M. DE BOINVILLIERS.

CHANT DE GUERRE SCANDINAVE.

Mânes sacrés des héros scandinaves,
Excitez-nous à briser nos entraves!

Nobles guerriers, illustres fils d'Odin,
Quoi! sans frémir, vous mordez la poussière!
Quoi! chaque jour, dans sa démarche altière,
Votre ennemi vous foule avec dédain!
Relevez-vous!... et, loin de ces murailles,
Vengeant l'affront d'un revers accablant,
Ressaisissez le glaive des batailles
Pour en frapper un vainqueur insolent.

Mânes sacrés des héros scandinaves,
Excitez-nous à briser nos entraves!

Assez long-temps le farouche Danois
Nous tint courbés sous un sceptre homicide;
Assez long-temps cet ennemi perfide
Nous a ravi le fruit de nos exploits!
Tu vas sonner, heure à jamais chérie,
Où doit finir un injuste pouvoir!...

D'indignes fers affranchir sa patrie,
Quel vœu plus noble, et quel plus saint devoir?

Mânes sacrés des héros scandinaves,
Excitez-nous à briser nos entraves!

Je cherche en vain, sous ces tristes lambris,
Les monuments qu'avoient conquis nos armes:
Ces champs déserts, arrosés de nos larmes,
N'offrent par-tout que de pâles débris.
Et nous pourrions, déshérités de gloire,
Traîner des jours dans l'opprobre enchaînés,
Nous qui jadis, conduits par la victoire,
Dictions des lois aux tyrans consternés!...

Mânes sacrés des héros scandinaves,
Excitez-nous à briser nos entraves!

Naguère encor, tout plein de nos travaux,
Le monde entier redisoit nos conquêtes:
Nos chefs fameux, dans nos pompeuses fêtes,
Se couronnoient du laurier des héros;
Mais, partageant notre douleur profonde,
Depuis le jour de nos affreux revers,
La renommée est muette, et le monde
N'est plus frappé que du bruit de nos fers.

Mânes sacrés des héros scandinaves,
Excitez-nous à briser nos entraves!

Je vous connois, magnanimes guerriers;
Les coups du sort ne sauroient vous abattre:
Le grand Odin avec nous va combattre;
Il guidera vos courages altiers.
Si parmi nous il existoit un lâche
Perfide assez pour trahir nos serments,
Que, sans pitié, sous le fer de la hache,
Le traître expire au milieu des tourments!

Mânes sacrés des héros scandinaves,
Excitez-nous à briser nos entraves!

Quel mot heureux vers nous est apporté?
Chers compagnons, debout! plus d'esclavage!
L'écho bruyant des rochers du rivage
Répète enfin le cri de liberté!
Notre ennemi, loin de ces champs qu'il souille,
Demain fuira comme un chevreuil tremblant:
Marchons!... Odin nous promet sa dépouille,
Et nous boirons dans son crâne sanglant.

Mânes sacrés des héros scandinaves,
Excitez-nous à briser nos entraves!

M. Auguste Moufle.

ÉPITHALAME.

Le jour a fui, mais Cythérée
Brille d'un feu cher aux amants:
D'hymen la couche est préparée:
Amour, amour, tu les attends!
A leurs vœux, à leurs vœux
Descends du ciel, volupté pure;
Et pour eux, et pour eux
Couronne le char de Vénus.
Tu peux oublier sa ceinture,
Car entr'eux les amours sont nus.

Descends des sommets d'Aonie,
Viens présider à nos concerts;
Dicte nos chants, douce harmonie!
Fille aimable du dieu des vers!
Célébrons les appas
D'une épouse, mais vierge encore,
Sa pudeur, les combats
Que ne verra point l'œil du jour:

L'heure tard've qu'elle implore,
L'heure où doit triompher l'amour.

L'hymen vient ici sous des roses;
Le temps ne doit point les flétrir.
Dans leur sein, ami, tu déposes
L'heureux bouton qui va fleurir.
De tes bras caressants
Enlace-le, fille charmante :
Sans crainte ouvre tes sens
Aux feux de l'époux de ton cœur.
Douce mort sur bouche brûlante
Fait renaître pour le bonheur.

Bientôt la couche fortunée
Couronnera ton chaste amour;
Et d'un vertueux hyménée
Un fils doit recevoir le jour.
Dans tes bras, par tes soins
La vertu naîtra dans son ame.
Trop heureux les témoins
D'un fruit paré de telles fleurs!
Riche de gloire, exempt de blâme
Il doit captiver tous les cœurs.

Et toi, dont le doux nom de père

Doit présider à ses accents,
Je te vois d'une main légère
Recevoir ses bras innocents.
Avec lui tu reprends
Cet air aimable de l'enfance;
Et bientôt tu répands
Dans son ame un germe flatteur.
Il comblera ton espérance;
Ses talents feront ton bonheur.

Je vois des larmes de tendresse
Couler des yeux du grand-papa:
La grand'maman, dans son ivresse,
Adorera ce poupon-là.
Le printemps des amours
Pour eux aussi semble renaître:
Le poupon tous les jours
Par ses ris répond à leurs jeux.
Par ma foi! chacun voudroit être,
A son tour, grand-papa, comme eux!

M. Lepernay

LE SINGE ET L'OURS.

FABLE IMITÉE DU RUSSE.

Dans le cristal d'une onde pure
Un singe venant à se voir,
Se prit à dire : « Oh! l'étrange figure!
Quel sot maintien! quelle plaisante allure!
Je me pendrois de désespoir,
Si j'étois fait ainsi; mais, grace à la nature,
Il en est autrement. »
Dans le même moment,
Près de là passe un ours qui cherchoit aventure;
Il l'appelle : « Hé! notre cousin!
Venez voir, s'il vous plaît, une des sept merveilles. »
L'ours s'approche, et jetant les yeux sur le bassin,
Lui dit : « Eh! mais, mon cher, ce sont là tes oreilles.
— A d'autres! lui répond Bertrand.
— Regarde plutôt, mon enfant;
Aux tiennes, en tous points, celles-ci sont pareilles.
— Il te sied bien de faire le plaisant,
Lui repartit le singe; eh! mon ami, sois sage,
Et conviens que c'est ton image

Que l'eau de ce bassin réfléchit trait pour trait. »
Bref, sans vouloir se reconnoître,
Et de soi-même satisfait,
Chacun s'en fut, en riant du portrait.

J'en eusse fait autant peut-être.

M. Héreau

LES OISEAUX.

IDYLLE.

A DE JEUNES CHERCHEURS DE NIDS.

Des fruits d'un tendre amour coupables destructeurs !
Arrêtez un instant vos pas dévastateurs.
Quelle erreur vous séduit? ah ! quelle jouissance
Trouvez-vous à porter la guerre à l'innocence?
Que vous ont jamais fait ces paisibles oiseaux,
Qui de leur mélodie enchantent nos hameaux?
Leur reprocherez-vous la plus légère offense?
Ont-ils troublé vos jeux? chagriné votre enfance?
Ou, de quelques bonbons privant votre appétit,
Comme le vieux Mitis, piqué votre dépit?

Ah ! de vos bons parents peignez-vous les alarmes,
Si quelque ravisseur, insensible à leurs larmes,
Goûtant dans leurs tourments de criminels appas,
Vous eût ainsi jadis arrachés de leurs bras !...
J'en atteste le cœur d'une mère éplorée :
Il me semble la voir, d'angoisses dévorée,
Refuser à son corps le plus léger repas ;
Et pour elle à grands cris implorant le trépas !...

Respectez, mes amis, ces foibles créatures :
Paisibles dans leurs mœurs, incapables d'injures,
Elles vous apprendront à goûter le bonheur
Dans l'innocence et la douceur.

Chantez, petits oiseaux ! que le sage, en silence,
Aux charmes de votre cadence
Perde le souvenir du trouble des cités,
Où le chagrin le suit à pas précipités ;
Où l'égoïsme vient d'une injuste balance
Faire tomber le poids sur la triste indigence ;
Où l'envie à grands flots épanche son venin
Sur la veuve et sur l'orphelin ;
Où l'on voit le mérite en butte aux railleries
De modernes Midas, qui, dans leurs âneries,
Semblables au poison d'un immonde serpent,
Gâtent tout ce qui peut leur tomber sous la dent

Ici nul autre bruit que votre doux ramage
Ne frappe les échos de ce riant bocage ;
Ici le tendre amour, la constante amitié
Ne sont point payés à moitié :
Si l'un de vous étoit privé de sa compagne,
Ses cris, ses cris plaintifs rempliroient la campagne :
Philomèle mourroit loin de son tendre époux.
O volages humains ! quelle leçon pour vous !

Chantez, petits oiseaux ! que rien ne vous chagrine !
Que dans votre séjour l'homme vienne, et devine
Quel seroit son état sans le vice trompeur
Qui loin de ses foyers a chassé le bonheur !

M. Lepernay.

ÉPIGRAMME.

IMITATION DE PRIOR.

Du mal dont Lubin souffre il n'est seul à gémir,
Dame Gertrude en est en peine ;
Tous deux ont leurs raisons : Lubin craint d'en mourir,
Sa femme craint qu'il n'en revienne.

M. E. Héreau.

ÉLISE.

NOUVELLE.

Il étoit tard, les offices du soir étoient achevés, et l'obscurité régnoit dans l'église des bénédictins de *** ; cependant un grand nombre de personnes entouroient encore le confessionnal du père Anselme, attendant leur tour d'entretenir le saint homme : un sacristain étoit déja venu lui rappeler que l'heure étoit avancée, mais son zèle lui faisoit oublier la fatigue. Toutefois, comme il vit qu'il lui seroit impossible d'entendre ce qui restoit de pénitents, il passa la tête hors du confessionnal pour les prévenir qu'il ne pouvoit continuer plus long-temps les fonctions de son ministère, et les remit au lendemain. — Écoutez-moi, mon père, écoutez-moi ! dit une voix timide et suppliante. La personne qui parloit étoit une jeune femme ; sa figure, qu'elle baissoit vers la terre, étoit cachée par un voile, et il falloit toute l'attention que lui prêtoit le

père Anselme pour saisir les paroles entrecoupées qu'elle prononçoit. Il est bien tard, reprit le religieux; cependant si vous avez à me communiquer des choses d'une telle importance.... A ces mots il se rassit, et la dame s'agenouilla à ses pieds. Mon père, mon père, répétoit-elle avec des sanglots. Le religieux la rassura, l'encouragea. Mon père, vous voyez une femme bien malheureuse et bien coupable! — Les trésors de la miséricorde divine sont inépuisables: parlez, mon enfant. — Mon père, je suis mariée depuis plus de trois ans, quoique je n'en aie pas encore dix-neuf; j'ai un enfant, et.... — Eh bien, ma fille! — Eh bien, je vais tout abandonner; j'aime.... — Un autre que votre mari? ma fille! un autre que celui qui reçut vos serments à la face du ciel? ma fille, ma chère fille! — Cette nuit même nous quittons tous deux la France, pour ne jamais la revoir! — Mon enfant, vous n'executerez pas un semblable dessein. Dieu, qui vous inspira de recourir à lui, vous soutiendra contre cette tentation. Avez-vous bien pensé aux conséquences de votre projet? l'exil, le mépris, les regrets de l'amour maternel, et, plus que tout cela, les tourments d'une conscience agitée: voilà les peines aux-

quelles vous vous condamnez; et c'est sur le cœur foible et changeant d'un homme que vous comptez pour vous en consoler? Pauvre créature égarée, revenez à vous. — Je ne puis vivre sans lui. — Eh! ma fille, mieux vaudroit encore la mort que le péché! Mais vous ignorez de combien de douceurs sont accompagnés les sacrifices qu'on fait à la vertu: vous retrouverez dans la tendresse de votre enfant, dans l'estime de vos amis, surtout dans la paix de votre ame, bien plus que vous n'aurez perdu; et s'il faut flatter ici votre égarement, en renonçant aujourd'hui à votre amour, vous laissez dans l'ame de celui qui vous est cher un aimable et doux souvenir qu'il conservera toute sa vie. Et Dieu ne vous défend pas à vous-même de prier pour son bonheur, et de souhaiter de lui être réunie dans le séjour des amours innocentes et sans fin. Mais si vous attendez tous deux que la satiété et le dégoût vous aient guéris de votre passion, de quel œil envisagerez-vous l'abyme où vous vous serez précipités pour la satisfaire? qui vous consolera de votre ignominie, lorsque votre amant vous reprochera, avec la perte de ses belles années, la ruine de ses espérances de fortune ou d'ambition; lorsque

vous l'entendrez maudire enfin la tendresse dont vous aurez payé la sienne? votre cœur se révolte à cette peinture! Eh! mon enfant, l'expérience de tous les temps en démontre la vérité! si l'on trouve quelquefois de la durée et du bonheur dans les fragiles attachements de ce monde, ce n'est que lorsqu'ils sont commandés par le devoir et la nature; les autres amènent toujours avec eux le malheur et le repentir. — Que deviendrai-je? s'écrioit la jeune dame; je suis également effrayée d'exécuter mon projet ou d'y renoncer. — Comment avez-vous concerté votre fuite? — Cette nuit même je pars, sous prétexte d'aller visiter une de mes parentes; mon mari est absent, et lorsqu'il reviendra, et qu'il pourra s'apercevoir de ma disparition, je serai soustraite à son autorité. Alfred m'attend à quelques lieues d'ici: c'étoit demain que nous devions nous réunir pour ne plus nous séparer! Oh! jamais je ne pourrai résister à ses larmes, à son désespoir. — Évitez d'en être témoin; placez dès cet instant, entre votre séducteur et vous, une barrière insurmontable. Demain, ce soir même, si vous y consentez, je vous conduirai dans un couvent où vous passerez les jours que doit durer l'absence

de votre mari. La jeune dame paroissoit agitée de mille irrésolutions. — Il n'y a pas à balancer, reprit le religieux d'un ton sévère; vous êtes perdue, si vous exécutez ce projet, plus coupable qu'on ne sauroit vous le montrer.... Le père Anselme ajouta beaucoup d'autres choses dont la jeune femme fut émue. Elle promit de se laisser guider par ses conseils : ils convinrent du moment où il la conduiroit dans l'asile pieux qu'il lui avoit choisi. « A demain, dit le père Anselme lorsqu'elle le quitta. A demain, répéta la dame... » Le lendemain, dès l'aurore, le moine se rendit chez elle; mais elle étoit partie pendant la nuit. Sa funeste passion avoit triomphé de son amour de mère et des terreurs de sa conscience. — Que Dieu ait pitié d'elle! dit tout bas le religieux. Pendant long-temps il pria dans la solitude de son cloître pour la malheureuse pecheresse, égarée sur une mer d'ecueils et de naufrages; puis, d'autres misères, d'autres pécheurs effacèrent de son souvenir la femme adultère. Les années s'écouloient; et le père Anselme, occupé de ses pieux travaux, voyoit diminuer les forces de son corps, mais non pas son zéle et sa charité. Un jour il fut mandé pour assister une pauvre voyageuse malade et

affligée : il se rendit sur-le-champ dans le réduit qu'on lui avoit désigné, et trouva une femme que ses traits altérés et sa maigreur faisoient paroître d'un âge avancé. Mon père, dit-elle, vous ne vous souvenez pas de m'avoir vue? — Ma mémoire est foible, répondit le religieux; d'ailleurs tant de personnes s'adressent à nous! — Il y a dix ans, mon père, que je m'y adressai aussi.... Je suis la malheureuse Élise de C***. Le moine rappela un instant ses idées : Ah! oui, dit-il, je me souviens. Hélas! madame, si l'on en croit les apparences, le ciel vous a sévèrement éprouvée. — Tous les malheurs que vous m'aviez prédits, et d'autres plus terribles m'ont accablée; j'ai souffert l'abandon, le mépris, la misère : ô Dieu! et je ne meurs pas de honte et de désespoir! — Bénissez-le, au contraire, ma fille, bénissez-le ce Dieu miséricordieux, d'avoir été jugée digne de souffrir en expiation de vos fautes; c'est lorsque tout semble nous sourire au milieu de nos désordres que nous devons trembler. Mais, parlez : en quoi puis-je vous servir? — Voici ce que j'attends de votre inépuisable bonté; j'ai un enfant, vous le savez, une fille, je voudrois la voir! elle croit ma vie terminée : on ne pouvoit lui laisser

connoître l'existence de sa mère qu'en l'instruisant de ses egarements.... Je ne demande point a en être reconnue, nommée!... mais seulement la voir, reposer un instant sur elle mes regards. Vous mépriserez ma demande peut-être; les sentiments que j'ai trahis ne vous inspirent point d'interêt; cependant je chéris ma fille, je l'ai toujours cherie : à vous seul j'ai osé me faire connoître et confier mon triste sort. — Je ferai tout pour l'adoucir, dit le père Anselme; je ne connois pas moi-même votre fille, mais je puis m'informer de ce qui la concerne, et vous procurer la consolation que vous attendez. Il ne perdit pas un instant pour faire les démarches nécessaires, et il apprit que la jeune Eugénie de C*** entendoit la messe deux fois par semaine dans l'eglise du couvent des benedictins : il la vit, et dès qu'il eut rapporte ces details à Élise, il fut impossible de la retenir; elle voulut, malgre sa foiblesse et sa maladie, se rendre à l'eglise à l'heure où s'y rendoit sa fille : une ample coiffure cachoit ses traits, mais cette precaution étoit bien inutile : qui auroit pu reconnoître alors en elle la belle Élise de C***? Le père Anselme se tenoit à peu de distance, afin de l'avertir lorsque sa fille paroî-

troit; elle la reconnut d'abord. Cette enfant, belle d'innocence et de jeunesse, retraçoit à la malheureuse mère ce qu'elle avoit été elle-même; elle se leva par un mouvement involontaire, et se plaça devant la jeune personne, qu'elle examinoit d'un œil hagard. Eugénie, remarquant la singulière attention qu'elle excitoit, se rapprocha de la femme qui l'avoit accompagnée, en disant: Allons-nous-en, cette étrangère me fait peur. — O Dieu! murmura sourdement Élise; elle s'appuya contre un pilier, et quelques bonnes femmes qui se trouvoient là l'aidèrent à gagner son logement. Peu de jours après, Eugénie, en revenant à la messe, vit dans une chapelle retirée un cercueil que personne ne sembloit avoir accompagné. Le père Anselme récitoit l'office des trépassés; lorsqu'il eut achevé et qu'il se mit en devoir d'accompagner le mort à sa dernière demeure, il aperçut Eugénie: Priez, lui dit-il à demi-voix, priez pour la personne qui repose dans ce tombeau; elle est bien abandonnée, vous le voyez. La jeune fille s'agenouilla un instant auprès du cercueil, agita sur l'humble drap mortuaire qui le couvroit un rameau béni qu'on avoit placé à côté, puis s'éloigna d'un air distrait,

et oublia en peu de jours, dans les habitudes aimables et pures d'une vie innocente, les impressions passagères qui avoient désagréablement affecté son cœur.

Madame de Tercy.

A MADAME **,

EN LUI ADRESSANT UN BOUQUET DONNÉ A DES JUGES.

Thémis reçut avec surprise
Le don qui s'offre à la beauté.
N'est-il pas de son équité
De réparer cette méprise?
Vous le renvoyant à son tour,
Elle a cru ne pouvoir mieux faire.
Ce bouquet seroit pour l'amour,
S'il n'appartenoit à sa mère.

M. Regnault de Beaucaron.

CHANT GALLIQUE.

Je chanterai le brave et sa patrie;
Écoutez-moi : Depuis quatre printemps,
Les fils sanglants de la Scandinavie
De l'Ultonie avoient conquis les champs.

Le fier Colgar, assis au pied d'un chêne,
De son pays déploroit les malheurs,
Lorsque la voix du barde d'Ardulène
Vint par ces mots interrompre ses pleurs:

« Il a pleuré, le guerrier de Témore.
« Ah! du vaillant qu'est devenu le cœur?
« Est-il vaincu, lorsqu'il lui reste encore
« Le bouclier, et la lance, et l'honneur?

« L'enfant du nord, avide, sanguinaire,
« Dans tes foyers a porté le trépas;
« Il a brisé la tombe de ton père:
« Mais, ô Colgar, a-t-il brisé ton bras?

« S'il a détruit, d'une main téméraire,
« Des monuments qu'il ne pouvoit flétrir,
« Peut-il, dis-moi, dans sa vaine colère,
« A l'univers ôter le souvenir?

« De tes cités qu'il sape les murailles,
« N'auras-tu pas ton glaive pour rempart?
« A-t-il ravi ce sceptre des batailles?
« A-t-il rompu la pointe de ton dard?

« Toute la terre est, dis-tu, sa complice :
« Toute la terre admire tes hauts faits;
« Et contre lui n'as-tu pas la justice,
« Vingt ans de gloire, et les maux qu'il t'a faits? »

Le barde cesse, et l'écho du rivage
Jusqu'à l'Ulster répète ses accents.
Saisi d'effroi, le conquérant sauvage
Baissa la tête à ces terribles chants.

On entendit du couchant à l'aurore
Tous les guerriers redire avec fureur :
Est-il vainqueur puisqu'il nous reste encore
Le bouclier, et la lance, et l'honneur?

M. J. Boucher Deperthes.

LES PLAINTES.

ROMANCE.

C'en est fait! une autre bergère
A trouvé l'art de te charmer;
Et moi, je cesse de te plaire...
Ai-je donc cessé de t'aimer!

Sémir, hélas! tu me délaisses,
Pour Chloé tu quittes Philis:
Un vain bruit, voilà tes promesses!
Tes serments, tu les as trahis!

Autant que Chloé je suis belle,
Et bien plus tendre mille fois.
Semir, avant d'être infidele,
Préféroit ma voix à sa voix.

Songe au temps où, de la tendresse,
Tu me peignis la douce erreur:
Quand ta bouche en fit la promesse,
Elle fut faite par mon cœur.

Aujourd'hui, soupirant ta perte,
Je ne vis que de souvenir;
Et, sur cette rive déserte,
Il ne me reste qu'à mourir.

La mort va donc réduire en poudre
Ce cœur qui te fut asservi!
Tu le veux : il faut m'y résoudre.
Ah! trop tôt le songe est fini.

Toi, sur ma tombe solitaire,
Viens, du moins, verser quelques pleurs!
Ne redoute point ma colère;
Ingrat! c'est pour toi que je meurs.

M. de Talairat.

LA RUPTURE.

A ISNEL.

Te souvient-il de ces beaux jours,
De ces moments si pleins de charmes,
Où, sous l'arbre cher aux amours,
Ta pudeur me rendit les armes?

Te souvient-il de ces tourments,
De cette ivresse impétueuse,
Dont notre ame voluptueuse
Éprouvoit les feux consumants?
Jours de bonheur et d'espérance!
Hélas! qui nous eût dit alors
Qu'un temps viendroit où ces transports
Céderoient à l'indifférence!
Il est venu, ce temps cruel!
Il a détruit nos jeux aimables;
Et d'un parjure mutuel
Nos cœurs aujourd'hui sont coupables.
Nous avons trahi tous les deux
Nos serments d'éternelles flammes.
Un autre espoir et d'autres feux
Sont venus embraser nos ames.
Nos regrets seroient superflus;
Vainement ton cœur s'en afflige;
L'amour a perdu son prestige:
Il est trop vrai, nous n'aimons plus.
Brisons librement une chaîne
Pour nous trop pesante à porter;
Et qu'une plainte injuste et vaine,
Isnel, n'accroisse point la peine
Que l'on éprouve à se quitter!
Que chacun de nous s'abandonne

Aux éphémères sentiments
Que la frivolité lui donne !
Si ton cœur changé me pardonne,
Je te remets tous tes serments.
Fuyons un pénible esclavage,
Et, sans nous gêner davantage,
Caressons un espoir flatteur :
Va, la constance est une erreur
Qui n'est pas faite pour notre âge.

M. Auguste Moufle.

A DEUX TOURTERELLES

DONT ON VENOIT DE FAIRE PRÉSENT A MON AMIF

(Imitation du russe.)

Dans nos bois, tendres tourterelles,
Aux oiseaux, aux amants, vous serviez de modèles
Vous donniez des leçons d'amour,
Recevez-en, à votre tour.

M. E. Héreau.

LA CONSOLATION D'UNE MÈRE.

ÉLÉGIE.

A UNE JEUNE FILLE.

Voilez ce front charmant, baissez vos yeux si doux...
A ces mots, jeune enfant, pourquoi vous troublez-vous?
Je disois : Elle est belle et sensible aux louanges.
Je le croyois; l'orgueil est le péché des anges.
Allons, rassurez-vous, j'oublierai vos appas,
  Vos beaux yeux noirs, vos longs cheveux d'ébène,
Ou, sans les oublier, je n'en parlerai pas.
Mille dons toutefois pourroient vous rendre vaine :
L'esprit, le goût des arts, le charme des talents,
Vous avez tous ces biens, et vous avez quinze ans.
Des lyres, des pinceaux, des fleurs sont vos trophées;
Vous tenez la navette ou l'aiguille des fées.
Mais, charmant d'une mère et les maux et le deuil,
Vous faites son bonheur, et lui laissez l'orgueil.

Dès l'aurore, épiant l'heure qui la réveille,
On vous voit dans ses bras voler avec amour,

Lui souhaiter, lui donner un beau jour,
Et tous les jours, ce jour est plus beau que la veille.
Votre main dans l'émail brillant d'or et d'azur,
Mêle aux feux du moka les parfums d'un lait pur,
Ou fait mollir le thé, dont la feuille odorante
Dans le vase brûlant brunit l'eau transparente.
Ainsi, de votre mère épiant les desirs,
Ses besoins renaissants vous forment des plaisirs.
Votre mère eut un fils! dans le séjour céleste
On l'a reçu comme un ange nouveau;
A peine dégagé des langes du berceau,
Il fut enveloppé dans le linceul funeste;
Sa jeune ame monta doucement vers le ciel,
Comme les flots légers des parfums de l'autel.
Hélas! et parmi nous, de sa vie éphémère,
Il ne resta plus rien que les pleurs de sa mère.
Elle vouloit mourir, elle vouloit revoir
Cet enfant bien-aimé, son sourire, ses charmes:
Mais d'être mère encor Dieu lui rendit l'espoir,
Et vous vîntes au jour pour essuyer ses larmes.

M. le Comte J. de Resseguier.

ODE

SUR LE BAPTÊME

DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BORDEAUX.

Qu'entends-je? quels accents! quels célestes cantiques?
Pour qui ces chants sacrés et ces concerts pieux?
L'encens, du temple saint inonde les portiques,
Et monte jusqu'aux cieux.

Quel est ce jeune enfant qui, sur un lit de rose,
Sommeille doucement ombragé par un lis,
Qu'avec un saint respect le pontife dépose
Au pied du crucifix?

C'est le fils de nos rois, c'est l'ange qu'à sa mère
Laissèrent entrevoir les célestes décrets,
Quand un songe lui vint d'un avenir prospère
Dévoiler les secrets.

Sur lui descends du haut des voûtes éternelles,
Toi, qui du roi-martyr fus le dernier soutien,

Sainte Religion! couvre-le de tes ailes,
Proclame-le chrétien.

Déja ta main sacrée efface l'anathème
Qui pèse sur nos fronts en entrant au berceau;
Déja l'enfant royal, sous les eaux du baptême,
Prend un éclat nouveau.

Telle une tendre fleur dont le jeune calice
S'est penché sous l'effort des vents contagieux,
Relève ses rameaux sous une onde propice,
Et regarde les cieux.

Partagez notre joie, ô princesse adorée!
Vous qu'un fils désormais enchaîne sur ces bords,
Et que votre douleur, à la fin tempérée,
Partage nos transports.

Les peines ici-bas ne sont que passagères;
Nous ne pouvons, hélas! long-temps verser des pleurs:
Les heures, en fuyant sur leurs ailes légères,
Emportent nos douleurs.

Vous cependant, toujours fidèle au mausolée,
Sur un époux absent vous gemissez encor;
Rien ne peut de vos pleurs, ô veuve inconsolée!
Épuiser le trésor.

Comme vous, dans Berri, la France fut frappée;
Mais Dieu, pour la sauver, féconda le cercueil;
Et de ce noble sang une goutte échappée
Vint adoucir son deuil.

Ainsi du peuple hébreux quand les tribus captives
Du Très-Haut, dans leurs fers, imploroient la faveur,
Dans un berceau de jonc le Nil vit sur ses rives
Aborder leur sauveur.

Le nôtre aussi respire! Et ce nouveau Moïse,
Qu'avec tant de faveur ont imploré nos vœux,
Le front ceint de rayons, dans la terre promise,
Doit guider nos neveux.

M. Mély-Janin.



LA LAMPE.

CHANSON.

Fidèle compagne des nuits,
Si quelque chagrin nous oppresse,
La lampe semble à nos ennuis
Se conformer avec tristesse;

Quand sa clarté touche à sa fin,
On dit, dans sa mélancolie :
« Avec mes maux, ainsi demain,
« Peut-être s'éteindra ma vie. »

Honneur à l'art ingénieux
Qui de la lampe pâlissante
Ranimant tout-à-coup les feux,
Rendit sa flamme étincelante !
L'aliment d'un air épuré,
Du jour lui prêta la lumière ;
Ainsi l'amour brûle, à son gré,
Une ame pure qu'il éclaire.

L'amant vient, quand Argus s'endort ;
Il approche d'un pas timide :
Dans les détours d'un corridor
Une lampe lui sert de guide.
Bientôt heureux... mais tourmenté
De sa lueur discrète et tendre,
Cet ingrat éteint la clarté
Qui se consumoit à l'attendre.

M. le vicomte DE SÉGUR.

LA PÊCHE,

IMITÉE DE L'ITALIEN DE MÉTASTASE.

Già la notte s' avvicina, etc.

Déja la nuit vers nous s'avance,
Mais l'air est pur et sans vapeur;
Nicé, viens de l'onde en silence
Respirer la douce fraîcheur.
Je ne puis exprimer qu'à peine
Ce qu'assis sur ces bords j'éprouve de plaisir,
En contemplant l'humide plaine
Qu'enfle légèrement le souffle du zéphir,
Quand jusques à mes pieds, poussé par son haleine,
Roule, arrive, expire sans bruit,
Le flot qu'un autre flot poursuit.
Éloigne-toi de ton champêtre asile,
Et viens contempler d'autres lieux
Faits pour plaire encore à tes yeux:
L'aspect de ce golfe tranquille
Offre un tableau délicieux.
La nuit y déroule ses voiles;

Neptune à Jupiter semble ici disputer
L'empire brillant des étoiles
Que dans la mer on voit se répéter.
La lune en conque vacillante
Y montre son disque argenté,
Et ses rayons brisés dans l'onde transparente
Dont ils percent l'obscurité.
A cette lueur incertaine,
On croit voir la sœur d'Apollon,
Qui dans un ciel nouveau lentement se promène,
Cherchant un autre Endymion.

Si, près de toi réduit à me contraindre,
Je ne puis, ô Nicé, te conter mes soucis,
Au moins je tâcherai de peindre
Les amours plus heureux de Glaucus, de Doris,
Ou je te chanterai Galathée et Métis:
Ainsi, grace aux fables d'Ovide,
Le nom d'amour que tu défends,
Sorti, sans t'offenser, de ma bouche timide,
Dira ce que pour toi je sens.

Pendant ce temps tu verras du rivage,
A travers les nombreux rameaux,
Paître sur le prochain herbage,
Auprès de tes brebis, leurs folâtres agneaux.

A-la-fois pêcheuse et bergère,
L'hameçon dirigé par ta ligne légère
Iroit tenter les habitants des eaux.

Déja le liége qui surnage
A troublé le séjour du pâle coquillage,
De la perle argentée et des brillants coraux.
L'heure est propice, et quittant son asile
Le poisson arrive empressé
D'offrir sa conquête facile
Aux lacs que lui tend ma Nicé.
C'en est fait, la prise est certaine,
Nicé, rien n'échappe à tes traits;
Ma résistance ainsi fut vaine
Lorsque par toi l'amour me prit dans ses filets.
Semblable à ce pauvre poisson
Qui cède à l'appât qui l'attire,
J'osai braver le charme et mordre à l'hameçon;
Comme lui je m'agite, et tu ne fais qu'en rire.

M. Ph. de Pas....

L'ÉCUREUIL
ET LE CHIEN DE CHASSE.
FABLE.

Un gentil écureuil, charmant et fait à peindre,
Étoit le favori de toute la maison :
On lui donnoit biscuits, sucre, noix, à foison ;
Joyeux, il prenoit l'air dans son joli cylindre,
Alloit,
Venoit,
Sautoit,
Sans cesse tournoyoit.
« Nul plus que moi, dit-il, ici-bas ne travaille,
« Tandis que ce Médor, couché sur de la paille,
« Ne fait que manger et dormir ;
« J'en mourrois de honte à sa place. »
Médor étoit un chien de race,
Mais qui commençoit à vieillir ;
Du matin jusqu'au soir, sans regret ni desir,
Il philosophoit en silence.
La vieillesse n'est plus la saison des travaux ;
Son maitre, rempli d'indulgence,

Le laissoit jouir du repos.
De ses hauts faits passés c'étoit la récompense.
Bien que déja fort sourd, il entend les propos
Que tient notre écureuil sévère;
Il lui répond : « Je t'admire, compère !
« Tu te crois occupé, lorsque tu perds le temps
« A sautiller, ainsi que bien des gens.
« Ne t'en déplaise, il vaut mieux ne rien faire
« Que faire sans cesse des riens. »

Orgueilleux courtisans des muses immortelles,
Qui vous croyez d'Hélicon les soutiens,
Graves auteurs de bagatelles,
Retenez bien ce mot du plus sage des chiens.

M. le Baron DE STASSART.



LE DÉLIRE.

A JULIE.

DEUX jours entiers, sans te voir, te parler,
Sans que ma main presse ta main charmante,
Semblent un siécle à l'ame impatiente
De ton ami prompt à se désoler.

Un feu secret, une ivresse rapide,
Agite, hélas! et dessèche mon cœur!
Éprouves-tu cette douce langueur
Où se complaît ce cœur tendre et timide?
Le front courbé, l'air distrait et rêveur,
Sens-tu parfois ton œil de pleurs humide,
Qui sur ton sein s'abaisse avec pudeur?
Comme l'amant qui t'aime, qui t'adore,
Sais-tu goûter, au milieu des ennuis,
Dans le silence et le repos des nuits,
Le vif attrait d'un plaisir qui dévore?
Triste et pensif, quand l'étoile du soir
Succède au jour qui fuit avec vitesse,
Mon cœur s'égare, et je bois en espoir
Des voluptés la coupe enchanteresse.
Dans tous mes sens circule un doux poison:
Flatté soudain, bercé par d'heureux songes,
Je m'abandonne à leur illusion,
Et je caresse, en prononçant ton nom,
La douce erreur des plus riants mensonges.
Ton souvenir me suit dans mon sommeil:
A mon amour je crois te voir sourire;
Auprès de moi mollement je t'attire;
Contre mon cœur ton sein brûlant soupire:
A mes desirs, ta bouche au teint vermeil
Cède un baiser qui double mon délire;

Entre tes bras je frissonne, j'expire...
Et ton image embellit mon réveil.
La nuit s'envole, et l'aurore pourprée
Vient m'arracher à ces rêves si doux:
Mon ame alors, de tourment déchirée,
S'ouvre en tremblant à des transports jaloux.
Pardonne-moi ce mot, ô ma Julie!
Et crois sur-tout qu'un amant sans détour,
Un cœur brûlé de tous les feux d'amour,
N'est pas exempt d'un peu de jalousie.
Non qu'un soupçon indigne de tous deux
Vienne troubler une si pure ivresse,
Et de ma flamme altérer la tendresse:
Je t'aime trop pour soupçonner tes vœux;
Mais, loin de toi quand le destin m'enchaîne;
Lorsque, soumis aux rigueurs du devoir,
Et consumé du besoin de te voir,
Chaque heure ajoute à ma cuisante peine,
Crois-tu qu'un cœur engagé sous ta loi,
Un cœur aimant qui t'a voué sa vie,
Parfois, hélas! ne porte pas envie
A maint ami qui, plus heureux que moi,
Sans espérance admis dans ta famille,
Peut, chaque jour, les sens calmes et froids,
Usurpateur du plus cher de mes droits,
Voir ces beaux yeux où la gaîté petille?

O mon amie! en ces tristes moments,
Rien ne me plaît, tout m'aigrit et m'afflige;
Et si l'amour est un brillant prestige,
La jalousie est l'erreur des amants.
Excuse, hélas! cette crainte futile!
Pour la dompter je fais de vains efforts!
Un cœur glacé connoît peu ces transports!
Si j'aimois moins, je serois plus tranquille.
Ah! loin de moi, loin sur-tout de ton cœur,
Ce maigre amour, enfant de la tiédeur!
Crois-en ce mot d'une justesse extrême:
On n'est jaloux que de l'objet qu'on aime.

Tel est mon sort: éperdument épris
De tes attraits, charmes de ma pensée,
Dans les transports de mon ame oppressée,
Tout plein de toi, c'est pour toi que j'écris.
De te chanter ma muse enorgueillie
Semble sourire à mes tendres concerts:
J'en fais serment, oui, le nom de Julie
Seul désormais régnera dans mes vers.
Au culte heureux des filles de mémoire,
Dès quatorze ans, en secret adonné,
Des chants du Pinde amant passionné,
D'un laurier pur j'ose envier la gloire.
Qu'un froid dédain n'aille pas mépriser

Ce noble espoir, ce sublime délire!
Que sais-je enfin? un accord de ma lyre,
Un vers brûlant peut t'immortaliser.
L'objet charmant que, dans sa douce ivresse,
L'heureux Tibulle autrefois a chanté,
Vit parmi nous, et la postérité
Conserve encor son nom cher au Permesse.
Au sein des jeux, des ris, et des festins,
Horace, épris d'une amante timide,
Lui promettoit, au milieu des Romains,
Un nom fameux dans les âges lointains;
Et la beauté qu'idolâtroit Ovide
A partagé sa gloire et ses destins.
Laisse à mon cœur cette erreur qui m'est chère,
Ce chaste espoir dont je suis animé!
Un mot aimable, un regard enflammé,
De nos talents peut éclairer la sphère:
De tes baisers le prestige enchanteur
Agrandira l'essor de mon génie:
A tes accents, le dieu de l'harmonie
M'échauffera de son feu créateur.
Tu souriras à ma noble conquête;
Ton cœur battra dans mes bras amoureux;
Et, fier de toi, ton ami trop heureux
De ses lauriers viendra ceindre ta tête.

M. Auguste Moufle.

LA BLANCHE ISELLE,

OU

LE FANTOME DU CHATEAU DE VALFIN.

Il est peu de provinces où l'on rencontre plus souvent qu'en Franche-Comté de ces ruines gothiques, si chères aux conteurs et aux romanciers. La plupart des montagnes et des collines dont le pays est coupé sont couronnées par les débris de quelques vieux manoirs, auxquels se rattachent toujours des traditions plus ou moins merveilleuses. Malheureusement la mémoire s'en est mal conservée : les pâtres des environs s'effraient vaguement, en passant le soir au pied des vieilles tourelles où nichent les oiseaux de nuit, sans pouvoir expliquer d'une manière précise les événements qui leur rendent ces lieux redoutables. Mais il n'y a pas encore vingt ans qu'une vieille femme, nommée la mère Germaine, contoit au voyageur que le hasard amenoit dans sa chau-

mière, plusieurs histoires singulières, à propos de l'une de ces ruines, connue sous le nom de l'ancien château de Valfin. La cabane de la mère Germaine étoit adossée aux murs délabrés de l'édifice, et lorsqu'on s'étonnoit qu'elle habitât seule un lieu aussi solitaire, elle répondoit qu'une pauvre femme, en paix avec les vivants et avec les morts, n'avoit rien à craindre nulle part; mais, ajoutoit-elle d'un air mystérieux, tous ceux qui ont habité ces lieux n'ont pas toujours dormi d'un sommeil aussi paisible que le mien... Cette réflexion étoit ordinairement le prologue des récits de la bonne femme; en voici un dans lequel on a tâché de conserver ses propres expressions.

« Il y a trois ou quatre cents ans que ce château avoit pour maître le sire Raoul de Montmoron; c'étoit un beau et vaillant jeune homme, mais adonné à beaucoup de vices, et ne prenant pour guide de sa conduite que ses passions. Il arriva qu'un de ses vassaux ayant épousé une très belle fille, qu'on appeloit la blanche Iselle, le seigneur l'enleva, et l'épousa ensuite: il est vrai qu'il en avoit obtenu la permission du pape; mais la blanche Iselle ne sut pas plus qu'une autre fixer ce cœur volage. Sire Raoul l'aima peu

de temps, et dès que son amour fut éteint, il se repentit d'avoir formé des nœuds mal assortis, et il traita sa femme avec dédain et dureté : le fils qu'elle lui avoit donné étoit élevé loin d'elle, et elle ne le voyoit qu'avec la permission de son mari, qui l'accordoit rarement, ne voulant pas, disoit-il, que sa mère pût lui inspirer les sentiments peu élevés qu'elle devoit à sa naissance: il lui défendoit de paroître lorsqu'il rassembloit chez lui ses amis. Elle vivoit reléguée au fond du château, en butte au mépris de tous ceux qui l'habitoient; car les serviteurs, imitant leur maître, ne se croyoient plus obligés à aucun égard envers elle. Ce sort étoit triste; cependant la pauvre mère finit par y trouver quelque douceur: la vue de son enfant étoit pour elle une si grande consolation, que le seul espoir d'en jouir suffisoit pour charmer les instants pendant lesquels elle en étoit privée; elle chantoit doucement en s'occupant des petits ouvrages qu'elle lui destinoit; et si le bruit des festins et des fêtes donnés au château parvenoit jusqu'à elle, il la réjouissoit, parcequ'elle y voyoit la preuve que nul danger ne menaçoit son fils. Le seigneur de Valfin, elle le savoit, n'eût pas permis qu'on se

livrât chez lui à la joie, s'il eût été inquiet pour son héritier. Tant de patience et de soumission auroit dû toucher le sire Raoul; mais, au contraire, chaque jour augmentoit son aversion pour sa malheureuse femme : il s'étoit épris d'amour pour une châtelaine des environs; c'étoit une belle et riche dame qui n'eût point dédaigné ses hommages, s'il eût été libre de lui offrir sa main avec son cœur; mais il ne put parvenir à faire rompre son mariage ; et lorsqu'il vit dans sa triste compagne un obstacle à ses vœux, il acheva de la prendre en haine, et les traitements les plus barbares lui parurent justes à son égard : on l'enferma dans une tour sous la garde d'une méchante femme, qui se plaisoit à l'effrayer et à la désoler par des menaces insolentes et par des confidences perfides. La vue de son fils lui étoit non seulement interdite, mais elle ignoroit absolument son sort, et jamais ses questions à ce sujet n'obtenoient de réponse : cette cruelle inquiétude, augmentée sans cesse par la malice de sa geolière, contribua plus que toute autre peine à aliéner sa raison; elle perdit l'esprit, l'infortunée! mais sa démence n'avoit point altéré ses sentiments maternels. Elle parloit à chaque in-

stant de son enfant, et dans des termes qui fendoient le cœur. Elle s'échappa un soir de sa tour, et parvint jusqu'à la chambre où reposoit son fils; elle demanda avec des larmes la permission de l'embrasser, mais les deux femmes qui le gardoient la repoussèrent durement ; alors elle leur annonça qu'il viendroit un jour où elles seroient forcées de lui accorder ce qu'elles lui refusoient, et que sa présence alors leur causeroit autant de terreur qu'elle sembloit leur inspirer, en cet instant, de mépris et de pitié. La menace, comme vous allez voir, ne fut pas sans effet.

« Cependant le sire Raoul n'étoit point satisfait par l'état malheureux où sa femme étoit réduite ; il vouloit sa mort, puisque ce n'étoit qu'à ce prix qu'il pouvoit espérer de s'unir à celle qui fixoit, pour un temps, ses volages amours. Hélas ! quel malheur que les hommes soient tout-puissants quand ils n'écoutent point la voix de la justice et de l'humanité ! Le seigneur de Valfin avoit à son service un homme, l'effroi de la contrée : il l'avoit ramené des pays lointains, et lui seul comprenoit le langage de cet étranger; mais on devinoit sa férocité à ses traits repoussants, à

ses regards sinistres : il ne reconnoissoit qu'un devoir, l'obéissance à son maître, et l'on savoit que les plus grands forfaits ne lui coûteroient rien à commettre lorsque le sire Raoul les lui commanderoit. Ainsi, que ne dut-on pas imaginer en voyant la malheureuse Iselle partir, accompagnée de ce guide, pour un voyage mystérieux dont la durée et le terme n'étoient point fixés. Au bout de quelques jours l'esclave revint seul : il eut avec son maître une longue conférence, après laquelle ce dernier parut agité. On parle de voile sanglant et d'autres témoignages de son crime, rapportés par l'assassin. On dit aussi que le premier mari d'Iselle, qui s'étoit fait ermite, retrouva son corps dans la forêt, et lui donna la sépulture. Quoi qu'il en soit, le sire Raoul donna alors quelques explications sur la disparition de sa femme : il dit qu'il l'avoit envoyée dans un couvént voisin, dont une de ses parentes étoit abbesse. Elle n'y avoit jamais paru dans ce couvent ; mais à la suite d'une visite qu'y fit le sire Raoul, l'abbesse déclara avoir reçu la pauvre insensée, et la tenir cachée à tous les yeux à cause de sa démence. Peu après on annonça sa mort. Personne n'osa s'expliquer sur ce

sujet : on redoutoit avec raison de s'attirer l'inimitié du sire Raoul ; l'abbesse même fut déterminée par la crainte à soutenir l'imposture dont elle espéroit couvrir sa méchante action. Ainsi délivré de ses premiers liens, il songea à en former de nouveaux ; mais comme il venoit de partir pour le château de la dame qu'il aimoit, son fils, l'enfant d'Iselle, fut attaqué d'un mal dangereux. On lui envoya sur-le-champ un messager pour l'instruire de ce malheur ; mais en attendant son retour la consternation régnoit parmi les serviteurs, et tous craignoient qu'il ne les rendît responsables du danger où se trouvoit son héritier. La nourrice et la vieille gouvernante, les mêmes femmes qui gardoient l'enfant lorsque sa mère avoit demandé vainement à l'embrasser, veilloient encore chaque nuit auprès de lui. Ce soir-là il jouissoit de quelque repos, et ses deux gardes, un peu rassurées, se contoient à voix basse d'anciennes histoires, afin d'abréger la longueur de la veillée. Tout-à-coup elles s'interrompirent en pâlissant. On entendoit au loin les foibles tintements d'une cloche. Hélas ! dit la nourrice, c'est la cloche de Saint-Severin ! or voici ce qu'il en étoit de cette cloche. Un prieur de l'ab-

baye de Saint-Severin ayant refusé, par orgueil, de faire sonner l'agonie d'un pauvre vassal de Valfin, étoit contraint depuis sa mort de rendre ce service à tous les habitants de la baronie; en sorte que dès qu'il devoit mourir quelqu'un dans l'étendue des terres de Valfin, le prieur sortoit de sa fosse pour agiter la cloche de l'église où reposoient ses os. On entendit long-temps les tintements funèbres, et l'on en remarqua les tristes suites long-temps encore avant de savoir ce que je vous dis; on l'apprit de cette manière. Un voleur se cacha une nuit dans l'église de l'abbaye, avec l'intention de s'approprier les richesses qu'elle renfermoit; comme il se disposoit à exécuter son mauvais dessein, un mort souleva la pierre de son sépulcre dont il sortit lentement, en secouant la poussière de son linceul : ce mort étoit le prieur. Il alla droit à la cloche qu'il agita selon son usage, sans paroître remarquer le malfaiteur; mais en passant auprès de lui pour regagner sa tombe, il la lui désigna du doigt, en lui faisant entendre par des signes effrayants que les mauvaises actions commises dans ce monde s'expioient là cruellement. La vieille gouvernante achevoit à peine ce récit à sa compagne lorsque la cloche

se fit entendre : l'inquiétude qu'elle causoit ordinairement étoit fort augmentée par la circonstance où l'on se trouvoit. Les deux femmes se regardèrent tristement sans oser se communiquer leurs pensées. La cloche avoit été entendue pendant la nuit qui suivit le départ d'Iselle; les gardes se le rappeloient bien, et tout en parlant de leur dame, elles répétèrent d'un air moqueur la menace qu'elle leur avoit faite. Au même instant un coup violent retentit à la porte; les deux servantes furent un peu effrayées, car elles croyoient être les seules personnes éveillées dans la maison, et elles n'avoient entendu les pas d'aucun être vivant le long de la galerie qui aboutissoit à la chambre : elles ouvrirent cependant. Bonté divine! la défunte elle-même : elle lança aux deux femmes un regard sévère, en posant un doigt sur sa bouche pour commander le silence; ensuite elle s'approcha de son fils, elle l'examina long-temps, le souleva de ses bras décharnés, le tint embrassé quelques instants, pendant lesquels elle attachoit sur les malheureuses créatures que sa présence pétrifioit, des yeux fixes et perçants, en riant d'un effroyable rire : enfin elle replaça l'enfant sur son lit, posa

ses lèvres glacées sur sa bouche, et regagna lentement la porte. Délivrées de l'affreuse vision, les servantes purent faire entendre leurs cris de frayeur. On vint, mais il ne restoit plus de traces du fantôme, et pendant plusieurs nuits il ne reparut pas. On crut néanmoins devoir instruire le sire Raoul, à son retour, de ce qui étoit arrivé pendant son absence; il se mit en grande colère à ce récit, qu'il traitoit d'imposture, et il annonça que lui seul désormais veilleroit auprès de son fils. En effet, il s'enferma le soir même avec l'enfant, en défendant qu'on osât le troubler. La curiosité l'emportant sur la peur dans l'esprit de plusieurs de ses gens, ils se tinrent à peu de distance de la chambre; leurs regards n'y pouvoient pénétrer, mais le bruit qui s'y faisoit parvenoit facilement jusqu'à eux. La plus grande tranquillité régna jusqu'à minuit; mais vers cette heure un cri perçant retentit sous les voûtes du château, et l'on entendit ces mots prononcés d'une voix éclatante : « Raoul! Raoul! tu m'as rendue parjure, tu m'as entraînée dans le péché, et tu t'es hâté de livrer aux démons la proie que tu leur avois ménagée. Je subis mon châtiment: Raoul! Raoul! prépare-toi à subir le tien. » Un

long gémissement répondit à cette menace, et tout retomba dans un morne silence. Au bout de quelque temps, les domestiques inquiets se hasardèrent à entrer dans la chambre; ils y trouvèrent leur maître sans connoissance, et ce fut avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à lui rendre le sentiment. Que s'étoit-il passé? on l'ignore. Mais pourquoi alloit-il ainsi braver sa victime? les morts sont à craindre pour leurs persécuteurs et leurs bourreaux. Le sire Raoul, au reste, fit pénitence de ses égarements : au lieu de se marier en secondes noces, il prit l'habit dans un couvent dont on voyoit encore, il y a peu de temps, les restes, là, au bas de la grande roche; le dernier orage a renversé le pan de muraille qui restoit debout. Le fils d'Iselle succomba à son mal : on devoit bien croire que sa pauvre mère ne revenoit pas pour lui annoncer de longs jours sur la terre. Pendant long-temps le spectre fit entendre de lugubres gémissements autour du château, qui fut abandonné nombre d'années. De nouveaux seigneurs l'ont relevé et habité; et plusieurs, par leur vie et par leur mort, ont bien rappelé le sire Raoul. Si ces murs pouvoient parler, mon cher monsieur.... »

La vieille femme secouoit alors la tête d'un air mystérieux et solennel, qui sembloit dire que l'histoire qu'elle venoit de raconter étoit la moins étrange de celles qui meubloient sa mémoire.

Madame DE TERCY.



MON RÊVE.

MORPHÉE avoit sur moi répandu ses pavots,
Tout-à-coup, au milieu d'un paisible repos,
Brille le vif éclat d'une image chérie :
Séraphine apparoît! dieux! qu'elle étoit jolie!
O Muses! pourrez-vous célébrer tant d'attraits?
Qu'un crayon poétique en esquisse les traits.
Peindrez-vous ces beaux yeux, que Vénus même envie.
Et ce teint, où la rose à des lis se marie;
L'albâtre de ce sein, ses contours, sa fraîcheur,
Qui du cygne argenté surpasse la blancheur;
Cette taille élégante, et cette chevelure,
Qui doit bien moins à l'art encor qu'à la nature,
Et ce bras fait au tour, et ce pied si mignon,
Dont la forme fait honte au pied de Cendrillon?

Ou découvrirez-vous le secret de ces charmes,
Auxquels mon cœur seroit fier de rendre les armes?
Non, non, n'essayez point un ouvrage si grand,
Où tout l'art d'Apollon ne seroit qu'impuissant.
Oubliez un moment le rhythme et la cadence :
Vous voyez la beauté; contemplez en silence :
Séraphine apparoît : d'un songe aimable erreur!
Je crois, je crois encor la presser sur mon cœur.
Là, je lui déclarois ma brûlante tendresse;
Et, bientôt emporté par l'amoureuse ivresse,
Sur ses lèvres j'osois cueillir charmant baiser,
Que la belle essayoit en vain de refuser.
Ma bouche lui disoit : Séraphine, je t'aime;
Et la sienne aussitôt me répondoit de même.
Ma main a découvert son sein voluptueux;
Je l'attire en mes bras : amour! je suis heureux!..
Mais je m'éveille, hélas! et la vapeur légère,
Qui faisoit mon bonheur, s'efface tout entière.
Dieux cruels, dieux jaloux d'un fortuné sommeil,
Que ne me fîtes-vous expirer au réveil!
Ah! pourquoi m'arracher l'illusion trompeuse,
Qui, sans réalité, n'étoit pas moins flatteuse?
En songe, l'on m'aimoit : m'aime-t-on éveillé?
Pourquoi mes yeux toujours n'ont-ils pas sommeillé?
Toi, qui vois si souvent les amours et les graces
Abandonner Cypris pour voler sur tes traces,

Toi, qui fais, en secret, soupirer mille amants,
Pardonne, Séraphine, à mes foibles accents.
Que suis-je pour t'aimer? je n'ai nul avantage,
Quand tout s'est réuni pour former ton partage.
Je n'exigerai pas qu'un propice destin
Mette Vénus encor dans les bras de Vulcain.
T'adorer est pour moi chose assez téméraire,
Et ce n'est qu'en tremblant que j'aspire à te plaire.
Ne va pas m'accabler du poids de ton courroux:
Peut-on être sévère avec des yeux si doux?
Mais à quoi bon chercher à me rendre excusable?
Si t'aimer est un crime, oh! punis un coupable.

M. Auguste Dubois.

LE JEUNE BANNI.

RAYMOND A EMMA.

ÉLÉGIE.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.
Chaulieu.

Le bruit du vent dans le feuillage
Trouble la paix du bois désert:
Le flot expire sur la plage;
Et dans les échos du rivage,
Prête à mourir, ma voix se perd.
Ces lieux, si chers à mon jeune âge,
Entendent mon dernier concert;
Seul, bientôt, le bruit du feuillage
Troublera la paix du désert.
Bientôt... Lis sans retard, lis, ô ma douce amante!
Ces mots qu'en frémissant trace ma main tremblante.
Je t'écris; mais pardonne; oui, mon sort est fixé!
Il faut t'en avertir... à l'aurore prochaine,
Fuis, va tresser ailleurs tes longs cheveux d'ébène;

Ne viens plus sur ces bords rêver au jour passé,
De peur, ô mon Emma, que là, sous cet ombrage,
Cette eau pure, où tes yeux chercheront ton image,
Ne t'offre un cadavre glacé.

J'ose t'écrire : hélas! à nos ardeurs naissantes
Qu'eût servi jusqu'ici ce pénible secours?
Les doux aveux de nos amours
A peine ont effleuré nos levres innocentes;
Un mot faisoit tous nos discours.
Mes regards te parloient; j'ai lu dans ton sourire:
Tu m'aimois sans transports, je t'aimois sans délire:
C'est ainsi qu'on s'aime aux beaux jours.

Les beaux jours, ils ont fui! sais-tu ce qu'il me reste?
Un moment d'avenir qui me glace d'effroi.
Hier... te souvient-il, fille aimable et modeste,
De cet hier déja si loin de moi?
Dès le matin, errant, plein d'une douce attente,
A travers ce bosquet, si triste en cet instant,
J'avois vu les longs plis de ta robe éclatante:
Je m'étois retiré content.
Et puis, j'avois rôdé, seul, le long de la rive,
Espérant (que ce mot renferme de douleurs!)
Qu'en nouant tes cheveux, ta main inattentive
En auroit fait tomber des fleurs.

Alors j'avois, fidèle à ce bel art que j'aime,
Monté ma lyre en ton honneur,
Et mon luth insensé devoit aujourd'hui même
Achever ce chant de bonheur.
Le soir, aidant ton père en sa marche pesante,
Auprès de toi je suis entré;
Dessins, tissus, travaux de ta main diligente,
J'ai tout vu, j'ai tout admiré.
J'ai cultivé les fleurs que mon Emma cultive;
Ton frère, encore enfant, jouoit sur mes genoux;
Dans mon sein reposoit ta colombe craintive;
Je souriois : l'amour veilloit seul avec nous;
Et toi, dans ta gaîté naïve,
Tu m'appelois ton jeune époux.
Ton époux... sous un toit champêtre
Ce titre m'eût suffi... le sort est sans pitié :
De mon bonheur, Emma, tu te souviens peut-être,
Demain j'aurai tout oublié.

Oui, frémis, ma charmante épouse :
Ignorant mon malheur, hélas! si dès demain
Tu suis un chœur joyeux sur l'humide pelouse,
Un autre s'offrira pour te donner la main;
Un autre ici viendra voir, à l'aube naissante,
Flotter à plis d'azur ton voile transparent;
Un autre devant toi, déité bienfaisante,

Amènera l'aveugle errant:
Un autre te suivra dans tes songes paisibles;
Le soir, il remplira, tranquille à tes genoux,
Ces moments d'entretien qu'un soupir rend pénibles,
Mais qu'un sourire rend si doux.
Lorsqu'enfin, infidèle, aura fui ta colombe,
Sitôt que tes fleurs vont jaunir,
Quand de ton Raymond dans la tombe
Rien ne te restera, pas même un souvenir;
Alors, oui, tu verras, rougissante, étonnée,
Un plus heureux hâter ton réveil matinal,
Et, saisissant ta main dans sa main fortunée,
Te conduire au lieu saint, non loin du lieu fatal
Où dormira ma cendre abandonnée;
Et puis, il cachera ton bandeau virginal
Sous la couronne d'hyménée.

Un autre!... ô douleur! ô tourment!
Je t'aimois sans délire, et je t'aime avec rage!...
Mon Emma, songe à moi; respecte ton serment...
Hélas! brûle ces vers, déchire ce message;
Un autre ne doit pas, fille innocente et sage,
Connoître ton premier amant.
Il ne faut pas qu'un jour un despote farouche,
Le soupçon dans les yeux, le reproche à la bouche,
Vienne blesser ton chaste orgueil:

Jaloux, désespéré, cet époux que j'abhorre
Ne doit pas éprouver le feu qui me dévore...
Mais est-on jaloux d'un cercueil?

Quoi! j'aurois pu comme un long réve
Voir, couché sur ton sein, mes jours fuir sans douleur!
A peine commencé, ce songe heureux s'achéve.
Entre nous d'un vain monde un préjugé s'éléve,
Je croyois le monde meilleur.
Mon père! oui, contre vous mon courroux se souléve;
Vous avez fait tout mon malheur.

Dès mon enfance, Emma, mon ame est asservie
A des vœux qu'il fit sans remord:
Un nœud saint m'enchaînoit dès le seuil de la vie
Jusques aux portes de la mort.
Pour moi, j'ignorois tout; moi, je t'aimois sans crainte;
Et le sort vient d'apprendre à ce tyran jaloux
Notre amour, dont l'ardeur, par le repos contrainte,
Étoit presqu'un secret pour nous.
Ce n'est pas qu'il m'ait vu, lorsque la nuit arrive,
Errer auprès de ton séjour;
Ou, quand tu sors des bois inquiéte et pensive,
Veiller de loin sur ton retour:
Il n'a pas entendu d'une oreille furtive
Ces vers, pour qui ton tendre amour

M'a promis des baisers que ta pudeur craintive
Me refuse de jour en jour.
Non, mais depuis long-temps, distrait et taciturne,
Mon trouble se lisoit dans mes yeux indécis;
Je m'échappois dès l'aube, ou promeneur nocturne,
J'épouvantois ma mère en bravant ses récits.
Tantôt gai, fier, heureux, si j'avois par mon zèle
Mérité tes simples faveurs;
Tantôt, sur un regard te croyant infidèle,
Sombre, sous les arceaux de l'antique chapelle
Je promenois mes pas rêveurs.
Mon père en souriant: « C'est son dieu qui l'inspire;
« Son maître est, comme lui, sombre et gai tour-à-tour... »
Hélas! il oublioit qu'aussi, dans son délire,
Si Pétrarque est roi de la lyre,
Il est esclave de l'amour.
Ma mère à son époux jetant un œil d'envie,
Bénissoit ce calme trompeur;
Muette, elle savoit, dans sa tendre douleur,
L'affreux mystère de ma vie,
Et le doux secret de mon cœur.

Cette nuit en dormant, encor plein de la veille,
Je chantois à tes pieds; mes chants te sembloient doux;
J'en recevois le prix de ta lèvre vermeille:
Tu me livrois ta main, et j'étois ton époux.

Mais ton nom de mon père alla frapper l'oreille,
Mon père entendit tout; maintenant tu peux voir
Ce qui fait les ennuis où mon ame est en proie·
Mon réveil fut suivi du pâle désespoir,
Et mon songe emporta ma joie.

Tu n'as jamais connu mon père courroucé :
« Va, fuis loin de ces bords, fils ingrat et profane!
« Apprends, puisque j'ai su ton amour insensé,
« Le vœu sacré qui te condamne.
« Choisis un cloître obscur, ou, si l'exil te plaît,
« Sors de ces murs, sors, et sur l'heure!
« Ta mère, comme moi, te bannit sans regret
« De sa vue et de sa demeure... »
Ma mère, hélas! elle pleuroit.

J'ai fui : mais, chère Emma, sous le coup qui m'afflige,
En quels lieux puis-je aller courir?
Croit-on qu'aux champs du nord le rossignol voltige?
Et lorsqu'un vent cruel l'arrache de sa tige,
Le lis ailleurs sait-il fleurir?
Non, banni loin de toi, la tombe est ma retraite;
Et ton Raymond qui te regrette
Vient ici pleurer et mourir.

Pourtant, j'aurois voulu, vierge aimable et trop chère,

Te revoir avant mon trépas.
Bientôt le dur sommeil va presser ma paupière :
Emma la mort est moins amère
Quand on meurt presque dans tes bras.
J'ai contemplé long-temps ta paisible chaumière ;
Incliné vers ton seuil, j'ai cherché sur la pierre
L'empreinte humide de tes pas ;
Et même, en revenant vers ce lieu solitaire,
Bien souvent j'ai tourné mon regard en arrière,
Pour voir si tu ne venois pas.

Je vais m'éteindre, avant que la vieillesse austère
Imprime à mon front sa langueur ;
Demain mes vieux parents iront rendre à la terre
Ce corps jeune et plein de vigueur.
Je vais m'éteindre ; enfants du beau ciel d'Ausonie,
Si mes vers imparfaits montrent quelque génie,
Mon nom ne vivra pas toujours.
O mon maître chéri, pardonne, amant de Laure,
Car Raymond expirant n'a point conquis encore
La fleur d'or des sept troubadours.

Oui, comme toi, triste, je pourrois vivre,
N'ayant qu'un luth pour charmer mes ennuis,
Fuyant Emma, redoutant de la suivre,
Et dans les pleurs passant mes longues nuits.

A la douleur mon ame accoutumée
Dans ce vain corps resteroit pour souffrir...
Dis, ô Pétrarque, et toi, ma bien-aimée,
N'est-il pas vrai qu'il vaut bien mieux mourir?

Adieu, ma belle amante; adieu, ma tendre mère,
Vous qui m'avez nourri, vous qui m'avez pleuré,
Daignez couvrir encor du linceul funéraire
Ce corps pâle et défiguré;
Et si, près du cercueil qu'un saint deuil environne,
Un père trop cruel s'arrête avec effroi,
Dites-lui que je lui pardonne,
Et pardonnez-lui comme moi.
Infortuné Pétrarque, isolé dans Vaucluse,
Reçois mon cantique de mort;
A vivre sans Emma ton Raymond se refuse,
Et je meurs en plaignant ton sort.
Adieu, bords de l'Arno, Toulouse, et toi, Florence:
Adieu, frères, parents, amis;
Ma jeune épouse, adieu! l'instant fatal s'avance;
Adieu sur-tout, hélas! la trop douce espérance
Des baisers que tu m'as promis.

M. V. M. Hugo.

A LA LYRE.

Toi qui, secondant mon délire,
Long-temps, sur ces bords, ô ma lyre!
Échauffas mes heureux transports,
Viens aujourd'hui, sur ce rivage,
Faire, à l'écho du roc sauvage,
Redire de tendres accords!

C'est toi dont la douce harmonie
Aux nobles enfants du génie
Fait rêver l'immortalité :
Avec toi bravant les alarmes,
C'est sur tes accents pleins de charmes
Qu'ils fondent leur postérité.

Fuyant le vain éclat du monde,
Dans leur solitude profonde,
Du Pinde ils cherchent le sentier;
Et pour prix des soins qu'ils te donnent,
Bientôt tes faveurs le couronnent
D'un impérissable laurier.

Tu parles, et la renommée,
De tes divins concerts charmée,
Obéit à tes fiers accents:
Inaccessible à leur naufrage,
Des siécles tu braves la rage,
Et toi seule as vaincu le temps.

De gloire source inépuisable,
Pour toi le vieillard indomptable
Suspend ses arrêts éternels:
Les lauriers des rois se flétrissent,
Les empires s'anéantissent,
Tes accords seuls sont immortels.

Tu réveilles l'ame engourdie,
Et ta céleste mélodie
Peut calmer jusqu'au désespoir:
Quand ta voix tendrement soupire,
Les dieux même du sombre empire
Reconnoissent ton doux pouvoir.

Vainement le triple Cerbère
Veille devant l'affreux repaire
Où va s'engloutir l'univers;
Tu charmes sa rage étouffée,

Et, grace à toi, l'heureux Orphée
Fléchit le courroux des enfers.

Avec toi, sur les monts de Thrace,
Il domptoit la farouche audace
Du tigre ami des antres sourds :
Plus harmonieuse et plus tendre,
Tu soupirois, et, pour t'entendre,
Les fleuves suspendoient leur cours.

Mais c'est peu qu'aux mains du poëte,
Dans le silence et la retraite,
Tu rendes des sons enchanteurs ;
Le monde, où régnoit la licence,
Te vit seconder l'éloquence
De ses premiers législateurs.

Oui, c'est toi, lyre enchanteresse,
Qui seule adoucis la rudesse
Des humains dans les bois épars ;
Toi qui, par un charme qui touche,
Inspiras à leur cœur farouche
Le sublime instinct des beaux arts !

M. Auguste Moufle.

AVIS AUX BELLES.

STANCES.

Du fruit de l'abeille farouche
L'Amour a rempli son carquois :
Doux miel découle de ses doigts,
Plus doux langage de sa bouche.

Les cœurs, Amour veut les ravir ;
Sur les fleurs l'abeille butine :
Tous deux ils vivent de rapine ;
Abeille, amour, doivent s'unir.

Naïves et douces bergères,
Redoutez l'abeille et l'Amour ;
Fuyez : pour les plaisirs d'un jour,
Hélas ! que de larmes amères !

A son air engageant et doux,
Craignez de vous laisser suprendre :
Sa voix, son air, son regard tendre,
Sont autant de piéges pour vous.

Timide, alors qu'il veut séduire ;
Vainqueur, il est audacieux ;
Et bientôt les pleurs, dans vos yeux,
Viennent remplacer le sourire.

M. de Talairat.

CHANT DE THORVALD.

Que la nuit est terrible et sombre !
Quels sont ces lugubres accents?
Ai-je entendu la voix d'une ombre
Ou le murmure des torrents?
Quel est ce pâle luminaire
Qu'un fantôme semble agiter?
Eh! quoi, cet oiseau funéraire
Ne cessera-t-il de chanter?

O terreur! quelle est ta puissance!
Appuyé sur son bouclier,
Armé du glaive et de la lance,
Que peut redouter le guerrier?
L'a-t-on vu s'effrayer du nombre,
Cruel Odin, de tes enfants?
Que la nuit est terrible et sombre!
Quels sont ces lugubres accents?

Souvent j'ai bravé la tempête,
Des flots j'ai dompté la fureur,
L'aquilon hurlant sur ma tête
N'a pas fait palpiter mon cœur;
Jusque dans leur caverne sombre
J'ai défié les noirs autans.
Ai-je entendu la voix d'une ombre
Ou le murmure des torrents?

Seul, appuyé contre la pierre,
Halfadan, qui couvre tes os,
Combien de fois, la nuit entière,
N'ai-je pas goûté le repos?
Vainement les feux du tonnerre
A mes pieds venoient éclater.
Quel est ce pâle luminaire
Qu'un fantôme semble agiter?

Quand ton glaive sur le rivage,
Valfader, répandoit la mort,
De ton bras rouge de carnage
M'a-t-on vu redouter l'effort?
M'a-t-on vu des voix de la guerre
Foible soldat m'épouvanter?
Eh! quoi, cet oiseau funéraire
Ne cessera-t-il de chanter?

M. J. Boucher Deperthes.

LE LANGAGE DES FLEURS.

MYOSOTIS.

Aimez-moi, ne m'oubliez pas.

Je n'ai vu nulle part le myosotis palustris aussi beau et en aussi grande abondance que sur les bords d'un ruisseau aux environs de Luxembourg; les villageois appellent ce ruisseau le Bain des fées ou la Cascade du chêne enchanté: ces deux noms lui viennent sans doute de la beauté de sa source qui s'échappe, en murmurant, du pied d'un chêne aussi vieux que le monde. Les eaux de ce ruisseau bondissent d'abord de cascades en cascades sous une longue voûte de verdure, qu'elles n'abandonnent que pour couler lentement dans une vaste prairie; là, elles apparoissent à l'œil enchanté comme un long filet d'argent. La rive la plus exposée au midi est seule couverte d'une épaisse bordure de myosotis; les jolies fleurs de cette plante brillent au mois de juillet d'un bleu semblable à

celui du ciel; elles se penchent alors comme si elles prenoient plaisir à se mirer dans le cristal de cette eau, dont rien n'égale la pureté. Souvent les jeunes filles descendent des remparts de la ville, et viennent aux jours de fêtes danser sur les bords de ce ruisseau; en les voyant couronnées des fleurs qu'il arrose, on les prendroit pour autant de nymphes, qui célèbrent des jeux en l'honneur de la naïade du Chêne enchanté. L'auteur des Lettres à Sophie dit avec raison que le myosotis eût été chez les anciens le sujet d'une touchante métamorphose, peut-être moins touchante que la vérité. J'ai entendu raconter en Allemagne, ajoute-t-il, que dans les temps anciens deux jeunes amants, « à la veille de s'unir, « se promenoient sur les bords du Danube; une « fleur d'un bleu céleste se balance sur les vagues « qui semblent prêtes à l'entraîner; la jeune fille « admire son éclat, et plaint sa destinée : aussi- « tôt l'amant se précipite, saisit la tige fleurie, « et tombe englouti dans les flots. On dit que, « par un dernier effort, il jeta cette fleur sur le « rivage, et qu'au moment de disparoître pour « jamais, il s'écrioit encore : Aimez-moi, ne m'ou- « bliez pas! »

Pour exprimer l'amour, ces fleurs semblent éclore;
Leur langage est un mot, mais il est plein d'appas!
Dans la main des amants elles disent encore:
Aimez-moi, ne m'oubliez pas *.
Madame Charlotte de La Tour.

(*) Lettres à Sophie. M. Aimé Martin.

A UNE NOUVELLE DIANE.

Pour toi dépouillant sa parure,
Fière de vivre sous tes traits,
Vénus avoit de sa ceinture
Embelli tes divins attraits.
Voulant que l'immortelle gloire
Couronnât tes brillants exploits,
L'Amour, en signe de victoire,
En tes mains a mis son carquois.

Telle, mais encor moins jolie,
Pour punir un audacieux,
Dans la forêt de Garaphie,
Diane apparoît à nos yeux

Moi, sûr d'expirer sous tes armes,
Je voudrois, Actéon heureux,
Au bain surprendre tant de charmes:
J'aurois vu combler tous mes vœux.

De l'amour déesse ennemie,
Diane suspend ses rigueurs;
Loin de la céleste patrie,
Un berger reçoit ses faveurs.
Comme elle, loin d'être cruelle,
De me traiter en Actéon,
N'imite jamais ton modèle,
Qu'en volant près d'Endymion.

M. Auguste Dubois.

L'ANE, LE SINGE, ET LA TAUPE.

FABLE IMITÉE DU RUSSE.

L'Ane un jour, devenu d'humeur atrabilaire,
Se trouva tout-à-coup mécontent de son sort:
Il se plaignit aux dieux; car les dieux ont beau faire,
Avec nous ils ont toujours tort.

« Vos bontés, leur dit-il, ne sont-elles sans bornes
Que pour les autres animaux?
Eux seuls ont tous les biens, quand, moi, j'ai tous les maux.
Du moins si, comme au bœuf, vous m'accordiez des cornes,
Je n'aurois plus sujet de me montrer jaloux,
Et je serois content de vous. »
Un jeune singe, d'aventure,
Entendit maître Aliboron.
Imiter ce qu'il voit, adopter chaque allure,
Du singe telle est la nature.
Voilà Bertrand, dans son jargon,
Accusant les dieux de caprice,
Les taxant même d'injustice.
A son dire, Jupin n'avoit point fait assez
En lui donnant l'adresse et la ruse en partage;
Il lui devoit encor la force et le courage.
Ainsi parloient ces insensés.
« Vous êtes à plaindre, sans doute,
Leur dit une taupe. Entre nous
Jupin m'aime, et je veux... mais las! je n'y vois goutte...
Conduisez-moi vers lui; je parlerai pour vous. »

M. E. Héreau.

L'AMANT D'ISNEL.

ROMANCE.

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux !

Viens, mon Isnel, viens, ô toi que j'adore !
Égarons-nous dans ces détours charmants !
Seule avec moi, viens parcourir encore
Ces lieux témoins de nos premiers serments !
L'astre aux feux empruntés doucement étincelle
A travers le feuillage où chante Philomèle.

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux !

Demain, ouvrant la porte orientale,
Et du soleil annonçant le retour,
Près du ruisseau l'aurore matinale
Nous surprendra chantant l'hymne d'amour.
Philomèle, prêtant une oreille attentive,
Semble écouter les sons de ma lyre plaintive...

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux!

A mes côtés, de mes bras enlacée,
Te souvient-il de ces moments heureux,
Où, chère Isnel, sans en être offensée,
De mon amour tu reçus les aveux?
Oui, oui, tu t'en souviens!... Dans notre douce ivresse,
Nous chantions tour-à-tour, consumés de tendresse.

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux!

O souvenir pour moi rempli de charmes!
Dans ces moments tu partageois mes feux;
Et, prête enfin à me rendre les armes,
Des pleurs d'amour coulèrent de tes yeux:
Ainsi les jeunes fleurs, qu'un doux rayon colore,
Des larmes du matin s'embellissent encore.

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux!

Si de Phébé les lumières éteintes
N'argentoient plus le cristal du ruisseau,
Pour nous guider dans ces vastes enceintes,

L'amour, Isnel, n'a-t-il pas son flambeau?
Mais l'horizon est pur, le ciel est sans nuages,
Et la brise du soir agite les feuillages.

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux!

Viens!... le bonheur veut encor nous sourire!
Dans le vallon suis mes pas sans effroi!
Ton cœur s'émeut, c'est pour moi qu'il soupire;
Le mien jamais ne chérira que toi.
Le rossignol se tait; tout dort, jusqu'au zéphire;
Et, répétant mes chants, l'écho seul fait redire:

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux!

M. Auguste Moufle.

SOUVENIRS.

Il me souvient de cette nuit propice
Qui vit combler mes amoureux desirs ;
Il me souvient de l'aimable artifice
Qui vint m'ouvrir le temple des plaisirs.
Enveloppé de l'ombre tutélaire
L'amour veilloit pour triompher de toi :
Sous ta fenêtre il erroit solitaire ,
Et redoutoit l'œil de l'argus sévère
Qui, tout le jour, s'étoit fixé sur moi.
L'airain sonna l'heure du tête-à-tête ;
Tout doucement de l'alcôve discrète
Tu t'échappas et le vis endormi ;
Argus qui dort rend l'amour téméraire ,
Mais, toutefois, prudence ne doit taire
Qu'en cet état même il veille à demi.
Ton petit pied sur le parquet flexible
Glissa sans bruit, mais prompt comme le vent :
Ta main pressa cette porte invisible
Que pratiqua l'adresse d'un amant ,
Et je volai dans ton boudoir charmant ,

Réduit secret, à nul autre accessible.
Au point du jour, il fallut se quitter:
Que nos adieux me coûtèrent de larmes!
J'allois partir : à l'aspect de tes charmes
Plus d'une fois tu me vis m'arrêter.
Oh! qu'un départ afflige la tendresse
De cet amant au cœur impétueux,
Qui, dans les bras de sa belle maîtresse,
Vient de sentir l'amour et tous ses feux,
Que brûle encor sa dernière caresse,
Et son regard tendre et voluptueux!

Tant douce nuit, d'adorable mémoire,
Je ne veux point, dans mes vers indiscrets,
En traits de feu raconter ton histoire:
La volupté doit avoir ses secrets.
Quand ma Daphné, tremblante, à demi nue,
Soulèvera les flexibles ressorts,
Quand la cloison cédant à ses efforts
De son boudoir m'ouvrira l'avenue;
D'un voile épais enveloppe mes pas,
Prête-moi bien ton charme et ton mystère;
De mes plaisirs complice involontaire,
L'amant heureux ne te trahira pas.

M. L. D. L. Audiffret.

LA LOIRE.

FRAGMENT.

1663.

Que dirons-nous que fut la Loire
Avant que d'être ce qu'elle est?
Car vous savez qu'en son histoire
Notre bon Ovide s'en tait.
Fut-ce quelque aimable personne,
Quelque reine, quelque amazone,
Quelque nymphe au cœur de rocher,
Qu'aucun amant ne sut toucher?
Ces origines sont communes;
C'est pourquoi n'allons point chercher
Les Jupiter et les Neptunes,
Ou les dieux Pans qui poursuivoient
Toutes les belles qu'ils trouvoient.
Laissons là ces métamorphoses,
Et disons ici, s'il vous plaît,
Que la Loire étoit ce qu'elle est
Dès le commencement des choses.

La Loire est donc une rivière,
Arrosant un pays favorisé des cieux,
Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux;
Elle ravageroit mille moissons fertiles,
Engloutiroit des bourgs, feroit flotter des villes,
Détruiroit tout en une nuit:
Il ne faudroit qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si le long de ses bords n'étoit une levée
Qu'on entretient soigneusement:
Dès-lors qu'un endroit se dément,
On le rétablit tout-à-l'heure;
La moindre brèche n'y demeure
Sans qu'on y touche incessamment;
Et pour cet entretenement,
Unique obstacle à tels ravages,
Chacun a son département,
Communautés, bourgs, et villages.
Vous croyez bien qu'étant sur ces rivages
Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue:
J'y rencontrai de si charmants appas
Que j'en ai l'ame encore tout émue:
Coteaux riants y sont des deux côtés;

Coteaux, non pas si voisins de la nue
Qu'en Limousin, mais coteaux enchantés,
Belles maisons, beaux parcs et bien plantés,
Prés verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités,
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute;
On la voit rarement s'écarter de sa route;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré:
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré;
C'est la fille d'Amphitrite,
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire, et les bords,
Sont dignes de ces provinces
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos princes.
Elle répand son cristal
Avec magnificence;
Et le jardin de la France
Méritoit un tel canal.

J. de La Fontaine.

LES DEUX AGES.

IDYLLE.

LE VIEILLARD.

O mon fils! où cours-tu?

LE JEUNE HOMME.

Vers les bosquets de Gnide
J'ose en secret suivre les pas
D'une vierge aimable et timide:
Par pitié ne me retiens pas.

LE VIEILLARD.

Jeune homme, crains Vénus; son sourire est perfide.
Minerve par ma voix t'offre ici son égide
Contre ses dangereux appas.

LE JEUNE HOMME.

Qu'importe la sagesse à mon ame enivrée!
La ceinture de Cythérée
Vaut bien l'égide de Pallas.

LE VIEILLARD.

Redoute un sexe ingrat: mon fils, tu dois m'en croire,
Vole plutôt au Pinde illustrer ta mémoire.

LE JEUNE HOMME.

Le Pinde et ses sentiers déja me sont connus.

LE VIEILLARD.

Apollon n'aime que la gloire.

LE JEUNE HOMME.

Apollon ne hait pas Vénus.

LE VIEILLARD.

Brigue donc des héros la palme triomphale :
Imite dans sa course, aux monstres si fatale,
Le vaillant fils d'Amphitryon.

LE JEUNE HOMME.

On vit filer aux pieds d'Omphale
Celui qui dompta Géryon.

LE VIEILLARD.

Suis Diane, au regard austère.

LE JEUNE HOMME.

Faut-il, jusqu'au sein du mystère,
La suivre auprès d'Endymion?

LE VIEILLARD.

Toi que de dons trompeurs la nature décore,
Écoute : la raison inspire mes discours;
Hippolyte, dès son aurore,
Fuyoit le culte des amours

LE JEUNE HOMME.

Anacréon, dans ses vieux jours,
Sur son luth les chantoit encore

LE VIEILLARD.

Crains qu'une ingrate...

LE JEUNE HOMME.

Oh! tu ne vis jamais
Un cœur si pur, une vierge aussi belle!

LE VIEILLARD.

Tu n'as point vu la beauté que j'aimois:
Car, ô mon fils, jurant d'être fidèle,
J'ai comme toi jadis connu l'amour,
Et son bandeau m'avoit caché ses ailes.
Pourquoi, grands dieux, a-t-il fui sans retour,
Ce temps si court des ardeurs éternelles?

LE JEUNE HOMME.

Tu le vois, ô vieillard, ton cœur songe toujours
A ce dieu, qu'aujourd'hui j'adore;
On n'est pas loin d'aimer encore
Lorsqu'on regrette les amours.

LE VIEILLARD.

Non, je suis sage, hélas! va, crois-en ma tristesse.
Sur les plaisirs de ta jeunesse
Bientôt tu verseras des pleurs;
Quelque jour viendront les douleurs...

LE JEUNE HOMME.

Quelque jour viendra la sagesse.

M. V. M. Hugo.

L'ÉTOILE DE VÉNUS.

Elle m'a dit : « Quand tu verras
« De la nuit s'étendre le voile ;
« Quand de Vénus luira l'étoile,
« Mon bien-aimé, tu m'attendras. »

Souvent ainsi, trompant la vue
Des témoins les plus alarmants,
Fidèle à ses engagements,
Au rendez-vous elle est venue.
Et moi qui compte les moments
Lorsque je les passe à l'attendre,
Avant que l'heure sur l'airain
Sonne dans le clocher voisin,
Déja vingt fois j'ai cru l'entendre ;
Palpitant d'amour et d'espoir,
Sur le chemin de la vallée,
Avant l'instant de la revoir,
Vingt fois mon ame s'est troublée.
Mais au bruit léger de ses pas,
A sa voix qui tremble et m'appelle,

Dieux ! quelle ivresse ! dans mes bras
Accourt cette amante fidèle.
— « Non, non, je ne reviendrai plus :
« Ah ! si tu savois, me dit-elle,
« Tous les dangers que j'ai courus !
« Ma mère... » — Un doux baiser l'arrête ;
J'interromps ces tristes aveux :
Elle s'abandonne à mes feux...
Sur mon sein repose sa tête...
Et je rattache ses cheveux,
Car du départ l'heure est passée.
Silencieux et tristement,
Je la tiens alors embrassée ;
Elle devine ma pensée...
« A demain, » dit-elle en partant.

Ce soir la reverrai-je encore ?
Je l'attends : presse-toi d'éclore,
Astre d'amour ! tes feux chéris,
Du bonheur sont pour nous l'aurore,
Et ce doux fanal qui jadis
Rendoit Phrosine à Mélidore.

M. Sylvain Blot.

SONGE D'ÉNÉE.

Tempus erat, etc. (Éneide, liv. II.)

Le sommeil bienfaisant, descendant sur la terre,
Rendoit à la nature un calme salutaire,
Et des tristes humains endormoit les douleurs;
Il me berçoit aussi de ses douces erreurs,
Quand tout-à-coup en songe à mes yeux se présente
D'Hector défiguré l'ombre pâle et sanglante :
Sa voix sombre exhaloit des sanglots douloureux,
Ses flancs étoient souillés de son sang généreux,
Et ses pieds mutilés et couverts de poussière
Conservoient des liens l'empreinte meurtrière.
Étoit-ce ce héros? étoit-ce Hector vainqueur,
Cet Hector, dont Patrocle éprouva la valeur,
Qui, poursuivant des Grecs les cohortes tremblantes,
Lançoit sur leurs vaisseaux les flammes dévorantes?
O destin trop cruel, réservois-tu ces coups
Au héros qui vécut et qui mourut pour nous?
Permis-tu bien, hélas! que cette tête altière
De ses cheveux épars balayât la poussière?

Moi-même, il me sembloit qu'accablé de douleurs,
Je tenois ce discours qu'interrompoient mes pleurs:

« Toi, l'honneur des Troyens, toi leur seule espérance,
« Sur quels bords étrangers portois-tu ta vaillance?
« Qui te rend à nos vœux? quand l'inflexible sort
« A de tant de héros précipité la mort;
« Lorsqu'en ses fondements l'Asie est ébranlée,
« Viens-tu venger enfin Pergame désolée?
« Mais quel état affreux, et d'où naît mon effroi?
« Ces blessures... ce sang... Cher Hector, est-ce toi? »
Il se tait, et soudain d'une voix oppressée:
« Fuis, ils sont dans nos murs; Pergame est embrasée.
« Ton heure est arrivée, ô superbe cité!
« C'en est fait: tes destins et ta gloire ont été!
« Fuis; de sauver ces murs l'espérance est perdue:
« Ah! si Troie eût pu l'être, Hector l'eût défendue.
« Cher ami, d'Ilion conserve au moins les dieux;
« Fuis sous leur saint auspice, et va vers d'autres cieux,
« Élevant les remparts d'une cité nouvelle,
« Préparer les destins de la ville éternelle. »

M. J. F. B. Saint-Félix.

ÉPITRE

A S. A. R. Mgr LE DUC DE BORDEAUX,

A L'OCCASION DE SON BAPTÊME.

Prince né pour régner sur un peuple intrépide,
Pour venger l'innocent et punir le perfide,
Lorsque de l'Hélicon les nourrissons flatteurs
Vont semer sur tes pas leurs vers adulateurs,
Et, devant ces guerriers armés pour ta défense,
D'un encens corrupteur enivrer ton enfance,
Écoute un citoyen, fier d'un titre si beau;
Et que la vérité plane sur ton berceau.

Tu connus le malheur en ouvrant la paupière;
Le fer d'un assassin avoit frappé ton père:
La France gémissoit sur ce crime odieux,
Quand tu nous fus donné par un bienfait des dieux.
Tu rendis l'espérance à nos cœurs magnanimes;
Et du peuple attendri les transports unanimes,
Des bords du Rhin superbe aux rives de l'Adour,
Saluèrent en toi, par un concert d'amour,

Un rejeton sauvé des fureurs de l'orage,
Et le gage certain du bonheur d'un autre âge.
Bientôt, à ton aspect, des partis déchaînés
Meurent, en frémissant, les efforts mutinés;
La concorde renaît et préside à nos fêtes,
Et ton premier regard conjure les tempêtes.
L'Europe, où le Français ne voit plus d'ennemis,
Sourit à ta naissance et t'adopte pour fils:
Tu fixes les destins de la France éplorée;
Et, messager de paix, colombe desirée,
Tu viens nous annoncer que, désarmé soudain,
Dieu forme un nouveau pacte avec le genre humain.

Noble fils de cent rois, grandis pour la victoire!
Né du sang de Henri, tu chériras la gloire:
Français, tu sentiras, au nom seul de l'honneur,
S'enflammer ton génie et palpiter ton cœur;
Mais, quand l'arrêt du sort, qui te promet le trône,
Sur ton front rayonnant posera la couronne,
Ne va pas, sans raison, pour quelques différents,
Imiter les écarts des sombres conquérants;
Et, follement épris de l'ardeur des batailles,
Forcer à tout propos des camps et des murailles.
Souvent de longs malheurs s'attachent aux combats:
Au maintien de la paix fais servir tes soldats:
Roi généreux et bon, porte le cœur d'un homme;

Du sang de tes sujets sois toujours économe;
Abandonne aux tyrans la guerre et ses fureurs:
Le remords, sur leur char, suit les triomphateurs;
Tous leurs pas meurtriers sont marqués par des larmes:
De leur pouvoir, fondé sur la force des armes,
Le peuple, au moindre choc, est bientôt délivré:
Qui ravage le monde en doit être abhorré.
Veux-tu que l'avenir vante ton règne auguste?
Gouverne par les lois; pour être grand, sois juste!
Que l'amour des Français te serve de rempart:
Marc-Aurèle, à mes yeux, est plus grand que César.
Laisse en paix tes voisins, s'ils respectent la France;
Et ne va point, armé du fer de la vengeance,
Les ranger sous le joug d'une odieuse loi:
Qu'il te suffise enfin qu'on soit heureux chez toi.
Aux enfants des Gaulois l'indépendance est chère:
Donne à nos libertés un regard salutaire;
Fais le bonheur du peuple, il fera ta grandeur;
Marche égal avec lui de force et de splendeur.
Les flatteurs sont adroits, apprends à les connoître;
Ces esclaves rampants sont l'opprobre du maître:
Bientôt tu vas les voir à tes pieds prosternés;
Dans un sage respect retiens-les enchaînés:
Le peuple les déteste, et c'est à juste titre:
Entre eux et tes sujets sois l'éternel arbitre.
De nos divisions bannis le souvenir:

Sans balancer fais grace, et sois lent à punir.
Que tes bontés par-tout révèlent ta puissance!
Ne renverse jamais l'autel de la clémence;
La clémence est des rois la première vertu.
Si par l'homme puissant le foible est abattu,
Que ton bras le relève, et que de ta justice
Sur le crime effronté le fer s'appesantisse.
Prince, alors, sois certain du cœur des citoyens!
Votre cause est commune, et leurs droits sont les tiens:
Leur sang, pour te venger, est prêt à se répandre;
Contre tes ennemis ils courront te défendre:
Le sol de la patrie est fertile en héros;
Tu les verras, bravant les plus rudes assauts,
Sur les remparts soumis arborer nos bannières:
Les fils égaleront les exploits de leurs pères.
La paix sera le prix de leurs travaux guerriers:
De retour parmi nous, le front ceint de lauriers,
Les beaux arts protégés charmeront ton empire:
Le poëte, pour toi, fera parler sa lyre;
Ses accords porteront dans la postérité
Le nom d'un souverain cher à la liberté.
Le doux hymen viendra, par un heureux prodige,
De nos lis ranimés éterniser la tige.
Nos cœurs reconnoissants, sous ton règne adoré,
Trouveront un repos à jamais assuré:
L'amour du bien public remplira tes pensées;

Et des partis éteints les traces effacées
Feront par-tout bénir ton sceptre généreux :
Au sein d'un peuple libre un bon roi vit heureux,
Tandis que, méditant de nouvelles entraves,
Le despote ombrageux tremble entouré d'esclaves.

M. Auguste MOUFLE.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.